

Le Comte
de
Corke

Richard St. Barbe

DRPS
FA
17



Le Comte
de
Corke

1

Hauptnummer. 4035.



Abteilung.	N ^o .	Band.
L.	62.	1.

FL DRPS FA/0017 v. 1

0500757 157

046¹/₂ + 0
I / II

Pauline Strozzi

LE
COMTE DE CORKE,
SURNOMMÉ LE GRAND,
OU
LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE,
SUIVI DE SIX NOUVELLES;
PAR MADAME DE GENLIS.
TOME PREMIER.
SECONDE ÉDITION.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-
Augustins, n^o. 29.

AN XIII. — 1805.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

ET SUR SA FAMILLE.

CETTE Notice sera beaucoup plus intéressante que ma *Nouvelle* ; elle contient des faits peu connus en France , sur des personnages célèbres en Angleterre , et dignes de l'être à tous égards. Ne pouvant offrir au public qu'un conte bien médiocre , j'ai voulu du moins y joindre quelques anecdotes historiques , et dédommager , par l'intérêt de la vérité , du peu de charme de la fiction. Richard Boyle (le héros de ma *Nouvelle*) , surnommé *the great earl of Corke* (le grand comte de Corke) , fut le premier personnage connu , et le plus fameux de cette famille illustre , dont l'ex-

traction n'eut rien de noble, mais dont tous les individus furent, pendant deux siècles, éminemment distingués par leurs vertus, leur esprit, leurs talens, et le succès qui couronna constamment toutes leurs entreprises. Ils furent également célèbres par leur mérite et par leur bonheur : c'est un exemple rare ; il semble que la Providence permette quelquefois cet heureux triomphe de la persévérance et du génie, afin d'entretenir le goût de la véritable gloire, et pour encourager la noble ambition des grandes ames.

Richard Boyle naquit en 1566 ; il perdit ses parens dès son enfance, et n'ayant ni naissance ni fortune, il entra en qualité de secrétaire au service de sir Charles Manwood, et ensuite le quitta, et vécut du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche qui lui assura toute sa fortune, et qui mourut en accouchant d'un enfant mort ; elle laissa à Richard Boyle de belles terres en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Il eut des liaisons intimes avec le fameux comte

d'Essex, mais sans entrer dans ses projets de révolte. Des voisins, envieux de sa prospérité, l'accusèrent faussement à la cour d'avoir des intelligences avec l'Espagne ; il fut arrêté, envoyé à Londres, et mis en prison : on instruisit son procès, il demanda à répondre en présence de la reine Elisabeth. La conduite de cette princesse à son égard, et tous les détails relatifs à sa justification, sont fidèlement rapportés dans ma Nouvelle. Boyle épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite, il fut créé lord et comte de Corke par Charles I^{er}. ; il acquit des richesses immenses en conservant la réputation de la plus parfaite intégrité ; il mourut en 1613. Roger Boyle, comte d'Orrery, baron de Broghill, son fils, passa pour l'homme de son temps le plus fidèle à sa parole et à ses engagements. Cette honorable réputation fit sa sûreté ainsi que sa gloire.

Du temps de Cromwell, le baron de Broghill eut une intrigue pour remettre Charles II

sur le trône ; il avoit des obligations à ce prince. Pour le rejoindre, il demanda un congé sous prétexte d'aller aux eaux. Cromwell, qui ne le connoissoit pas personnellement, le fit venir chez lui, et lui dit qu'on l'accusoit de former des complots en faveur de Charles. Le baron le nia ; alors Cromwell lui montra des lettres interceptées qui le prouvoient, en ajoutant : « Je n'ai qu'à livrer ces lettres, votre procès sera fait et vous êtes perdu ; mais je sais que vous êtes un honnête homme, un excellent officier, et que l'on peut compter sur votre parole. Je vous offre le commandement général de l'Irlande ; allez soumettre les rebelles de ce pays ; je ne desire de vous aucun serment particulier, et je vous promets de ne point exiger que vous tiriez l'épée contre Charles ; mais je vous demande votre parole de vous conduire comme le devoir vous y obligera si vous acceptez ». Le baron accepta, promit et remplit cet engagement avec une fidélité scrupuleuse. Par la suite, le baron s'attacha véritablement à Cromwell, et de-

vint un de ses plus intimes confidens. Après la mort de Cromwell, il voulut conserver au fils de ce dernier la suprême puissance, il la lui offrit en lui répondant du succès ; mais Richard s'obstinant à la refuser, le baron de Broghill ne songea plus qu'à rétablir Charles II ; il y contribua infiniment, et Charles II, placé sur le trône, le combla de bienfaits (1). Le baron mourut en 1679 ; il fut bon général, grand homme d'état et homme de lettres distingué. Il a laissé plusieurs écrits politiques et beaucoup d'ouvrages littéraires, des poèmes, des tragédies, et un roman en trois volumes, intitulé *Parthénissa* (2).

Robert Boyle, frère cadet du précédent, savant célèbre, vrai philosophe, homme ver-

(1) Tous ces détails se trouvent dans un excellent ouvrage anglais, intitulé : *A new and general biographical Dictionary*, etc., douze gros volumes in-8°.

(2) J'ai supposé, dans ma Nouvelle, que ce roman fut composé par le père du baron de Broghill, ce comte de Corke que j'ai choisi, parmi ces illustres personnages, pour mon héros.

tueux et bienfaisant , fut l'inventeur de plusieurs machines utiles. Il a fait des expériences curieuses sur l'air ; il fit , sur la lumière et sur les couleurs , un ouvrage fameux , plein d'observations intéressantes , qui eut la gloire d'ouvrir depuis au grand Newton ce champ immense de découvertes qu'il parcourut avec tant d'éclat. Il y a de Robert Boyle un écrit très-remarquable , intitulé : *An experimental discourse of quick silver growing hot wild gold*. Dans un autre discours joint à celui-ci , et qui en formoit la suite , il rendoit compte d'expériences si singulières , qu'elles firent penser à Newton qu'il avoit trouvé le secret de faire de l'or ; et il existe une lettre de Newton écrite à un savant , ami de Boyle , dans laquelle il lui dit formellement que Boyle a découvert ce grand secret ; il suppose que Boyle n'a pas tout dit , et il ajoute que cette découverte produiroit une telle révolution et tant de maux , qu'il espère que *le noble auteur* ne s'expliquera jamais davantage , et qu'il ne dévoilera jamais ce dangereux secret.

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND (1).

DANS un lieu nommé Blacrock , à quatre milles de Dublin , vivoit le vénérable et vertueux Mulcroon : il habitoit une jolie maison détachée du village , et voisine d'une petite chaumière. Mulcroon avoit connu le malheur , et le plus amer de tous , l'ingratitude et l'injustice des hommes ; il étoit désabusé sans être aigri ; on est sage alors : et avec de l'indépendance et une fortune honnête , on peut encore être heureux. Ce vieillard étoit bienfaisant , il prenoit soin de la famille qui habitoit la chaumière , il la faisoit vivre dans l'aisance ; mais il n'a-

(1) Toutes les descriptions topographiques de cette Nouvelle , à l'exception de celle de la *Chaumière* , sont réelles et parfaitement exactes.

voit pu la préserver d'infortunes mille fois plus cruelles que la misère. La jeune paysanne, dans l'espace de trois ans, perdit ses deux enfans et son mari; elle resta veuve à vingt-cinq ans, seule, et grosse de sept mois: elle mourut en donnant le jour à un garçon que Mulcroon reçut dans ses bras au moment de sa naissance, et qu'il promit d'élever. Après la mort de la mère, le vieillard emporta chez lui l'enfant, dont il fut le parrain, et qui s'appela Richard Boyle. Mulcroon ne voulut ni vendre ni donner la chaumière; il se plut à l'orner avec une élégante simplicité; il en embellit l'intérieur, il en augmenta les petites dépendances. Cet enclos renfermoit, outre la maison et les étables, un jardin, un verger, un petit bois et un pré; et la nourrice du jeune Richard devint la concierge de cette habitation champêtre. Mulcroon avoit de l'esprit et de l'instruction: il fut le seul instituteur de Richard; il lui enseigna le

latin, la géométrie; il s'appliqua surtout à lui donner des idées justes, et il y parvint sur tous les points essentiels, en lui donnant de bons principes. La morale, qui doit régler nos mœurs, peut seule encore former et perfectionner notre esprit; toute erreur non-seulement l'égaré, mais l'obscurcit et le borne: on ne creuse point profondément sur un sable mouvant et léger, il faut une base solide aux grandes pensées: on peut faire des fautes irréparables avec des sentimens vertueux, mais celui qui pense mal n'aura jamais de génie.

Le jeune Richard, né avec une ame noble et sensible, une mémoire heureuse et une intelligence supérieure, répondit parfaitement aux soins de son généreux protecteur. Aussi modeste, aussi simple qu'aimable, il étoit à quinze ans beau comme un ange, sans avoir jamais songé à sa figure; et, rempli d'esprit et d'imagination, il croyoit n'avoir que du bon sens. Il alloit souvent visiter la jolie

chaumière, son unique héritage. Depuis sa première enfance, il y passoit toutes les heures de ses récréations : cultiver son jardin étoit son plus grand plaisir après celui d'y recevoir son bienfaiteur, et de lui en offrir des fleurs et des fruits. Un matin, au point du jour, Mulcroon entrant dans la chaumière avec Richard ; « Cette petite maison, lui dit-il, n'est couverte que de chaume, mais on peut y trouver le bonheur : l'orner et l'agrandir est tout ce que j'ai pu faire pour toi. Il m'est permis de disposer à mon gré de mes revenus ; le bien que j'ai reçu de mes pères appartient à ma famille. Voilà donc, mon cher Richard, ta seule possession sur la terre ! — O mon père ! s'écria Richard, comment ne me suffiroit-elle pas ! j'ai de si beaux cerisiers ! et mes fleurs ! et cette charmante bibliothèque, dont vous avez vous-même choisi tous les livres ! Six cents volumes ! Mon jardin et mon verger, quelles richesses ! —

Ah ! dit le vieillard, puisses-tu, mon enfant, n'en jamais désirer d'autres » !

Richard, quoiqu'élevé dans la solitude, n'avoit rien de sauvage. Mulcroon le menoit quelquefois à Dublin ; et d'ailleurs les eaux minérales qui se trouvent dans ce canton, rendoient Blacrock très-brillant tous les étés.

Richard touchoit à sa seizième année, lorsque le comte d'Essex vint pour la première fois à ces eaux. Un grand seigneur, distingué par l'extérieur le plus séduisant, par la réputation militaire, et par la faveur d'une reine admirée des Anglais et de l'Europe, un héros et un favori d'Élisabeth, produisit à Dublin une telle sensation, que le jeune Richard, ébloui par tout cet éclat de grandeur et de gloire, crut découvrir qu'il existoit un genre de bonheur bien préférable à celui dont son père adouctif faisoit tant de cas. Le comte d'Essex vint se promener à Blacrock. La chaumière de Richard étoit célèbre dans les

environs ; le comte voulut la voir , et Richard en fit les honneurs avec une franchise de joie et d'enthousiasme , à laquelle son âge donnoit autant de prix que de grace. Le comte fut vivement touché de cet hommage si naïf ; il revint dans la chaumière , et en partant il combla le jeune Richard des marques les plus flatteuses de bienveillance et d'amitié , et il lui donna de belles tablettes sur lesquelles il écrivit ces mots : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.* Ces paroles tracées de la main d'un héros , achevèrent d'enflammer Richard ; il les relut avec transport ; c'étoit un oracle qu'il jura d'accomplir , et qui jeta dans son jeune cœur les premiers germes de l'ambition et de l'amour de la gloire. Depuis ce jour , Richard ne retrouva plus le même charme dans ses occupations accoutumées ; son imagination lui représentoit sans cesse le comte d'Essex avec toute la pompe éblouissante qui l'environnoit ; il

relieroit ses tablettes , et la chaumière désenchantée n'étoit plus pour lui qu'un asyle obscur qu'il brûloit de quitter. Cependant la reconnoissance le retenoit auprès de son bienfaiteur ; il le chérissoit , et jamais il ne conçut le projet de s'échapper et de s'éloigner furtivement de Blacrock ; mais il ne cacha point à Mulcroon qu'il avoit un extrême desir de voyager en Angleterre , et sur-tout de voir Londres et la reine ; et le bon vieillard , malgré son grand âge , consentit à faire ce voyage , et à conduire lui-même son élève dans cette fameuse capitale. Richard , au comble de ses vœux , embrassa les genoux du vieillard , qui , fidèle à sa parole , partit peu de jours après avec Richard.

Au bout de trois semaines de marche , les voyageurs se trouvèrent , au déclin du jour , dans la belle forêt de Fckenham (1). « C'est du nom de cette

(1) Comté de Worcester.

forêt, dit Mulcroon, que le célèbre et malheureux John Fékenham a pris son nom : il naquit de parens pauvres, et dans une chaumière..... — Dans une chaumière !..... — Il fit une grande fortune dans l'église ; il a d'éminentes vertus, une réputation irréprochable ; et pour n'avoir pas voulu adopter les nouvelles opinions religieuses, il est aujourd'hui dépouillé de tout et privé pour jamais de sa liberté (1) ! — O mon père ! s'écria Richard, il est tard : si nous pouvions coucher dans cette chaumière ! j'aurois tant d'envie de la voir !.... — Beaucoup de voyageurs ont eu la curiosité de la visiter ; elle est fort connue, et je crois qu'elle n'est pas loin du lieu où nous sommes ».

En effet, la chaumière de Fékenham n'étoit qu'à cinq cents pas de là. On s'y rendit sur-le-champ, et il fut décidé qu'on y passeroit la nuit. En y

(1) Il fut le dernier abbé de Westminster.

entrant, Richard remarqua que la sienne étoit plus grande et sans comparaison plus belle et plus ornée. Roger Peterson, le maître actuel de la maison, étoit un bon vieillard, qui accueillit les voyageurs avec la politesse et la cordialité d'un homme accoutumé à recevoir des visites, et flatté de la curiosité qu'excitoit toujours la chaumière de John Fékenham. Tout, dans ce lieu solitaire, annonçoit l'aisance et la tranquillité ; cependant une nuance de tristesse obscurcissoit la physionomie vénérable de Roger. On entra en conversation, et Mulcroon demandant à Roger s'il étoit parent de l'illustre et pieux Fékenham : « Non, monsieur, répondit-il, je n'ai pas cet honneur : je fus dans ma première enfance recueilli par charité dans cette ferme : j'en devins avec l'âge l'un des serviteurs. Mon jeune maître John, fils unique, la quitta à quatorze ans, il alla faire des études ; et quand sa fortune commença, il

revint voir son père pour l'emmener avec lui ; mais le vieillard , attaché à sa ferme , refusa de la quitter. Peu d'années après il tomba malade ; son fils accourut , et il pleura en voyant son père à l'agonie. Le vieillard lui dit : Console-toi , mon fils ; j'ai quatre-vingts ans ; j'ai toujours vécu paisible dans ces forêts , et l'on meurt si doucement dans une chaumière ! Fasse le ciel que tes derniers momens soient aussi tranquilles ! Il étoit inspiré , mon vieux maître , lorsqu'il prononça ces paroles » ! Ici Roger s'arrêta pour essuyer quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux. Ensuite reprenant son récit : « Hélas ! dit-il , ce respectable vieillard mourut ! Alors mon jeune maître me fit don de cette ferme et de ses dépendances , et me proposa de plus de m'emmener avec lui et de faire ma fortune. C'est une assez grande fortune pour moi , lui répondis-je , de commander où j'ai servi , et de posséder cette belle ferme où je n'ai été

reçu que par charité : j'y veux recueillir aussi l'orphelin abandonné , j'y veux mourir aussi ! Je restai.... Rien n'a jamais troublé mon repos ; je finirai mes jours ici au sein de ma famille , et mon pauvre maître terminera les siens dans une prison ! — Oui , s'écria Richard , mais le nom de John Fékenham ne périra jamais ! Ah ! reprit Mulcroon , quelle funeste célébrité que celle qui a coûté le repos , la liberté , et par conséquent le bonheur ! et combien le sort de Roger est préférable à celui du malheureux John Fékenham ! ... — Ce dernier a fait tant de bien ! — Roger a fait tout celui qu'il a pu faire : ses souvenirs sont aussi doux , et sa conscience est satisfaite ».

Richard soupira et ne répondit rien. Mulcroon crut lui avoir donné une leçon morale bien utile : ce n'étoit pas sans dessein qu'il l'avoit amené dans la chaumière de Fékenham ; il s'étoit flatté de lui laisser un souvenir qui pourroit lui faire sentir tous les dangers de l'ambi-

tion. Mais Richard ne fut frappé que d'une seule chose, c'est qu'il étoit possible de faire une grande fortune et d'immortaliser son nom, quoique l'on fût né dans une chaumière. Trop souvent la passion se fortifie par les exemples même qu'on lui présente pour la modérer; elle ne voit dans les résultats moraux les plus frappans, que des lieux communs qu'elle dédaigne de méditer : elle ne reçoit que les impressions qui peuvent la flatter ou qui l'exaltent.

Les deux voyageurs continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Chatam. Ils virent un grand mouvement dans la ville; on se portoit en foule vers le port, et ils apprirent que le peuple s'y précipitoit afin de voir sa souveraine, venue exprès de Londres pour honorer d'une visite le célèbre François Drake, et pour dîner à bord du vaisseau qui, le premier, fit le tour du monde (1). Ce fameux navire qui, après avoir parcouru

(1) Fait historique.

avec audace tant de mers jusqu'alors inconnues, placé depuis dans le paisible sanctuaire des Muses, est devenu de nos jours le trône glorieux de la science et de la sagesse (1).

Richard fut transporté de joie en apprenant qu'il alloit appercevoir la reine; il perça la foule qui formoit deux haies épaisses au milieu desquelles Elisabeth devoit passer. Richard se trouva au premier rang; et peu d'instans après, les acclamations du peuple annoncèrent l'arrivée de la reine. Richard respirant à peine, avança la tête pour regarder aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre : le vif coloris de ses joues, sa bouche entr'ouverte, le feu qui brilloit dans ses yeux, peignoient naïvement son extrême émotion, qui en effet fut au comble lorsqu'il apperçut le comte d'Essex à côté de la reine.... Dans ce moment

(1) On a fait, des débris de ce vaisseau, une chaire de professeur placée à l'université d'Oxford.

toutes les chimériques espérances de l'ambition et de la vanité vinrent à-la-fois s'offrir à son imagination. Il supposoit que le comte d'Essex, qui s'avançoit de son côté, éprouveroit une agréable surprise en le voyant; que ce mouvement seroit très-marqué, qu'il lui diroit en passant quelques mots remplis de bonté, que la reine les entendroit et demanderoit son nom, qu'elle-même lui parleroit peut-être et lui ordonneroit de la suivre sur le vaisseau... Quels succès, quelle gloire! et devant des courtisans étonnés, des troupés, et tant de peuple!... Déjà Richard, loin de souffrir de se voir pressé, coudoyé, confondu dans la foule, jouissoit en quelque sorte de cette situation: il en alloit sortir d'une manière si brillante! Déjà il préparoit ses réponses, lorsqu'il vit enfin la reine et le comte s'approcher; il n'étoit plus qu'à dix pas d'eux; hors de lui-même, il dépasse tout-à-fait la haie; deux soldats étendant horizontalement

leurs fusils devant lui, forment une barrière qu'il ne peut franchir; mais la moitié de son corps inclinée en avant par-dessus les fusils, s'allonge et s'avance vers le comte de manière à le toucher presque au moment où il passe près de lui. Le comte le voit, le regarde d'un air distrait, et marque par un léger sourire qu'il le reconnoît; mais aussitôt ses yeux se portent sur d'autres objets; il passe, ne tourne point la tête, et la reine n'a point apperçu Richard, qui reste anéanti!... Il répétoit intérieurement: « Quoi! pas un mot, pas une syllabe!... Oh! qu'il étoit différent à Blacrock!... ». Ce changement parut à Richard si extraordinaire, et tellement incompréhensible, qu'après de profondes réflexions, il imagina qu'on l'avoit desservi auprès du comte. Les gens qui ne connoissent pas la cour, attribuent souvent à la *cabale* et à la calomnie les simples effets du caprice et de l'oubli; ils ont constamment ce respect pour les

grands et pour les princes, de ne jamais les soupçonner d'inconséquence et de légèreté; une vanité novice leur persuade que les moindres marques de bienveillance de la part des souverains et des ministres suffisent pour armer contre eux une cour toute entière; ils supposent sans cesse des complots ridicules qui n'existent que dans leur imagination; enfin ils prennent la grace et l'affabilité pour les présages certains d'une grande faveur: l'expérience préserve les courtisans de cette illusion.

Richard, dans sa naïve ignorance, forma le projet de s'introduire chez le comte d'Essex, et d'avoir *une explication* avec lui; mais en arrivant à Londres, il apprit que le comte venoit d'en partir pour quelques mois. Il fallut retourner à Blacrok sans avoir revu le comte d'Essex! et Richard se retrouva dans cette solitude beaucoup plus inquiet, et moins heureux encore qu'avant son voyage: néanmoins il prit un parti

très-raisonnable, celui de se livrer sans relâche à l'étude, afin de se mettre véritablement en état de vérifier un jour la prédiction du comte d'Essex. En effet, Mulcroon fut surpris et charmé du redoublement d'application qu'il remarqua bientôt en lui. Le vieillard seconda cette ardeur avec tout le zèle de la plus tendre amitié, et Richard, à dix-huit ans, étonnoit tous les littérateurs, et même les savans de Dublin, par l'étendue et la variété de ses connoissances. On lui supposoit une passion exclusive pour l'étude, et cette réputation préserve communément un jeune homme de toutes les séductions des femmes; car un homme de cet âge qui préfère des livres à la conversation, et son cabinet aux bals, aux fêtes et aux brillantes assemblées, ne paroît aux femmes qu'un misanthrope atrabilaire, et qu'un véritable sauvage. Ainsi Richard, malgré ses agrémens naturels et sa jolie figure, étoit à peine remarqué par les

jeunes personnes des environs, et par celles qui venoient aux eaux. Il étoit devenu sérieux, distrait et rêveur; il se montrait rarement; il ne dansoit point; les mères et leurs filles parloient de lui comme d'un homme sans conséquence, et toutes les coquettes tâchoient de le tourner en ridicule; elles avoient même une sorte d'antipathie pour lui; car rien n'inspire l'aversion comme de grandes prétentions sans aucun encouragement.

Un matin, sur la fin du mois de mai, Richard, qui aimoit toujours l'agriculture et le jardinage, travailloit à son parterre; il avoit le vêtement grossier d'un jardinier, et la bonne paysanne, sa nourrice, filant en silence sa quenouille, étoit assise à quelques pas de lui. On avoit laissé la porte de la chaumière ouverte, et tout-à-coup Richard vit paroître une dame, qui en entrant s'écria: Ah! les belles fleurs!... Cette dame n'étoit pas jolie, mais elle avoit

l'air noble et doux; elle s'avança vers la paysanne, et lui demanda si ce jardin étoit à elle. « Parlez à mon fils que voilà », répondit la bonne femme en montrant Richard. La dame se retourne, et s'approchant de Richard: « Voulez-vous, lui dit-elle, me vendre des fleurs? — Je n'en vends point. — Cela me fâche; je n'en puis trouver de belles, et les vôtres sont superbes. Si vous vouliez mettre un prix à ces roses et à ces anémones, quel qu'il fût, je vous le donnerois.... C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon amie... — Aujourd'hui 29 mai, s'écria la nourrice! — Oui, répondit la dame: aujourd'hui 29 mai, lady Fanny Ranelor a dix-huit ans. — Ah! c'est singulier, reprit la paysanne; c'est justement le jour de naissance et l'âge de mon garçon. Oh! Richard, poursuivit-elle, donne des fleurs à cette dame, je t'en prie. — Non, dit la dame, je les enverrai chercher ce soir; lady Ranelor est venue

avec moi ; je l'ai laissée sur la grande pelouse à deux pas d'ici, je ne veux pas qu'elle voie les fleurs que je lui destine.... — Sans doute, madame, vous êtes venue prendre les eaux ? — Oui, nous sommes arrivées avant-hier... Mais paix ; lady Ranelor m'a suivie. Tenez, la voilà ; ne lui parlez point de la surprise que je lui prépare... ». A ces mots Richard lève les yeux, et il voit une jeune personne d'une taille élégante, vêtue de deuil, le visage caché par un grand voile noir, marchant lentement, et donnant le bras à une femme-de-chambre. Elle demande la permission de se reposer un moment, et elle va s'asseoir à côté de la nourrice. Les grâces répandues sur toute sa personne et la douceur extrême du son de sa voix, intéressent Richard, et lui inspirent une vive curiosité de voir son visage. « Comment vous trouvez-vous, ma chère Fanny, lui demanda son amie ? — Bien faible, répondit lady Ranelor, mais

beaucoup moins souffrante : cette promenade m'a fait du bien. — Madame est malade, dit la nourrice. — Ma mère, interrompit Richard, ces dames accepteroient peut-être des fraises et de la crème ». A ces mots la nourrice se leva précipitamment, et courut vers la chaudière. Lady Ranelor remercia Richard en ajoutant ; « Ce jardin est délicieux ». En prononçant ces paroles elle leva son voile, et découvrit un visage enchanteur ; son regard modeste et languissant et sa douce pâleur, rendoient sa beauté aussi intéressante qu'elle étoit frappante et régulière. Richard, immobile, la considéroit en silence, et lady Ranelor, de son côté, regardoit avec surprise ce jeune et beau jardinier, qui avoit l'air si noble. « Cultiver ces belles fleurs, lui dit-elle, a sans doute toujours fait votre bonheur ? — Oui, madame, jusqu'ici.... ». Ces mots, *jusqu'ici*, ne furent point insignifians pour lady Ranelor. Une intention délicate est toujours

saisie par une femme, sur-tout lorsqu'elle en est l'objet. Mais elle veut alors faire expliquer bien clairement ce qu'elle n'a entendu qu'à demi-mot. « *Jusqu'ici*, reprit lady Ranelor ! c'est - à - dire que *maintenant* encore votre plus grand plaisir est de cultiver vos fleurs ? — Pardonnez-moi, madame ; il en est un pour moi beaucoup plus doux. — Et lequel donc ? — Celui de vous les offrir.... ». A ces mots les deux amies étonnées se regardèrent ; elles ne comprenoient pas qu'un paysan s'exprimât ainsi. Richard, durant ce moment de silence, cueilloit ses plus belles fleurs ; il en forma une superbe gerbe ; ensuite la partageant en deux parts inégales, il présenta la plus belle à lady Ranelor, et l'autre à son amie. Dans cet instant la nourrice de Richard accourut, en annonçant que le déjeuner étoit servi dans la chaumière. La bonne femme n'étoit pas fâchée de faire voir aux deux étrangères l'intérieur élégant de la mai-

son. Leur surprise fut extrême en entrant dans le salon ; c'étoit une belle bibliothèque en bois d'acajou, et elle étoit ornée de vases d'albâtre, de porphyre et de bustes antiques posés sur le haut des armoires. Cette pièce, en ronde, recevoit le jour du plafond, à travers de beaux vitraux de diverses couleurs. Sur une grande table de marbre blanc, placée au milieu du salon, on trouva des fruits et de la crème. Cependant Richard avoit disparu ; mais il revint un instant après. Il avoit passé un habit ; et ce vêtement, quoique très-simple, n'étoit pas celui d'un paysan. On l'invita à se mettre à table ; il répondit qu'il avoit déjeûné ; mais il s'assit à quelque distance des deux dames. Madame Brown (l'amie de lady Ranelor) le questionna sur sa bibliothèque, et ses réponses prouvèrent qu'il avoit reçu l'éducation la plus distinguée. La nourrice interrompit cette conversation pour montrer un beau volume d'estampes,

que le comte d'Essex avoit donné à Richard : « Car, ajouta-t-elle, ce bon seigneur est venu trois fois chez nous, et il a donné encore à Richard un beau petit livre tout encadré de dorures, et il a écrit dedans la bonne aventure de Richard ». Pendant ce récit, lady Ranelor examinait alternativement la nourrice et Richard, et elle dit à la paysanne : « Et c'est là votre fils?... N'est-ce pas tout comme, répondit-elle ; je suis sa nourrice... Ah!... s'écria lady Ranelor, tout est expliqué. Cette charmante chaumière n'est qu'une maison de fantaisie, et... — Non, madame, interrompit Richard, vous êtes véritablement chez un paysan : orphelin dès le berceau, je fus recueilli par M. Mulcroon, et tout ce que vous voyez ici qui vous étonne, est l'ouvrage de cet homme bienfaisant, auquel je dois mon existence et mon éducation. — Ah ! reprit lady Ranelor avec attendrissement, les sentimens et l'esprit que vous montrez,

valent mille fois mieux que la fortune et la naissance ». Après le déjeuner, lady Ranelor se leva pour s'en aller, et, en remerciant Richard, elle reprit le gros bouquet qu'elle avoit reçu de lui, en lui disant : « Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ; et j'aime mieux ces fleurs et cette matinée qu'une fête... Eh bien ! s'écria la nourrice, c'est aussi comme une fête pour nous, et c'est aussi le jour de naissance de Richard... — Et quel âge a-t-il ? — Dix-huit ans ». Cette petite circonstance parut frapper lady Ranelor : elle soupira. — Il y a aussi *dix-huit ans* que j'existe, dit-elle ; mais j'ai déjà beaucoup souffert ; je suis bien plus vieille que M. Richard !

Lady Ranelor sortit, laissant à Richard un souvenir ineffaçable, et une émotion d'autant plus vive, qu'il n'avoit jamais rien éprouvé de semblable.

Le soir même, il envoya une grande corbeille pleine de fleurs à madame

Brown, l'amie de lady Ranelor : il joignit à cet envoi des vers charmans sur le jour de naissance de lady Ranelor et sur la visite dont elle avoit honoré la chaumière. Lady Ranelor relut plusieurs fois ces vers : elle les loua beaucoup, elle les garda, ne voulut point les montrer, et ne parla plus de Richard ; mais elle questionna tout le monde sur Mulcroon, et elle témoigna un grand désir de connoître ce respectable vieillard.

Richard, de son côté, prit beaucoup d'informations sur lady Ranelor : il apprit qu'elle étoit veuve depuis six mois d'un vieillard qu'elle avoit épousé à quinze ans, pour lequel elle avoit pris tout l'attachement qu'on peut avoir pour le meilleur des pères, et qu'elle avoit soigné durant une longue maladie avec la tendresse la plus touchante. Tous ces détails produisirent une profonde impression sur le cœur de Richard ; il alloit très-rarement aux assemblées des bu-

veurs d'eau ; mais le surlendemain il ne manqua pas d'y suivre Mulcroon ; il ne vit point celle qu'il cherchoit ; lady Ranelor, encore en deuil, ne vouloit pas se trouver dans des lieux où l'on dansoit. Dans son absence, Richard n'aperçut pas sans émotion madame Brown qui vint à lui, fit connoissance avec Mulcroon, et l'invita, ainsi que son jeune élève, à venir prendre du thé chez elle le lendemain matin.

Ce fut un beau jour pour Richard que celui où il revit lady Ranelor, qu'il trouva plus charmante encore que la première fois ; elle lui parla très-peu ; mais elle s'occupa beaucoup de Mulcroon, et elle charma ce bon vieillard par sa grace et par la bienveillance affectueuse qu'elle lui montra. Encouragé par cet accueil, il conjura les deux amies de venir passer chez lui le reste de la journée : l'on y consentit, et l'on partit ensemble dans une calèche à quatre places. Après le dîner on se promena long-temps dans

le beau parc de Mulcroon, et sur le soir on se rendit à la chaumière. Lady Ranelor, toujours froide et silencieuse avec Richard, parut charmée de revoir la bonne nourrice, et fut remplie d'affabilité pour elle. Tandis que madame Brown et Mulcroon s'amusaient à considérer une volière, lady Ranelor prit le bras de la paysanne pour se promener dans le parterre, et Richard n'osa la suivre. Lady Ranelor, après avoir fait quelques pas, se plaignit d'une extrême lassitude, et cherchant des yeux le banc de gazon sur lequel elle s'étoit reposée peu de jours auparavant, elle remarqua qu'il étoit à moitié caché par un beau rosier blanc nouvellement planté à la place même qu'elle avoit occupée. Alors, pour éloigner la paysanne, elle lui donne une commission; ensuite elle s'approche du rosier, elle en écarte les branches, et elle découvre à travers le feuillage une plaque de marbre blanc incrustée dans le gazon, et sur laquelle

ces mots étoient écrits : *Le 29 mai! premier jour de ma vie!*... Lady Ranelor, surprise et touchée, resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur ce marbre, et tenant toujours écartées les branches de l'arbuste qui le couvroient. Tout-à-coup elle entend un léger bruit, elle tourne la tête, et elle apperçoit Richard à côté d'elle!... A cette vue elle tressaille, et se relève en rougissant et en affectant de prendre un air sévère. Richard trembloit; cependant prenant la parole d'une voix basse : « Daignez songer, madame, dit-il, que j'avois caché ce marbre... ». A cette espèce de reproche, lady Ranelor n'eut rien à répondre; elle baissa les yeux... « Mais, reprit Richard, dois-je être embarrassé que vous ayiez lu cette inscription? elle ne contient rien que de simple et de vrai... *Le 29 de mai* fut le premier jour de ma vie! avant cette époque je n'avois rien vu, je ne sentois point, je n'existois pas!... Ah! qu'im-

porte ? je souffrirai avec constance.... Allons rejoindre M. Mulcroon, interrompit sèchement lady Ranelor ». En disant ces mots, elle s'éloigna précipitamment.

Depuis ce jour lady Ranelor évita Richard avec un soin extrême ; elle ne retourna plus à Blacrock , elle n'alloit point aux assemblées. Richard la rencontra deux ou trois fois chez madame Brown ; mais il n'osa lui parler, et il n'en obtint jamais un regard. Au bout de deux mois elle partit pour se rendre à Londres. Elle laissa Richard le plus amoureux de tous les hommes, et cependant il n'étoit pas aussi à plaindre que l'on pourroit l'imaginer. Malgré son peu d'expérience, il sentoit que la conduite de lady Ranelor n'annonçoit ni du mépris pour sa personne, ni même une parfaite indifférence. Il avoit raison : toujours un peu de plaisanterie ou même d'ironie piquante se mêle au dédain véritable ; et on ne fuit

point avec tant de soin l'amant qu'on méprise ; on ne s'arme point avec lui d'une fierté si solennelle et d'une rigueur si sérieuse ; cette espèce d'emphase, cette grave importance, ne sont jamais d'un mauvais augure ; l'insensibilité ne prend point toutes ces grandes précautions ; elle se laisse voir en tout sans presque songer à se montrer. Enfin Richard savoit que lady Ranelor connoissoit tout son amour, et cette idée, dans une passion malheureuse, est une grande consolation. A dix-huit ans, avec beaucoup d'amour manque-t-on jamais d'espérance ?..... L'absence afflige, mais elle n'effraie pas ; le champ de la vie paroît si vaste ! les obstacles ne découragent point, au contraire ils animent ; on a une telle idée de ses forces ! Avec quelle facilité, avec quelle confiance on forme des projets chimériques ! Age heureux où l'on jouit de tout ce qu'on desire, où tous les rêves de l'imagination sont des enchantemens ! Ah ! com-

ment la jeunesse ne seroit-elle pas aimable, sensible et généreuse? Rayonnante d'espoir, elle attend tout, elle se promet tout et du sort et des hommes; elle compte sur la bienveillance universelle et sur l'inviolable fidélité de l'amour et de l'amitié...

Le jour du départ de lady Ranelor, Richard étant dans son jardin, s'assit sur le siège de gazon, et regardant la moitié du banc couverte par le rosier : « Je l'ai vue là, dit-il, pour la première fois ! je l'ai vue là !... Nulle autre désormais n'occupera cette place !... Elle est partie !... J'aime sa fierté, qui ne s'est point démentie !... Ce grand caractère répond de sa constance. Si jamais son cœur s'attache véritablement, elle ne changera point; elle aimera toujours !... La veille de son départ, quand je la rencontrai chez madame Brown, je la vis pâlir en m'apercevant... Elle ne m'oubliera point !... Son rang, sa naissance, tous les pré-

jugés nous séparent.... Je bénis la Providence, qui mit entre nous tant de barrières; elle me préparoit la gloire et le bonheur de les franchir; elle offre un but à cette ambition vague qui me consumoit en secret. Non, je ne voudrois pas devoir celle que j'aime à de froides convenances : pour la mériter, il faut la conquérir; il faut triompher d'elle, ainsi que de tous les autres obstacles : elle doit se donner au plus vertueux, au plus digne; je forcerai son choix... ».

Ces pensées redoublèrent l'ardeur de Richard pour l'étude; une application si constante faisoit les délices de Mulcroon. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, touchoit au terme de sa longue et vertueuse carrière : il vécut encore dix-huit mois; au bout de ce temps il s'affaissa tout-à-coup, et, après une maladie de quelques jours, il expira doucement dans les bras de Richard.

L'affligé Richard rendit avec solennité les derniers devoirs à son bienfaiteur ; ensuite il se renferma dans sa chaumière, et il y passa l'hiver entier dans la plus profonde retraite. Aux premiers jours du printemps, il reçut la visite d'un ancien ami de Mulcroon, venu de Dublin pour prendre les eaux qui se trouvoient dans le voisinage de Blacrock. Cet ami, nommé Blumer, s'intéressoit vivement à Richard ; il lui apprit que l'un des plus grands seigneurs de l'Irlande par sa naissance et sa fortune, sir Charles Manwood, étoit cette année pour la première fois aux eaux. « Je sais, continua Blumer, qu'il a besoin d'un secrétaire ; je vous ai proposé : plusieurs autres personnes lui ont parlé de vous avec éloge ; il est favorablement disposé ; il ne veut que vous voir pour se décider ; et il viendra aujourd'hui visiter votre chaumière ».

Richard ne vit d'abord, dans cette proposition, que l'humiliation de se

mettre aux gages d'un particulier : mais Blumer l'assura que sir Charles Manwood passoit la plus grande partie de sa vie à la cour, qu'il avoit un immense crédit, qu'il étoit rempli de mérite et d'esprit, et qu'il lui seroit facile de faire la fortune d'un secrétaire qui sauroit gagner son amitié. Il y a dans le gouvernement tant de places honorables et lucratives auxquelles vous pourriez prétendre par la suite ! continua-t-il ; mais vous n'êtes que dans votre vingt-deuxième année ; vous avez perdu votre père adoptif, il vous faut un protecteur qui puisse vous procurer les moyens de faire connoître vos talens. Sir Charles Manwood jouit d'une grande faveur et d'une fortune immense ; il est magnifique, aimable, plein de grace et de bonté. Si Mulcroon vivoit, il vous presseroit de saisir avec empressement cette heureuse occasion de sortir de l'obscurité, et de vous introduire dans le grand monde sous des auspices si favorables.

Richard, en soupirant, se rendit à ces raisons, mais en regrettant avec amertume que son nouveau protecteur ne fût pas le comte d'Essex.

Le même jour, Manwood vint à la chaumière; il en loua l'élégance; il causa beaucoup avec Richard: il parut charmé de lui, et lui montra la plus grande affabilité. Richard ne lui trouva ni la grace, ni les manières à la fois nobles, simples et naturelles du comte d'Essex; mais il fut satisfait de son esprit et de son accueil.

Deux jours après, Manwood envoya chercher Richard, et lui offrit la place vacante de son secrétaire. Manwood lui fit un éloge séduisant de son propre caractère; il n'oublia pas d'y mêler de grandes promesses pour l'avenir, et d'insinuer en même temps qu'il avoit un puissant crédit à la cour; il fit entendre qu'il étoit considéré de la reine et des ministres, et l'ami du comte d'Essex. Richard, ébloui par ce pom-

peux étalage, accepta la place avec reconnaissance; et il fut décidé qu'il partiroit sous quinze jours, avec sir Charles Manwood, qui comptoit passer toute la belle saison dans une superbe terre qu'il possédoit en Irlande, à soixante milles de Dublin.

Richard laissa la bonne Maria, sa nourrice, dans sa chaumière, en lui recommandant sa bibliothèque, ses oiseaux et ses fleurs. Il fut prendre congé, à Dublin, des amis de Mulcroon, tous devenus les siens. Revenu à Blacrock, il alla verser de pieuses larmes sur la tombe de son bienfaiteur; ensuite il fit ses adieux à sa nourrice, qui lui dit en pleurant: « Si tu n'es pas content des grands seigneurs, reviens ici, tu y retrouveras tes livres, ton jardin et Maria..... ». Richard, vivement attendri, s'arracha des bras de Maria, fut rejoindre Manwood, et partit avec lui.

Sir Charles Manwood, âgé alors de

trente-neuf ans , avoit une figure commune , une physionomie sombre , un regard équivoque et faux , des manières affectées , un ton grave et sentencieux ; il se composoit quelquefois un sourire forcé d'*affabilité* , mais il ne rioit jamais ; et quand il se permettoit par hasard quelques plaisanteries , c'étoit avec un air de condescendance aussi ridicule qu'impertinent. Il n'avoit qu'un vice , mais celui qui , pour se satisfaire , peut donner tous les autres , et anéantir les sentimens les plus naturels , un orgueil démesuré : il étoit parvenu à ne voir , dans la vie , qu'une carrière , dont on ne pouvoit atteindre le véritable but que par la force ou par l'artifice ; le génie pour lui consistoit dans la dissimulation et la profonde duplicité ; et l'homme le plus heureux à ses yeux étoit le plus puissant ou celui qui brilloit le plus. Les gens qui le connoissoient sans l'avoir étudié , s'étonnoient de l'espèce de contrariété qu'ils remar-

quoient dans son caractère ; ils le voyoient tour-à-tour avare , magnifique , prodigue , affable , insolent , souple , doux , inflexible , indiscret , défiant ; mais ces différentes manières d'être venoient toutes du même principe : la seule vanité les inspiroit. Quand elle se trouvoit satisfaite , il étoit confiant avec ses partisans et ses inférieurs ; il ne savoit pas garder le secret d'un succès , ou même cacher une espérance flatteuse. Quand son orgueil étoit blessé , tous ceux qu'il ne craignoit pas éprouvoient les effets de sa mauvaise humeur ; les sujets les plus légers lui servoient alors de prétexte pour se plaindre avec hauteur , et souvent avec emportement. Les ambitieux sans génie , les fats et les coquettes , paroissent avoir les plus étranges caprices , et n'en ont point ; leurs triomphes ou leurs revers produisent seuls l'étonnante variation que l'on remarque dans leur humeur. Manwood auroit possédé parfaitement

l'art de se faire valoir, s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour parler moins de lui et pour se moins vanter; mais l'égoïsme et l'orgueil sont mille fois plus imprudens que l'amour. Manwood qui, sur tout autre point, avoit le tact et la mesure que donnent l'usage du monde, en manquoit absolument lorsqu'il s'agissoit de lui. Dans l'homme de la cour, le caractère de l'*important* se confond naturellement avec celui de l'orgueilleux: aussi Manwood offroit-il sa protection à tous ceux qui l'approchoient, quoiqu'il fût très-décidé à n'agir que pour son intérêt direct ou relatif. Lui contoit-on simplement une affaire, sans penser à lui demander son appui, il répondoit machinalement: *Donnez-moi une note là-dessus*. Il ne parloit jamais des opérations publiques du gouvernement qu'avec un ton ministériel et mystérieux, qui faisoit entendre qu'il ne lui étoit pas permis d'en dire davantage. Il étoit impos-

sible de lui apprendre une nouvelle politique; il répondoit toujours: *je le savois*. N'ayant aucune place importante, et vivant dans un grand désœuvrement, il paroissoit toujours surchargé d'affaires; il n'avoit point de correspondance nécessaire ou suivie, et quoiqu'il fût très-fastueux et qu'il eût un grand état de maison, il auroit mieux aimé se passer de cuisinier que de secrétaire; il ne cultivoit que les gens en place, et, quelque peu satisfait qu'il en fût, il se louoit toujours d'eux et de *la grace* qu'ils avoient avec lui. Les rencontroit-il, aussi-tôt il les tiroit à l'écart pour leur parler tout bas; il avoit constamment quelque secret à leur dire ou quelque chose à citer d'eux. Toujours mécontent de la reine, non-seulement il n'osoit fronder son gouvernement, mais il approuvoit même ce qu'elle faisoit de blâmable pour se donner l'air partial d'un courtisan bien traité. Il haïssoit le comte d'Essex,

parce qu'il l'envioit. Le comte d'Essex étoit un grand général ; Manwood n'avoit eu à la guerre ni commandement considérable , ni succès ; et , au fond de l'ame , il trouvoit fort étrange qu'on ne le préférât pas au comte d'Essex pour le mettre à la tête des armées ; néanmoins il ne parloit de lui qu'avec le ton de l'amitié. Après beaucoup d'intrigues obtenoit-il une grace , il en paroissoit surpris et peu touché : il disoit nonchalamment qu'il ne l'avoit ni désirée ni sollicitée ; on avoit pensé à lui sans qu'il s'en doutât ; ou bien , s'il ne pouvoit nier des démarches publiques , il assuroit qu'il n'avoit agi que par complaisance pour sa famille et pour ses amis. Loïn d'avoir les goûts simples qui font aimer la campagne , il méprisoit l'agriculture : cependant , possédant une magnifique terre en Irlande , il y venoit presque tous les ans passer au moins une partie de l'été ; il ne s'y ennuyoit pas , il y régnoit , et il pou-

voit là se vanter avec moins de ménagement qu'à Londres. Il ne connoissoit dans la société qu'un moyen de réussir , la flatterie ; il la prodiguoit pourvu qu'on la lui rendit ; et malgré la fausseté de ses louanges , il étoit toujours la dupe de celles qu'on lui donnoit ; il ne croyoit à la sincérité des autres que lorsqu'on faisoit son éloge.

Durant la route , Richard fut tête-à-tête , dans la même voiture , avec Manwood. Ce dernier annonça à son jeune secrétaire qu'ayant naturellement un caractère plein de franchise , il alloit dès cet instant lui parler avec une confiance qu'il lui conserveroit toujours , si , d'après ce qu'on lui avoit dit , et comme il le croyoit , il s'en rendoit digne par sa parfaite discrétion. Après ce préambule , Manwood se mit à conter toutes ses *belles actions* , et ce qu'il avoit fait , et ce qu'il auroit fait s'il n'eût pas été traversé par des envieux ; il détailla toutes les conversations qu'il

avoit eues avec les ministres et avec la reine, dans lesquelles il avoit conseillé tout ce qui s'étoit fait de bon, et prévu toutes les conséquences fâcheuses des fautes politiques commises depuis dix ans ; enfin il prouva que s'il n'occupoit pas les premières places de l'état, c'est qu'il ne s'en étoit pas soucié, et qu'il avoit trop de philosophie pour être ambitieux. Richard, émerveillé de tous ces récits, étoit bien fier intérieurement de se trouver initié tout-à-coup dans des secrets de cette importance ; il se félicitoit d'obtenir si promptement une confiance si flatteuse : il crut même devoir la payer par la sienne ; et il auroit ouvert son cœur à Manwood, il lui auroit fait l'aveu de sa passion pour lady Ranelor, toujours présente à son souvenir, si Manwood lui eût témoigné la moindre curiosité sur ce qui le regardoit. Mais il n'en pouvoit trouver l'occasion ; les entretiens particuliers de Manwood avec ses inférieurs n'é-

toient jamais des dialogues ; il y parloit toujours. Si, par hasard, on essayoit aussi de l'entretenir de soi, il ne faisoit pas une seule question, il rêvoit à autre chose. Il n'imposoit pas silence par un air impérieux : Manwood, tête-à-tête, avoit toujours l'air d'un bonhomme ; il étoit même alors très-affectueux ; il vouloit être écouté avec intérêt ; il ressembloit, dans ce cas, à presque tous les princes, qui ne reposent pas la confiance par le dédain, mais qui l'anéantissent par l'insouciance et la distraction.

Le château de Manwood, situé dans un beau pays, étoit vaste et magnifique ; son parc passoit pour le plus beau de l'Irlande. Dès le lendemain de l'arrivée de Manwood, on vit accourir chez lui tous les petits propriétaires des environs, c'est-à-dire ses courtisans. La cour se forma et devint très-nombreuse les jours suivans, et Richard ne put s'empêcher d'être désagréablement frappé de l'es-

pèce d'affabilité protectrice que Manwood affectoit en recevant toutes ces personnes. Il eut un autre sujet de surprise qui lui fit plus de peine encore. En causant avec plusieurs gentilshommes voisins, il s'aperçut qu'ils tenoient aussi de Manwood tous les *secrets d'état* qu'il lui avoit confiés : il commença à soupçonner qu'il y avoit trop de fatuité dans le caractère de Manwood pour que l'on pût raisonnablement compter sur sa franchise. Cette découverte le refroidit beaucoup et l'affligea.

Au bout de quelques jours, Richard fut invité, par un des voisins, à dîner dans une maison dont la singularité attiroit beaucoup de curieux : elle étoit située parmi les montagnes de Wicklow, dans un lieu pittoresque nommé *Dargle*. On voyoit près de là un rocher aussi fameux dans la contrée, que le fut jadis, dans la Grèce, le promontoire de Leucade : on l'appeloit *le Saut de*

P'Amante (1). Ce rocher est d'une prodigieuse élévation, et domine un affreux précipice. On conte que jadis une jeune personne, victime d'une séduction, conduisit son amant sur la cime de ce rocher, et que là, ne pouvant obtenir de lui la promesse de l'épouser, elle se leva, lui dit un éternel adieu, et s'élança dans le précipice. Un orme et quelques cyprès plantés au pied du rocher, sur le bord de l'abîme, offrent un ombrage épais aux voyageurs que la curiosité conduit dans ce lieu.

Richard, après le dîner, sortit seul de la maison, au déclin du jour, pour aller visiter le rocher. Comme il étoit tard, il n'entreprit point de gravir jusqu'au sommet, il monta du côté opposé à celui des arbres, et trouvant un

(1) *The lover's leap*, que l'on montre en effet à Dargle en contant la romanesque tradition que l'on rapporte ici.

endroit commode pour se reposer, il s'assit auprès d'une fontaine : cette eau limpide et pure, sortant de la roche, couloit d'abord mollement et sans bruit sur une mousse légère, et tombant ensuite dans le gouffre, elle produisoit un murmure sourd et plaintif qui sembloit partir du fond de cet abîme. Richard crut entendre les gémissemens de la malheureuse victime de l'amour, dont le précipice effrayant fut le tombeau. Ces idées romanesques et le souvenir de lady Ranelor, le plongèrent dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, s'apercevant que la lune commençoit à paroître, il se leva pour retourner à Dargle ; il descendit le rocher du côté des arbres ; et comme il touchoit aux cyprès, il entendit soupirer sous ces ombrages : son émotion le força de s'arrêter pour écouter mieux. Dans ce moment une voix un peu voilée, mais d'une douceur

enchanteresse, chanta les paroles suivantes :

Déjà la nuit couvre la cime
Du rocher fatal de l'Amour.
Fuyez, amans ; que mon ombre à son tour
Puisse gémir du malheur et du crime
Qui me coûta l'innocence et le jour.

Quand la nature appesantie,
Du repos goûte la douceur,
Je souffre encor dans ce lieu plein d'horreur
Le vrai tourment du cœur et de la vie :
Le repentir et le remords vengeur !

Rocher menaçant et terrible,
Qui fas jadis teint de mon sang,
Sois de l'amour un emblème effrayant,
Et que l'amante et crédule et sensible,
A ton aspect recule en frémissant.

Mille fleurs décorent ta cime,
Qui va se perdre dans les cieus ;
On y respire un air délicieux ;
Mais à tes pieds est un profond abîme !
Tels sont, Amour, tes charmes dangereux.

Ici la voix se tut ; et Richard, toujours immobile, aperçut un rayon de la lune à travers les arbres ; il porta ses regards de ce côté, et il vit dis-

tinctement, entre deux cyprès, une figure blanche et svelte, qui paroissoit s'élever du fond du précipice.... Aussitôt Richard s'avança précipitamment vers cet objet, en s'écriant : « Qui êtes-vous ? daignez me le dire, je vous en conjure ». A ces mots la figure prit la fuite avec la légèreté d'une ombre. Richard la poursuivit ; il tendit les bras pour l'atteindre ; il saisit un voile qui se détacha et qui resta dans ses mains ; mais la figure se perdit dans les rochers, et elle disparut. Richard craignant de s'égarer la nuit dans ces lieux sauvages, revint sur ses pas, emportant avec lui le voile de la mystérieuse inconnue. De retour chez son hôte, il se contenta de dire qu'il avoit trouvé dans sa promenade un superbe voile de dentelle. Afin de découvrir à qui ce voile appartenoit, il se décida à coucher dans cette maison, quoiqu'il eût promis à Manwood de retourner le soir même au château. Le lendemain matin il se ren-

dit seul au rocher ; comme il alloit le gravir, il remarqua sur le roc de gros caractères nouvellement gravés, et il lut avec émotion ces paroles :

« *En vain vous auriez l'audace
de me poursuivre, vous ne m'at-
teindriez jamais* ».

Richard devina bien que c'étoit l'ombre qu'il avoit poursuivie la veille qui venoit d'écrire cette inscription qui s'adressoit sûrement au téméraire qui avoit voulu l'atteindre. Un langage si fier le frappa vivement, et redoubla sa curiosité. Il dîna avec beaucoup de monde : il reparla du voile de dentelle : on voulut le voir, et l'une des personnes de la société assura qu'il appartenoit à une jeune dame arrivée depuis peu de jours dans un château voisin. « Et quel est le nom de cette dame ? demanda Richard. — Elle s'appelle lady Ranelor ». A cette réponse, Richard éperdu resta pétrifié. Il se rappela l'inscription qu'il avoit lue le matin, et qui s'accordoit si

bien avec le caractère de lady Ranelor ; mais il n'imagina pas qu'elle l'eût reconnu au son de sa voix lorsqu'il lui avoit parlé ; il pensa qu'elle n'avoit écrit ces paroles que pour un inconnu. La joie de retrouver lady Ranelor le plongea dans une rêverie dont il ne sortit qu'après le dîner, lorsqu'une jeune personne chanta la romance *du fantôme de l'amante abusée* ; et c'étoit celle qu'il avoit entendu chanter la veille au pied du rocher par lady Ranelor. Cette romance, composée depuis long-temps, étoit connue de tous les habitans de ces montagnes. Richard s'échappa de cette nombreuse assemblée pour voler au château de lady Ranelor, heureux de penser qu'il alloit la revoir après quatre ans d'absence, qu'il la retrouveroit libre encore, et qu'elle possédoit une terre dans ce voisinage. Il arrive plein de trouble, de crainte, d'amour et d'espérance : il se nomme, et on lui dit que milady vient de partir, et qu'elle

ne reviendra que dans huit jours. Richard remit tristement le voile à un valet-de-chambre : ensuite il fut à Dargle faire ses adieux, et il retourna chez Manwood. Il descendit de cheval au haut de l'avenue du château, et traversant les cours à pied, il entra dans le salon au moment où tout le monde revenoit de la promenade. Manwood, impérieux et despote, avoit trouvé fort mauvais que son jeune secrétaire eût prolongé d'un jour son absence sans en avoir demandé la permission. Cependant, comme Manwood vouloit faire ce soir même une confidence, il ne jugea pas à propos de montrer de l'humeur dans cette occasion, se réservant d'en saisir une autre pour faire sentir à Richard toute sa dépendance. A peine Richard eut-il mis le pied dans le salon, qu'il n'y vit au milieu de vingt personnes, qu'un seul objet ; c'étoit lady Ranelor plus charmante que jamais, et que dans cet

instant la plus vive rougeur embellissoit encore.... Richard, troublé jusqu'au fond de l'ame, chancelle et s'avance en tremblant. Manwood crut bonnement (car l'orgueil a quelquefois aussi sa bonhomie) qu'il n'osoit l'aborder dans la crainte d'être réprimandé sur son séjour à Dargle : et se décidant pour ce soir à la clémence, il sourit d'un air protecteur, l'appela et tâcha de le rassurer en lui faisant plusieurs plaisanteries sur sa *longue absence*. Richard balbutia avec distraction quelques mots entrecoupés, et Manwood charmé de paroître aussi imposant, lui sût un gré infini de cet excès de timidité. L'arrivée de Richard mit la conversation sur les montagnes de Wicklow : on questionna Richard, qui répondit qu'il n'avoit vu que le rocher *du Saut de l'Amante*, et qu'il en conserveroit un souvenir ineffaçable.

Un instant avant le souper, Richard s'approcha de lady Ranelor, et lui dit

d'une voix basse et mal assurée, qu'il avoit eu l'honneur de se rendre chez elle pour lui faire *une restitution*. « Je savois, répondit froidement lady Ranelor, que vous aviez ce voile : quand vous me demandâtes qui j'étois, je vous reconnus au son de voix ». Lady Ranelor, par cet aveu, vouloit prouver à Richard que l'inscription du rocher s'adressoit personnellement à lui. Elle crut, par cette franchise, ôter toute espérance à l'amant dont sa fierté rejetoit l'hommage; mais il n'y a rien de si mal-adroit que le dédain affecté d'une femme sensible. Quand on aime, on ne réfléchit guère aux moyens qu'on emploie pour le cacher; on se pardonneroit si facilement une imprudence! Une intention rigoureuse suffit à l'orgueil, le cœur qui la combat empêche d'en examiner toutes les conséquences; enfin on peut avoir de la force, mais on n'a point de présence d'esprit quand on résiste à son penchant.

Richard, dans la réponse de lady Ranelor, ne fut frappé que d'une chose, c'est qu'après quatre ans d'absence elle eût sur-le-champ reconnu sa voix, quoi qu'il n'eût dit qu'une seule phrase.... et aussi-tôt elle avoit pris la fuite.... Pourquoi donc cette espèce de frayeur, si prompte, si involontaire? Auroit-elle fui pour tout autre homme de sa connoissance? non sans doute..... Si Richard eût mieux connu les femmes, il auroit caché la joie que ces rapides réflexions lui causèrent; il n'auroit pas irrité l'amour-propre qui s'opposoit au sentiment dont il étoit l'objet. Lady Ranelor s'attendriroit en secret en pensant qu'elle alloit accabler Richard; et de tous les effets qu'une femme peut produire, il n'en est point qui soit plus flatteur à ses yeux. L'amour est comme tous les tyrans; il pense que le pouvoir et l'empire se montrent mieux, en imprimant la crainte et en plongeant dans

l'abattement, qu'en inspirant l'espérance et la joie.

La surprise de lady Ranelor fut extrême en voyant le visage de Richard s'épanouir. « Quoi! madame, lui dit-il, vous m'aviez reconnu, vous n'aviez point oublié le son de ma voix?.... ». Cette remarque embarrassante, qui n'étoit qu'une naïveté d'un jeune homme sans art et qui n'avoit aucun usage du monde, parut à lady Ranelor d'une telle présomption, qu'elle ne trouva point de termes pour exprimer son dépit et sa colère. « Et moi aussi je vous aurois reconnue, poursuivit Richard, si avant cette époque j'avois pu vous entendre chanter un seul instant; mais j'aurois dû vous deviner; quelle autre voix pouvoit produire sur mon cœur une semblable impression!.... Ce fut par instinct que je volai sur vos traces..... Que m'importeroit *d'atteindre* une autre?.... ».

A ces mots lady Ranelor se leva brus-

quement en disant : « Je vous défends de me suivre et de me parler désormais », et elle s'éloigna. Pendant le souper elle ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Richard, placé à l'autre bout de la table vis-à-vis d'elle ; elle lui trouva l'air préoccupé ; mais elle ne vit sur sa physionomie aucune impression de tristesse. En sortant de table, Richard courut s'enfermer dans sa chambre ; au bout d'un quart-d'heure il reparut dans le salon. Dans ce moment, lady Ranelor assise à une table de jeu, laissa tomber une de ses cartes ; elle se penchoit, un bras tendu sous la table, pour la ramasser ; Richard s'y précipite, et saisissant avec ses deux mains la main de lady Ranelor, il ouvre cette main tremblante que roidissoit en vain la colère : il y place un billet, la referme, et la lâchant aussitôt, il se relève précipitamment en disant, *voici la carte* ; et en effet, il jette la carte sur la table. Alors s'éloignant des joueurs, il fut

s'asseoir à l'autre extrémité du salon. Que pouvoit faire lady Ranelor malgré son dépit et sa fierté ? elle n'auroit pu se soustraire à cette espèce de violence sans faire une scène éclatante et ridicule : elle prit donc le parti de glisser le billet dans sa poche et de garder le silence. Elle se plaignit de la migraine : c'étoit un prétexte pour se coucher de bonne heure. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle chercha dans sa poche ce billet, qui lui sembloit peser cent livres, tant il la gênoit là, et tant elle avoit envie de l'en tirer. Il étoit cacheté ; elle l'ouvrit de premier mouvement, et elle y lut ce qui suit :

« Quel est mon bonheur ! vous con-
 » noissez tout votre pouvoir sur moi,
 » et vous daignez l'exercer !.... Comp-
 » ter sur un dévouement sans bor-
 » nes, c'est l'autoriser. Eh ! sans l'em-
 » pire suprême du sentiment, auroit-on
 » le droit de donner des ordres absolus ?
 » Commander avec tant d'autorité, c'est

» faire un aveu..... Il me suffit. Ah !
 » réglez toujours , et toujours j'obéirai.
 » Vous devez m'éprouver long-temps ,
 » avec quelle joie je m'y sou mets !...
 » Je ne vous suivrai plus , je me tairai.
 » Qu'ordonnez-vous encore ? ».

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranelor. « Comment ! dit-elle , ce jeune audacieux qui n'a l'idée ni du monde ni des convenances , prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs !..... Il ose me déclarer sa passion , me forcer à recevoir une lettre d'amour , et concevoir l'espérance la plus extravagante !..... Comment le désabuser ? Si je tolère une telle insolence , il m'écrira sans cesse ; si je lui défends de m'écrire , il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité*. Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment* , on n'auroit pas le droit de donner des ordres absolus ? Je l'aiderai , il y a dans cette idée une fierté

d'ame qui me plaît.... Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres , il a une manière si étrange de les interpréter !... Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus , ne me parlera plus : je ne dois rester ici que huit jours ; ainsi sa folie ne m'importunera pas et ne sera point remarquée ».

Tandis que lady Ranelor s'étonnoit , se fâchoit , et qu'elle prenoit son agitation , son trouble et son embarras pour de l'indignation , Richard veilloit très-désagréablement dans le cabinet de Manwood. Ce dernier l'avoit fait appeler pour lui faire une grande confiance , celle de ses desseins sur lady Ranelor. Il ne dit pas qu'il eût de la passion pour elle. Sir Charles Manwood ne se déclaroit jamais amoureux d'une femme que lorsqu'il étoit sûr de réussir. Il conta seulement que ses amis lui conseilloyent ce mariage. Il ajouta qu'il y pensoit , mais qu'il ne s'y déci-

deroit pas légèrement, quoiqu'il eût lieu de croire qu'il n'éprouveroit aucun obstacle de la part de lady Ranelor. Il prétendit que la reine, qui aimoit beaucoup lady Ranelor, desiroit vivement cette union, et là-dessus il nomma toutes les personnes qu'il auroit pu épouser s'il eût eu moins de nonchalance dans le caractère et plus d'ambition; ce qui le conduisit à faire le détail de toutes ses bonnes fortunes. Il parla deux heures, et sans lacunes, car il parla toujours de lui. Enfin, à trois heures après minuit, il permit à son confident de s'aller coucher. Cette conversation ne fit d'autre impression sur l'esprit de Richard, que de lui inspirer le plus profond mépris pour Manwood; il vit à découvert toute sa fatuité; il admiroit trop lady Ranelor pour craindre un tel rival; et, de cet instant, il se promit de quitter un homme qu'il ne pouvoit plus estimer; mais il vouloit passer

chez lui les huit jours que lady Ranelor devoit y rester.

Le lendemain matin, Richard eut un grand mouvement de joie; il vit arriver au château madame Brown, cette amie de lady Ranelor dont il avoit été si bien traité, quatre ans auparavant, à Blacrock. Madame Brown fut charmée de le revoir, et l'accueillit avec une grace qui toucha vivement Richard. Dans le cours de cette journée, Richard, en traversant une galerie, rencontra lady Ranelor. Se trouvant seul avec elle, il jeta à ses pieds une lettre, et il poursuivit son chemin avec une telle rapidité, que lady Ranelor le perdit presque aussitôt de vue. Il fallut bien ramasser la lettre, afin qu'elle ne tombât point en d'autres mains: elle n'étoit point cachetée; comment résister à la tentation de la lire? Elle étoit conçue en ces termes:

« Sir Charles Manwood a des prétentions sur vous; je vous connois

» assez pour être assuré que vous ne
 » l'épouserez jamais : cependant , après
 » cette découverte , je ferois une lâ-
 » cheté si je recevois ses confidences et
 » si je restois chez lui. Je viens donc
 » de lui déclarer que j'ai des affaires
 » qui me forcent de le quitter ; je lui
 » ai offert de finir un ouvrage qui l'in-
 » téresse , et que je n'achèverai tout-à-
 » fait que le lendemain de votre départ.
 » Ainsi je n'aurai été et je ne suis qu'*en*
 » *visite* dans ce château ; car j'ai an-
 » noncé ce matin que je n'accepterois
 » aucune espèce d'appointemens pour
 » le peu de temps que j'y aurai passé.
 » Je devois ce détail à celle qui dispose
 » souverainement de moi , à celle qui
 » peut seule me donner des ordres ab-
 » solus. Daignez me dire pourquoi vous
 » paraissez ne vouloir pas recevoir mes
 » lettres ? Vous ne m'avez point ordonné
 » de ne pas vous écrire , et ne pas me
 » défendre une chose c'est la permettre.
 » Vous voulez voir sans doute , si mon

» amour est aussi ingénieux qu'il est
 » tendre ; ah ! n'en doutez pas : puis-
 » que vous ne m'avez laissé que ce
 » moyen de vous parler , vous aurez ,
 » quelle que soit votre résistance , une
 » lettre de moi chaque jour. Pourrois-je
 » manquer d'invention quand il s'agit
 » de vous exprimer ce que je sens ?... ».

Lady Ranelor trouva cette dernière
 lettre si originale , et la conduite de
 Richard si inconcevable et si embarras-
 sante pour elle , qu'elle crut avoir be-
 soin de conseil , et elle se décida à tout
 confier à madame Brown. Malgré sa
 colère contre Richard , elle lui savoit
 bien bon gré de quitter Manwood.
 Outre qu'elle estimoit ses motifs , elle
 aimoit à penser qu'il n'auroit jamais
 été *secrétaire* d'un particulier. Elle
 l'avoit vu avec beaucoup moins de ré-
 pugnance dans une chaumière , que
placé près de Manwood. Les idées de
 domesticité n'ont rien de romanesque ,
 et la vie pastorale s'accorde si bien

avec celles qu'inspire un premier amour! Des cabanes, des champs et des fleurs plaisent toujours à l'imagination; il semble que la véritable forme d'un amant dut être celle d'un jeune et beau berger.

Lady Ranelor, en se plaignant hautement de la folie et de l'impertinence de Richard, conta tout à son amie. Madame Brown ne put s'empêcher de rire et de s'attendrir. « Ce pauvre jeune homme, dit-elle, qu'il est noble, sensible et candide! sans parler de sa constance, car il étoit amoureux de vous à Blacrock. — Du moins alors il se taisoit. — Il s'est formé depuis. — Joliment! il ne sait réellement pas vivre. — Il sait aimer; il sauroit plaire, si on le laissoit faire.... — Plaire!... — Oui, il auroit cette insolence; mais nous y mettrons bon ordre. — J'avoue que sur tout autre point il est bien élevé: il a de l'instruction, de l'esprit, des graces naturelles; mais il n'a pas d'idée

de ce qu'on doit à une femme, et sa présomption est insoutenable. — Vous appelez *présomption* une sincérité touchante? — Comment, de la sincérité! — Il est sans expérience; il juge de votre cœur par le sien: certainement, nul sacrifice au monde ne lui coûteroit pour vous, et il pense qu'un tel amour doit toucher. Dès qu'on aime ainsi, et qu'on n'est point haï, on espère tout, on attend tout. — *Qu'on n'est point haï!* cette expression est étonnante. — Eh bien! quoi! vous le haïssez? — Je ne le hais point; mais je n'imagine pas que vous me soupçonniez d'avoir du penchant pour M. Boyle, pour le fils d'un paysan. — Non, certainement; mais je crois que s'il avoit la naissance de sir Charles Manwood, vous l'épouseriez. — Point du tout; je le trouverois trop jeune; nous sommes nés le même jour.... — Vous n'avez pas oublié cette circonstance. Enfin, je pense que vous lui pardonneriez sa jeunesse.

Dites - moi si , malgré son étrange manière d'interpréter vos rigueurs et vos défenses , vous ne le trouvez pas plus aimable que sir Charles Manwood , qui cependant connoît si bien les femmes , et qui a tant de galanterie et d'usage du monde ? . . . — Tous les hommes du monde me paroissent plus aimables que sir Charles Manwood. Mais il ne s'agit pas de cela ; je vous demande comment je dois m'y prendre pour me débarrasser de ce jeune extravagant ? — Cela est difficile ; il prend tout en si bonne part ! Au reste , vous quittez ce château dans cinq ou six jours ; d'ici là ne faites point de scène , puisqu'il n'ose ni vous parler ni vous suivre. . . . — Et ses lettres ? — Nous les lirons , elles nous amuseront ; il sera curieux de voir les moyens qu'il emploiera pour vous les faire recevoir. — Tout ceci m'excede ; je voudrois être partie ».

Voilà tout ce qui fut décidé dans cette première conférence ; c'est-à-dire

qu'on ne forma aucun plan contre Richard. La bonne madame Brown , qui le trouvoit charmant , n'éprouvoit que de l'intérêt pour lui et de la curiosité ; lady Ranelor avoit des idées très - confuses , une extrême agitation , et un redoublement d'aversion pour Manwood , que toute sa politesse suffisoit à peine pour dissimuler.

Richard avoit l'air si occupé de madame Brown , qu'on auroit dû l'en croire amoureux. Il pouvoit , en s'attachant à ses pas , se rapprocher sans cesse de lady Ranelor , et sans manquer à sa parole. Cependant il ne laissoit pas passer un jour sans écrire à lady Ranelor ; elle trouvoit des billets dans son sac à ouvrage , dans ses gants , si elle les laissoit un moment sur une table ; elle en recevoit de timbrées par la poste. Elle avoit , à côté de sa chambre , un cabinet de toilette , dont la fenêtre , à quarante pieds d'élévation , donnoit sur une cour ; un soir on oublia

de fermer cette fenêtre qui resta ouverte toute la nuit ; le lendemain matin lady Ranelor trouva une lettre sur sa toilette. Richard, au risque de se tuer, étoit entré durant la nuit dans ce cabinet pour y déposer un billet. Cette imprudence, qui pouvoit d'ailleurs compromettre cruellement la réputation de lady Ranelor, l'irrita véritablement ; Richard fut grondé par madame Brown, et voyant qu'elle étoit dans la confiance de lady Ranelor, il lui donna une lettre qu'elle n'eut pas le courage de refuser, et qui contenoit l'aveu de son tort et l'expression du plus vif repentir ; il terminoit son billet en la *remerçant* d'avoir mis madame Brown dans sa *confiance*, et il *l'assuroit que désormais il ne feroit plus d'imprudences*, parce qu'il lui remettroit toutes ses lettres. Lady Ranelor, plus choquée que jamais, voulut enfin répondre. Richard reçut d'elle un billet, où il lut ces mots :

« Je ne me connois aucun *droit* sur
 » vous, monsieur, mais j'ai celui d'être
 » offensée d'une conduite extravagante
 » dont je suis l'objet. Je vous prie donc
 » très-sérieusement de ne plus m'écrire,
 » et de renoncer entièrement à une
 » folie qui ne peut exciter que ma sur-
 » prise et mon indignation ». Une heure
 après avoir envoyé ce billet, lady Ranelor, encore dans sa chambre, reçut comme à l'ordinaire la fille du jardinier, enfant âgée de quatre ans, qui lui apporta une grosse botte de fleurs ; et lady Ranelor trouva dans une touffe de myrte, cette réponse de Richard :
 « Pour une faute irréfléchie on n'ab-
 » dique point un empire souverain ac-
 » cepté volontairement. Souvenez-vous
 » que de vous-même vous m'avez dit :
 » *Je vous défends de me parler et*
 » *de me suivre*. Vous ne m'avez pas
 » seulement interdit de vous parler
 » d'amour, vous m'avez défendu tout
 » langage avec vous. Paroles sévères,

» mais charmantes pour moi, par le
 » sens qu'elles renferment ! Je vous
 » l'ai déjà dit, l'amour seul peut vous
 » donner sur moi cette autorité su-
 » prême ; en disposant ainsi de moi ,
 » vous vous êtes solennellement enga-
 » gée, et vous le serez tant que je serai
 » soumis : j'ai fait une imprudence ,
 » mais je ne vous ai point désobéi.

» Je hais vos *prières*, je respecte et
 » j'adore vos ordres. Les plus rigou-
 » reux me sont chers ; ils me prouvent
 » l'opinion que vous avez de mes sen-
 » timens. Commandez, ou n'attendez
 » plus de moi que de véritables folies ,
 » et toutes les révoltes impétueuses du
 » désespoir ».

Ce billet plongea lady Ranelor dans le plus cruel embarras. Madame Brown fut appelée, et elle jugea que maintenant il étoit également dangereux de faire à ce singulier amant les défenses les plus rigoureuses, ou de le laisser agir, en affectant un profond mépris ;

et l'on convint que, quoiqu'il n'eût aucun artifice, l'homme le plus consommé dans l'art de séduire les femmes, n'auroit pu se conduire avec une adresse plus utile à ses vues. Madame Brown conseilloit, pour gagner du temps, de prendre le parti de commander ; lady Ranelor soutenoit avec raison que, sur-tout après ce dernier billet, c'étoit véritablement s'engager. Que faire donc ? On se promit d'y réfléchir.

Lady Ranelor et madame Brown avoient beau réfléchir sur les moyens de réprimer la hardiesse de Richard et de lui ôter l'espérance ; après beaucoup d'entretiens sur le même sujet, elles furent obligées de convenir qu'un tel caractère rendoit inutiles toutes leurs combinaisons et le plan de rigueur le mieux concerté. Comment arrêter un jeune homme plein d'audace et d'amour ; qui, sûr d'être aimé, ne connoît aucune des convenances de la société ; qui n'a de finesse que pour lire dans le cœur de

ce qu'il aime, qui n'en a aucune pour cacher ce qu'il espère; qui ne sait pas qu'on offense la fierté d'une femme en paroissant voir ce qu'elle veut dissimuler; qu'en général on ne l'engage qu'en cherchant à l'abuser elle-même sur ses propres sentimens? Richard ignoroit tous ces raffinemens: son inexpérience excusoit son audace; ce n'étoit point de la fatuité, c'étoit de la franchise; et sa bonne foi, sa rustique naïveté, déconcertoient entièrement tout l'artifice de la rigueur. Les plus adroits, les plus grands politiques sont souvent déjoués par la simple droiture: telle étoit la situation de lady Ranelor. Sa conduite sévère en eût imposé sans doute à un courtisan d'Élisabeth, tandis qu'elle n'étoit pour Richard qu'une épreuve dont il se promettoit le prix le plus doux et le plus glorieux.

Un soir, au retour d'une longue promenade, madame Brown se plaignit du froid, et demanda du feu. Man-

wood n'étoit point entré dans le salon; il ne s'y trouva, pendant un quart-d'heure, que lady Ranelor, son amie et Richard. Madame Brown se chauffoit debout, le dos tourné à la cheminée; lady Ranelor, voulant s'éloigner du feu, étoit à quelques pas assise sur un canapé; et l'audacieux, mais soumis Richard, après avoir soufflé le feu, s'éloignoit lentement en soupirant, ne pensant pas qu'il dût rester en tiers avec les deux amies. Il sortoit du salon, lorsqu'il entendit lady Ranelor pousser un cri perçant: il se retourne, il vole, et il voit madame Brown toute en feu, et lady Ranelor courir à son secours. Le feu ayant pris à la robe flottante de madame Brown, elle avoit perdu la tête, et s'étoit élancée au milieu du salon; sa robe et ses jupes étoient en flammes; le feu gagnoit déjà sa coiffure. Richard repousse lady Ranelor; il saisit madame Brown dans ses bras, éteint le feu avec ses mains, ses habits, et en

la pressant contre sa poitrine : elle ne se débattoit plus, car elle étoit évanouie. Elle n'eut que de légères brûlures, mais Richard en eut d'affreuses aux poignets et dans les paumes des mains ; il n'y fit pas la moindre attention, jusqu'au moment où madame Brown reprit l'usage de ses sens. Alors tout le monde étoit rentré dans le salon : madame Brown embrassa Richard en l'appelant son libérateur ; lady Ranelor pleuroit, et remarqua la première que *M. Boyle avoit les mains horriblement brûlées* ; elle ajouta qu'elle vouloit les panser. Toute cette scène donna de l'humeur à Manwood, non qu'il eût pénétré les sentimens de Richard ou ceux de lady Ranelor, mais cette aventure étoit un succès pour Richard, et Manwood avoit la tentation de penser que, d'occuper et d'intéresser ainsi tout le monde et dans son propre château, c'étoit lui manquer de respect et violer les droits de l'hospitalité. Il opposa à l'action de

Richard deux ou trois superbes histoires de brûlures et d'incendies, dont il étoit le héros, et dans lesquelles il avoit montré autant d'intrépidité que d'humanité et de présence d'esprit. Pendant qu'il faisoit ces récits, lady Ranelor répandoit avec profusion du miel et du lait sur les blessures de Richard : elle pouvoit se flatter d'y verser le baume le plus salutaire. Richard gardoit un profond silence ; mais ses regards exprimoient assez combien de tels soins le soulageoient. Depuis cet instant la reconnoissante madame Brown se déclara ouvertement auprès de son amie la protectrice de Richard. Cet incident fit oublier la querelle qui s'étoit élevée entre Richard et lady Ranelor. Le lendemain Richard parut dans le salon avec ses mains emmaillottées : on lui demanda s'il avoit levé le premier appareil ; il répondit, en regardant lady Ranelor, qu'il lui avoit fait tant de bien qu'il s'étoit bien gardé de l'ôter. Ma-

dame Brown voulut voir l'état de ses mains ; les brûlures en étoient toujours effrayantes. « Quoi ! s'écria Richard en y jetant les yeux , elles ne sont pas guéries !... ». Ce mot fut recueilli , on y répondit par un soupir.

Richard profita de l'ascendant qu'il avoit pris sur madame Brown , pour l'engager encore à se charger de ses lettres : celle de ce jour n'exprima que l'attendrissement et la reconnoissance des soins de lady Ranelor. Cette dernière devoit partir le surlendemain ; mais Manwood apprit que le comte d'Essex , arrivé en Irlande depuis huit jours , devoit passer devant son château. Il lui écrivit par un exprès pour l'inviter à s'arrêter quelques jours chez lui. Le comte accepta l'invitation , et Manwood conjura lady Ranelor et madame Brown de ne le quitter qu'après le départ du comte. On se fit un peu prier ; mais Manwood obtint sans beaucoup de peine le consentement qu'il

sollicitoit. Très-flatté de recevoir le favori d'Élisabeth , il prépara tout pour lui faire une réception magnifique et brillante , et pour se donner l'air , aux yeux de ses voisins et sur-tout à ceux de lady Ranelor , d'être l'ami intime du comte d'Essex. Richard auroit éprouvé une grande joie de revoir son héros , s'il ne s'étoit pas rappelé avec un peu de rancune l'accueil insouciant qu'il en avoit reçu à Chatam.

Le comte arriva de bon matin , et quelques heures plus tôt qu'on ne l'attendoit. Les dames dormoient encore , et Manwood étoit dans une forêt voisine , à deux milles du château , occupé à donner des ordres pour une chasse qui devoit avoir lieu le lendemain. Ce fut Richard qui reçut le comte d'Essex , qui , malgré sept ans d'absence , reconnut sur-le-champ dans ce jeune homme l'enfant qui lui avoit inspiré tant d'intérêt. Il l'embrassa , le prit par le bras , et fut se promener avec lui dans le parc :

Richard fut d'autant plus touché de ces marques de bonté, qu'il n'avoit rien espéré de semblable : confiant, naturel et sensible, il exprima ce qu'il éprouvoit avec un charme qui lui étoit particulier, et qu'on ne trouvera jamais dans les hommes que le monde a façonnés. Quand il étoit affecté, tout en lui étoit vrai et persuasif : quoique ses manières fussent nobles et remplies de graces, elles avoient une sorte d'originalité, parce qu'il ignoroit qu'il y en a de générales que l'on doit adopter. Son bon goût naturel suppléoit à cet égard à son ignorance dans toutes les choses essentielles, et il manquoit aux autres sans embarras et par conséquent sans gaucherie, car il ne se doutoit pas qu'il fût possible de n'être pas poli dans la société, quand on étoit constamment respectueux avec les femmes, et obligé, modeste et réservé avec tout le monde. Il parloit peu avec les indifférens ; mais dès qu'il aimoit, son ame

s'ouvroit toute entière. Le comte d'Essex fut charmé de lui ; il le questionna sur-tout sur l'éducation qu'il avoit reçue. Il lui trouva autant d'instruction que d'esprit ; et sachant déjà par lui qu'il n'étoit point attaché à Manwood, il lui dit formellement qu'il se chargeoit de sa fortune, et qu'il lui procureroit un emploi honorable et lucratif, qui le mettroit dans une carrière où il pourroit, avec autant de talent et une bonne conduite, faire un chemin rapide. A ces mots, Richard, attendri, tira de sa poche les tablettes qu'il avoit jadis reçues du comte, et lui montrant ces paroles tracées de sa main : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.* « Oui, oui, dit-il, avec cet horoscope on doit sortir de l'obscurité ». Le comte, vivement touché, serra la main de Richard en lui disant : « Comptez sur moi, mon cher Richard, vous aurez une place très-distinguée sous deux mois ».

Cette conversation qui duroit depuis trois heures, fut interrompue par un valet-de-chambre, qui vint avertir que Manwood entroit dans l'avenue. Le comte se rendit avec Richard dans le salon; il y trouva lady Ranelor, madame Brown, et une nombreuse société. Un instant après Manwood survint; il fit des excuses au comte sur ce qu'il ne l'avoit pas reçu à son arrivée. Le comte répondit qu'il avoit passé trois heures très-agréables avec une ancienne connoissance qu'il étoit charmé de retrouver, et il montra Richard; ce qui surprit beaucoup Manwood, qui se hâta de changer de conversation: mais le comte y revint un quart-d'heure après. Richard étant sorti du salon, le comte fit tout haut l'éloge le plus flatteur de ce jeune homme, en ajoutant ce qu'il avoit prédit autrefois, et combien il étoit touché qu'il eût conservé ses tablettes, et qu'il les portât toujours. Lady Ranelor se taisoit, mais

elle écoutoit avec avidité. Madame Brown applaudit franchement à cet éloge, en contant que Richard *lui avoit sauvé la vie*. Manwood voulut tourner en ridicule cette expression; on ne lui répondit pas, et le comte d'Essex continua de louer Richard; il ne s'arrêta que lorsqu'il le vit rentrer dans le salon. Durant tout le reste de la journée le comte traita Richard avec la distinction la plus marquée, et Manwood n'obtint de lui qu'une politesse très-exacte, mais extrêmement froide. Richard auroit donné sa vie pour le comte d'Essex; quel prix il attachoit à de telles faveurs! il en avoit pour témoin lady Ranelor!... La surprise et l'humeur de Manwood étoient inexprimables: quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de tact, il n'étoit pas capable de remarquer la supériorité qui n'avoit encore procuré ni la réputation ni la fortune; il n'observoit que les gens en place, ou, pour mieux dire, il les épioit afin de profiter

de leurs foibles ; et d'ailleurs le mérite ne le frappoit que dans les personnages déjà célèbres. Son attention intéressée ou dédaigneuse ne s'arrêtoit jamais sur les subalternes obscurs. Ainsi son étonnement égala son dépit en voyant les succès de Richard, et ces marques éclatantes de faveur que lui prodiguoit le favori tout-puissant de la reine, et dans un moment où l'on croyoit généralement que cette fière princesse, qui avoit dédaigné l'alliance de tant de souverains, venoit de s'unir secrètement par un nœud légitime à cet amant ambitieux qui, malgré la disproportion de leurs âges, avoit su prendre sur elle un ascendant si extraordinaire.

La matinée du jour suivant fut consacrée à la belle chasse que Manwood avoit préparée. Le comte d'Essex, qui avoit voulu faire une course particulière dans les environs, étoit sorti du château à la pointe du jour, mais en convenant

de se trouver à midi dans un endroit indiqué de la forêt.

A dix heures, tout le monde étant rassemblé dans le salon, au moment de partir pour la chasse, on vint dire à Richard qu'on ne pourroit lui donner le cheval que Manwood avoit promis de lui prêter, parce que ce cheval étoit malade. Nul incident ne pouvoit être plus fâcheux pour Richard : tous les autres chevaux étoient donnés, toutes les calèches exactement remplies ; d'ailleurs Manwood n'annonçoit aucune intention obligeante. Richard demanda humblement le cheval d'un palefrenier ; Manwood répondit sèchement qu'il avoit besoin de tous ses gens : « Il ne reste pas dans mon écurie un seul cheval, ajouta-t-il, à l'exception de ce cheval vicieux dont vous savez que je veux me défaire, parce qu'il est impossible de le monter sans exposer sa vie.... Eh bien ! interrompit Richard, permettez-moi de le monter ». A ces mots, Man-

wood haussa les épaules : « Vous croyez donc , dit-il , être plus habile que Burman , que ce cheval a jeté à terre en se câbrant » ? Ce Burman , écuyer de Manwood , passoit pour monter supérieurement à cheval ; il étoit encore malade de cette chute , dans laquelle il s'étoit cassé le bras. « Donnez-moi ce cheval , répéta Richard. Voilà une étrange présomption , reprit Manwood ». Richard réitéra ses instances , et Manwood prenant le ton le plus amer et le plus dédaigneux : « M. Boyle , répondit-il , vous êtes assez jeune pour qu'une bonne leçon vous soit profitable ; vous pouvez monter ce cheval ». Après avoir dit ces paroles , Manwood invita la compagnie à partir pour la chasse ; Richard , enchanté , s'écria qu'il alloit seller son cheval , et tout le monde sortit confusément du salon. Quand on fut dans la cour , lady Ranelor resta un peu en arrière ; et passant à côté de Richard , elle lui dit tout bas , sans le regarder :

Je vous défends de venir à la chasse. Richard devint immobile de surprise et de saisissement : lady Ranelor , pâle et tremblante , s'éloigna de lui , et monta dans une petite voiture , seule avec madame Brown. On partit. Lady Ranelor étoit accablée de tristesse : elle venoit de faire une démarche qui , indépendamment des idées de Richard , étoit un aveu très-formel du plus tendre intérêt ; d'un autre côté , elle pensoit avec raison que l'obéissance de Richard exposeroit ce jeune homme aux moqueries insultantes du malveillant et jaloux Manwood. On alloit accuser Richard de fanfaronnade ; on alloit croire qu'il manquoit de courage ! Cette idée étoit affreuse !..... Lady Ranelor , plongée dans le plus profond abattement , gardoit un morne silence ; madame Brown , qui avoit pour Richard une amitié sincère , éprouvoit une vive inquiétude en songeant au danger où l'exposoit sa témérité ; enfin prenant la parole : « Ma

chère Fanny, dit-elle en répondant à sa pensée, il est jeune, adroit, intrépide; espérons qu'il n'arrivera point d'accident.... Il monte peut-être parfaitement à cheval.... Il est si leste, si fort; il a tant de présence d'esprit!.... Et s'il parvient à dompter ce cheval, ce sera un véritable triomphe, et le comte d'Essex, qui aime tant l'audace et le courage, sera charmé de cette action!... ». Lady Ranelor, au lieu de répondre, mit ses deux mains sur son visage pour cacher des pleurs qu'elle ne pouvoit retenir. Madame Brown cessa de parler; mais de temps en temps elle regardoit derrière la voiture, et elle s'inquiétoit de ne point voir arriver Richard. On entra dans la forêt, madame Brown soupira en disant : « Mon Dieu ! il ne vient point !... — Ah ! répondit enfin lady Ranelor en fondant en larmes, il ne viendra pas !... — Comment ? — Je le lui ai défendu. — O ciel ! s'écria madame Brown, qu'avez-vous

fait?... Vous vous êtes engagée, et vous portez, par cette défense, le coup le plus funeste à sa réputation ! Que pensera-t-on de lui?... Mais, essayez vos pleurs, j'aperçois le comte d'Essex; sir Charles Manwood va le joindre, et sans doute ils viendront nous parler... ». En effet, un moment après le comte s'approcha des calèches, et s'arrêta près de celle des deux amies, qui, par leur ordre, alloit plus lentement que les autres afin d'en être éloignée. Après quelques discours indifférens, le comte demanda où étoit Richard, et Manwood conta ce qui s'étoit passé entre Richard et lui. Le comte pensa que, puisqu'il n'étoit pas arrivé, il n'avoit pu dompter ce cheval, et il ajouta : « Je lui sais toujours gré de l'avoir entrepris; non-seulement je pardonne, mais j'aime la présomption dans les choses périlleuses, sur-tout à cet âge ».

Une heure après, le comte voyant que Richard ne paroissoit point, jugea qu'il

avoit fait une chute dangereuse, et il envoya un de ses gens au château, avec ordre de lui en rapporter des nouvelles. Quand les deux amies se retrouvèrent éloignées de tout le monde : « Ah Dieu ! dit lady Ranelor, que dira le comte d'Essex quand il apprendra que Richard n'a pas tenté de venir nous rejoindre?... — Vous perdez ce malheureux jeune homme auprès de son seul protecteur ! Le comte d'Essex auroit tout fait pour lui, et il peut tout ; maintenant il le méprisera ; car en effet, il paroît inexcusable d'avoir demandé avec tant d'ardeur de monter ce cheval, et ensuite de n'oser l'essayer... — Non, je ne souffrirai point qu'il perde, par ma faute, un tel protecteur ; je dirai tout au comte d'Essex. — Par cette nouvelle imprudence, vous flétrirez votre réputation sans lui rendre l'estime du comte. Ce dernier pensera sûrement qu'un homme ne doit pas sacrifier un point d'honneur à l'amour. — Ainsi donc, à vos yeux,

cet infortuné jeune homme est avili ? — Une femme ne juge pas comme un héros ; mais j'avoue que j'aimerois mieux que Richard vous eût désobéi. — Ah ! plutôt au ciel, en effet » !

La chasse ne dura que deux heures ; toutes les dames et les chasseurs se rendirent ensuite dans une feuillée ornée de festons de fleurs, dans laquelle on trouva des tables magnifiquement servies. On étoit à six milles du château. Tandis qu'on achevoit de servir le dîner, on parla encore de Richard. « J'en suis très-inquiet, dit malignement Manwood, car je ne suppose pas qu'il se soit rebuté pour un léger essai, et qu'il se soit contenté d'essayer de monter ce cheval dans la cour du château ; une chute même sans blessures graves n'auroit pas dû le faire renoncer à une entreprise annoncée avec un courage si ferme et si opiniâtre ; je me souviens qu'à l'âge de M. Boyle je fis une folie de ce genre, mais avec une obstination

que rien ne put vaincre ». Là-dessus, Manwood conta une ennuyeuse histoire à sa louange, et on se mit à table. La feuillée étoit soutenue par des colonnes de verdure, et ouverte de tous côtés. La triste lady Ranelor étoit assise entre le comte d'Essex et Manwood ; tout-à-coup elle tressaille et s'écrie : « Voilà M. Boyle à cheval » ! On regarde, on n'aperçoit rien d'abord ; bientôt on distingue un homme à cheval ; le comte d'Essex dit : « C'est mon postillon qui revient du château. — Non, non, reprit lady Ranelor, c'est M. Boyle ». Une minute après on convient qu'elle a raison, et Manwood lui dit avec un sourire amer : « Il faut avouer, madame, que vous avez de bons yeux ». C'étoit en effet Richard, qui avoit accordé l'amour et l'honneur en n'allant point à la chasse, et en venant au rendez-vous indiqué pour le dîner. Lady Ranelor et madame Brown, préoccupées du vrai sens de la défense, qui n'avoit pour motif que

l'intention de l'empêcher de monter à cheval, n'avoient pas songé qu'il pouvoit éluder d'obéir en s'en tenant littéralement aux termes de la loi prescrite : *Je vous défends d'aller à la chasse.* Lady Ranelor, heureusement, n'avoit pas dit : *Je vous défends de monter à cheval.* Si elle eût exprimé sa pensée plus exactement, qu'auroit fait Richard ? C'est ce que je n'oserois décider. Tout ce qu'un historien impartial peut penser, c'est que Richard étoit si ingénieux, qu'il auroit peut-être encore alors trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts de sa gloire et ceux de sa passion.

Tout le monde, à l'exception de Manwood, fut enchanté de revoir Richard arrivant à toute bride sur ce cheval jusqu'alors indomptable. Mais qui pourroit peindre l'émotion et la joie de lady Ranelor ? Richard avoit respecté ses ordres, et elle le revoyoit triomphant ? Dans ce moment enchanteur de surprise et de

ravissement, elle s'honorait de son amour, et elle auroit déclaré le sien à la face de l'univers. Le comte demanda à Richard pourquoi il n'étoit pas venu à la chasse; Richard répondit qu'ayant eu beaucoup de peine à monter le cheval, il avoit passé près d'une heure à le résoudre à sortir de la cour du château; que de là il l'avoit fait galoper longtemps dans une terre labourée, afin de modérer son ardeur; qu'ensuite, sachant que la chasse ne seroit pas longue, il s'étoit décidé à se rendre au rendez-vous. Après ce récit, le comte dit à Richard qu'il lui donneroit un de ses chevaux pour retourner au château, ajoutant que l'épreuve déjà faite suffisoit. Richard ne répondit que par un geste qui exprimoit un remerciement. Alors madame Brown, s'adressant à Manwood: «Ainsi, dit-elle, pour cette fois, M. Boyle ne sera pas corrigé de sa *présomption*; il va croire à jamais qu'il monte mieux à cheval que M. Bur-

man.... — Je persiste encore à croire, répondit Manwood, que si M. Boyle eût exigé du cheval tout ce que M. Burman en vouloit obtenir, il n'auroit pas été plus heureux. — Il me semble, dit le comte, que Richard a pu se contenter de ce qu'il a obtenu; que vouloit donc de plus cet *exigeant* M. Burman? — Mais, répondit Manwood en rougissant de dépit, il vouloit sauter des barrières.... et ce fut alors que le cheval, en se câbrant, le renversa ».

Après le dîner, on se leva; Richard s'aperçut que lady Ranelor vouloit s'approcher de lui; il devina qu'elle avoit l'intention de lui donner un nouvel ordre, et il l'évita avec tant de soin qu'elle ne put lui dire un seul mot. On fit avancer les calèches et les chevaux; et Richard, au lieu de prendre le cheval que lui avoit offert le comte d'Essex, s'élança sur celui qu'il avoit déjà monté. « Je ne m'en doutois que trop, dit tout bas lady Ranelor à son amie. — Lais-

sons-le faire, répondit madame Brown, il le falloit bien. Comment modérer l'ardeur d'un jeune homme plein de courage et d'amour, qui veut briller aux yeux de sa maîtresse »?

Tout le monde partit, et le comte fit un sourire d'approbation en voyant que Richard avoit préféré son premier cheval. Richard se fit admirer universellement par sa bonne grace et l'adresse avec laquelle il conduisoit son cheval. Au bout d'un quart-d'heure on aperçut une barrière très-haute et fermée, aussi-tôt Richard pousse son cheval, et lady Ranelor, qui ne le perdoit pas de vue, se jette sur madame Brown, en disant d'une voix étouffée : « Il va franchir cette barrière !... ». Elle ne se trompoit pas : en effet Richard avoit ce dessein ; mais le cheval se câbra d'une manière effrayante ; il faut avoir alors autant de souplesse que de force pour n'être pas renversé. Richard se prête avec flexibilité au mouvement du cheval ; en

même temps il se cramponne fortement, il lâche doucement la main, le cheval reprend son attitude naturelle ; Richard le laisse respirer un moment, ensuite il le décide par un coup d'éperon, il l'enlève et saute la barrière. Manwood pâlit de rage ; tout le monde applaudit avec transport, et lady Ranelor respire... Aussi-tôt Richard ouvre la barrière pour laisser passer les autres chevaux et les voitures, et madame Brown, se tournant du côté de Manwood : « Eh bien ! s'écria-t-elle, M. Burman a-t-il exigé davantage ?... ». Manwood, pour éviter de répondre, feignit de n'avoir pas entendu, et durant tout le reste du jour, il ne put dissimuler l'excès de son humeur, quoiqu'il affectât beaucoup de gaieté ; mais ses plaisanteries étoient aigres et désobligeantes, et il traita Richard avec une extrême hauteur. Richard étoit si occupé de lady Ranelor et du comte d'Essex, qu'il ne fit pas la moindre attention à Manwood,

qui prit sa distraction pour de la crainte et de la timidité.

Le comte d'Essex partit après avoir renouvelé à Richard toutes les promesses qu'il avoit déjà reçues de lui. Lady Raneloret madame Brown avoient annoncé qu'elles partiroient le lendemain; et Richard, ce soir même, en présence des deux amies, voulut prendre congé de Manwood; mais ce dernier le regardant avec des yeux étincelans de fureur: « Non, monsieur, lui dit-il, vous ne partirez point, vous attendrez que j'aye trouvé un autre secrétaire ». A ces mots, Richard examinant fixement Manwood, fut un moment sans répondre; ensuite, prenant la parole du ton le plus calme et le plus froid: « Graces au ciel, monsieur, lui dit-il, n'ayant rien reçu de vous, je ne vous ai rendu que des services purement gratuits, et j'ai eu l'honneur de vous prévenir de mon départ il y a plus de quinze jours. Je ne comptois partir que demain

matin, et présentement je partirai sans aucun délai; je vais aller passer trois jours dans un lieu très-près de votre château, je serai tout cetemps à Dargle; si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez là à toute heure; je n'en sortirai point ». A ces mots, sans attendre de réponse, Richard fit une profonde révérence, et s'éloigna sur-le-champ.

Pendant cette scène, lady Ranelor, pénétrée d'effroi, fut toujours au moment de se trouver mal: elle éprouva un grand soulagement en voyant disparaître Richard; mais elle reprit bientôt toutes ses frayeurs en pensant aux suites que cette querelle pouvoit avoir.

La colère rendit Manwood stupéfait; ensuite il éclata. Madame Brown prit nettement le parti de Richard. Manwood sentit bien qu'elle exprimoit tout ce que lady Ranelor pensoit; cependant il étoit loin d'imaginer que l'espèce de goût qu'il lui voyoit pour Richard pût

influer sur sa destinée : il se flattoit toujours que, par ambition et parvanité, lady Ranelor consentiroit à l'épouser, il le desiroit vivement comme un moyen de succès auprès de la reine, et il n'étoit pas assez délicat pour s'effrayer de l'inclination qu'elle avoit pour le fils d'un paysan qu'elle ne reverroit jamais. Ainsi, il feignit de se radoucir, affectant cette espèce d'insouciance qui naît d'une extrême supériorité. Lady Ranelor, craignant mortellement de l'aigrir, se contraignit à l'excès pour le traiter avec douceur et politesse. Alors Manwood voulut la faire expliquer positivement sur les espérances qu'il avoit conçues, et lady Ranelor fut obligée de les lui ôter toutes. Manwood éprouva un dépit mortel; mais, suivant sa coutume, il dissimula. Lady Ranelor, au lieu d'aller directement à Dublin, où des affaires l'obligeoient à passer l'hiver, se rendit d'abord avec madame Brown dans le château qu'elle possédoit à quelques

milles de Dargle; elle y resta *trois jours*, et elle sut que Manwood ne s'étoit point rendu dans ces environs, malgré l'espèce de défi de Richard, qui, sans sortir du lieu qu'il habitoit, s'y montrait seul tous les matins et tous les soirs, dans une longue avenue qui aboutissoit au grand chemin. Le quatrième jour, les deux amies partirent pour Dublin; et Richard, après avoir été rêver encore sur le Rocher de l'Amante, suivit de loin les traces de lady Ranelor, et se rendit à Blacrock, dans sa chaumière, où il retrouva la bonne Maria, qui fut transportée de joie en le revoyant.

Cependant madame Brown, qui aimoit encore plus lady Ranelor que Richard, commença à s'inquiéter vivement de la situation et sur-tout des sentimens de son amie. « Parlons sans détour, lui dit-elle, vous l'aimez, ce jeune insensé : avec ses idées romanesques, ses étourderies, ses folles interprétations, il a su

vous tourner la tête, et (ce qui est bien pis) vous engager. Il faut pourtant se tirer de là ; car véritablement lady Ranelor, qui depuis deux ans a refusé les plus grands partis de la cour, ne peut pas épouser Richard Boyle.... — Non, non, s'écria lady Ranelor, l'idée d'un tel abaissement me fait horreur... Il est vrai que je l'aime, mais je saurai vaincre un penchant si déraisonnable... — Il n'en est qu'un seul moyen ; c'est de faire un choix digne de vous, et de vous remarier... — Je le désespérerois... — C'est ce qu'il faudroit faire.... — Je n'en ai pas le courage. — Tant pis ; il vous poursuivra tant qu'il vous verra libre. — Je lui ai défendu de me suivre, de me parler et de m'écrire : il ne peut plus, sans me donner un prétexte de rompre entièrement, avoir la moindre correspondance avec moi. — Il ne s'écartera point de son système d'obéissance, je le sais ; il convient que vous devez l'éprouver long-temps, il s'y soumet :

il est violent ; mais il est patient, et si ingénieux !.... D'ailleurs, il m'écrira, et ce ne sera que pour m'entretenir de vous : j'aurai beau lui soutenir que je ne vous montre pas ses lettres, il n'en croira rien. — Eh bien ! mandez-lui de ma part que je lui défends de vous parler de moi et de son amour. — Encore des défenses ! elles ne vous réussissent guère ! — Celle-ci finira tout : que pourra-t-il faire ? — Que sais-je ? rien ne l'embarrasse. — Enfin, essayons cela. — J'y consens ».

Madame Brown écrivit à Richard pour lui signifier ce nouvel ordre ; il répondit sur-le-champ, et promit une obéissance parfaite : sa lettre, d'ailleurs très-longue et assez gaie, ne contenoit pas un mot qui eût rapport à lady Ranelor. « Ni surprise, ni plaintes, ni tristesse, dit madame Brown, cela est étrange ! — Point du tout, répondit lady Ranelor avec un sourire forcé, il prend enfin son parti.... — En effet, reprit

madame Brown, il ne nous reste plus qu'à lui défendre de penser à vous... — Oh ! je crois qu'à présent cette défense n'est nullement nécessaire ». Madame Brown s'aperçut bien du dépit secret qu'éprouvoit son amie ; elle crut elle-même que Richard se lassoit de porter un joug si impérieux ; elle en fut charmée pour la gloire de son amie : néanmoins cet amour la touchoit, en dépit de sa raison ; il n'y a point de femme qui ne soit fâchée de voir finir brusquement un joli roman qui l'intéresse, alors même qu'elle n'en est pas l'héroïne.

Pendant plus de six semaines, Richard ne mit pas le pied à Dublin. Il écrivoit souvent à madame Brown ; mais toute la finesse de la vanité, toute la pénétration de l'amour ne pouvoit trouver dans ses lettres une seule phrase que l'on pût interpréter à son gré. Une telle soumission devoit paroître bien suspecte à deux femmes de la cour : et

le bon Richard étoit loin de se douter du dépit mortel, de la colère qu'il causoit. « Elle voit à présent comme je l'aime ! se disoit-il ; elle voit que, malgré ma pétulance, rien ne m'est impossible quand il s'agit d'exécuter ses ordres ». Et lady Ranelor, remplie de trouble et de douleur, répétoit : « C'en est fait, il ne m'aime plus !.. ». On donna un grand bal à Dublin, chez une parente de lady Ranelor, et cette dernière ne put se dispenser d'y aller. Elle y étoit depuis un quart-d'heure, lorsqu'elle vit arriver Richard, donnant le bras à la jeune et jolie Molly Blumer, la fille de l'ancien ami du bienfaiteur de Richard. Lady Ranelor entendoit répéter autour d'elle que le beau Richard et l'aimable Molly s'adornoient, et que Blumer consentoit à leur union. Elle n'en douta pas, et elle fut prête à se trouver mal ; cependant elle dansoit, et Richard et Molly se joignant aux danseurs, Richard se trouva vis-à-vis de lady Ranelor. Quand

la figure de la danse l'exigea, Richard s'élança vers elle, et saisit sa main d'un air de triomphe qui parut insultant à lady Ranelor; elle pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba presque sans connoissance dans les bras de Richard, qui aussitôt l'enlève du cercle des danseurs, et la transporte dans un cabinet voisin : là il la pose dans un fauteuil, il repousse tout ce qui l'approche, ne laisse entrer que madame Brown, ferme la porte du cabinet, et mettant un genou en terre, il fait respirer des sels à lady Ranelor, qui enfin ouvre les yeux et tressaille d'indignation en voyant Richard à ses pieds. Richard la contemple avec des yeux baignés de larmes, et en s'écriant : « Adorable sensibilité!... — Quoi! monsieur, interrompit lady Ranelor, vous osez penser.... — Ah! reprit Richard, après une absence de six mortelles semaines, combien aussi j'étois ému! mais la joie dominoit tous les autres sentimens de

mon cœur!.... — Sortez, monsieur, s'écria lady Ranelor du ton le plus impérieux ». Richard crut qu'elle se fâchoit de ce qu'il osoit lui adresser la parole : « Je parlois à madame Brown, reprit-il d'un air soumis ». A ces mots il se leva, il s'avança vers madame Brown, lui baisa la main et sortit. Lady Ranelor, toujours préoccupée de sa jalousie, éclata; madame Brown ne put s'empêcher de prendre le parti de Richard : les deux amies se querellèrent, et ne voulant point rentrer dans le bal, elles furent se coucher de très-mauvaise humeur.

Le lendemain, madame Brown étant seule avec lady Ranelor, reçut de Richard un énorme paquet, que l'on s'empressa de décacheter. On y trouva une lettre, dans laquelle Richard disoit que, depuis *six semaines*, pour charmer les loisirs de sa solitude, il s'étoit amusé à faire un roman, mais qu'il ne savoit comment le terminer; qu'il étoit bien

tenté d'en brusquer le dénouement : néanmoins que se défiant de lui-même, et rempli de docilité, il s'en rapporteroit à ce que lui conseilleroit madame Brown; qu'il la supplioit de lire l'ouvrage, et de lui mander quelle conclusion, à son avis, devoit avoir l'histoire de *Parthénice*? (C'étoit le titre du roman.) On déploya sur-le-champ le manuscrit; on le lut avec avidité. *Parthénice*, comme on l'imagine bien, étoit lady Ranelor : l'auteur avoit tracé son portrait avec tout le charme que l'amour peut donner à l'esprit, et il contoit sa propre histoire; il se représentoit, sous un autre nom, comme l'amant le plus tendre et le plus passionné; il faisoit parler et penser Parthénice d'après ses propres idées et son cœur; elle s'exprimoit naïvement avec son amie. Lady Ranelor ne reconnut pas son langage, mais elle retrouva tous ses sentimens. Souvent, durant cette dangereuse lecture, elle s'interrompit pour se récrier sur ce que

l'auteur lui faisoit dire. « En effet, reprenoit en riant madame Brown, ces expressions si franches, vous ne les avez jamais employées; mais il me semble que c'est *une traduction* très-fidelle de nos entretiens; c'est une autre langue qui rend les idées avec beaucoup plus de clarté que la nôtre. Enfin, poursuivit-elle, ce charmant roman, écrit avec tant de sensibilité, n'est point fini; il me demande quel en sera le dénouement : que lui dirai-je? — Qu'il a manqué à toutes nos conventions; que vous pouvez penser qu'il a voulu parler de moi sous le nom de Parthénice. — Il est vrai, je le soupçonne. — Que je n'ai aucun des sentimens qu'il a l'audace de me supposer. — Je ferai là un terrible mensonge. — Et que, puisqu'il m'a désobéi... — Il ne vous a point désobéi. Vous lui avez défendu de me parler de vous dans ses lettres; il a été parfaitement soumis à cette volonté. Que ne lui défendiez-vous de composer un roman?

— Mais, chère amie, que ferons-nous ?
 — Je lui manderai qu'un *dénouement* est une grande affaire ; qu'il me faut beaucoup de temps pour réfléchir au conseil qu'il attend de moi. — Ajoutez qu'il vous paroît impossible que son héros puisse prétendre à la main de *Parthénice*. — Il m'assurera que son héros non-seulement y prétend, mais se croit sûr de l'obtenir, s'il s'en rend digne. — Cependant n'augmentez pas ses folles espérances. — Je ne le puis ; car il a mieux que des *espérances*. — En cela certainement il s'abuse ; rien dans le monde ne me fera faire une folie si honteuse : je n'ai pas varié un moment dans cette résolution ; je sens que je n'aurai jamais un autre penchant, mais je n'insulterai point à la mémoire révéérée de mon premier mari, je ne me brouillerai point avec ma famille, je ne me rendrai pas la fable de la cour et de la ville, je ne saurois renoncer aux bontés de la reine, je n'é-

pousserai jamais Richard Boyle ; d'ailleurs, je ne crois pas du tout que sa passion pour moi soit aussi parfaite qu'il l'exprime dans son roman. — Je vous entends ; vous voulez parler de cette jeune Molly Blumer. — Tout le monde est persuadé qu'ils s'aiment, et ils ont l'air d'être parfaitement d'accord ». Madame Brown eut bien envie de combattre cette idée, et lady Ranelor s'y attendoit ; mais madame Brown sentit malgré elle qu'il valoit mieux laisser ce soupçon à son amie, et se contenta de répondre : Cela peut être. Lady Ranelor, choquée de ce consentement, garda un moment le silence ; ensuite reprenant la parole : « Si cela est, dit-elle, comme vous le pensez, et comme apparemment vous en avez la certitude, vous conviendrez que votre protégé Richard est un monstre..... Séduire une jeune fille innocente, en feignant une grande passion pour moi !... c'est une scélératesse !... et puisque vous en êtes

certaine, il est inoui que vous ayiez l'air de vous intéresser encore à un jeune homme d'une telle perversité.... ». Ici lady Ranelor s'arrêta; elle étoit presque suffoquée par la colère que lui causoit le silence de son amie. « Eh, mon Dieu! s'écria enfin madame Brown, où prenez-vous tout ce que vous dites? tout-à-l'heure vous conveniez que vous aviez un penchant indomptable pour ce même Richard qui vous paroît un *monstre* maintenant; qu'a-t-il donc fait depuis deux minutes? — Mais votre silence l'accuse. — Je ne veux ni l'accuser ni le servir auprès de vous..... — Ainsi donc, si vous saviez qu'il me trompe, vous vous tairiez? — Que vous êtes insidieuse! comme vous revenez adroitement à votre première question!.... Eh bien, si je le croyois capable de perfidie, je le détesterois, et je m'empresserois avec joie de vous éclairer, certaine de vous guérir. — Cependant cette Molly?... — Cette jalousie

me paroît si ridicule, que je ne la conçois pas... — *Jalousie!* quelle étrange expression! — Oui, je parle comme Richard; ce langage si sincère conviendrait encore mieux à l'amitié qu'à l'amour ».

Six jours après cet entretien, madame Brown, un matin, dit à lady Ranelor qu'elle iroit passer la journée à la campagne, et en effet elle partit de Dublin, mais en cachant à son amie le motif de cette course. On venoit de lui dire, comme une chose certaine, que Richard épousoit miss Blumer, que la noce se feroit le lendemain à Blacrock, dans la chaumière de Richard; que ce dernier étoit parti de Dublin avec son futur beau-père; et madame Brown, qui, depuis l'envoi du roman, n'avoit pas entendu parler de Richard, vouloit absolument éclaircir un fait si extraordinaire: elle se rendit à Blacrock, dans la chaumière de Richard; elle vouloit lui parler, mais elle ne trouva que Maria: elle vit cependant

de grands apprêts dans la maison ; le jardin étoit préparé pour une brillante illumination, et Maria décoroit l'intérieur de la chaumière. « Que signifient donc tous ces préparatifs ? dit madame Brown. — Oh ! répondit Maria, c'est encore un mystère, mais cela sera déclaré demain, Dieu merci !.... Pourtant Richard ne m'a pas défendu de le dire.... Eh bien ! ma chère dame, nous aurons une noce.... — Une noce ? — Jugez de ma joie..... mon garçon, mon Richard épouse miss Blumer !.... Vous v'la bien surprise, c'est sûr, pas moins, et miss Blumer est si jolie et si riche !... ». Madame Brown, pénétrée d'indignation, interrompit Maria pour lui demander la permission de se promener dans son jardin, et sans écouter sa réponse, elle sortit brusquement de la chaumière. Elle fut s'asseoir un quart d'heure dans le parterre ; ensuite elle remonta en voiture, et retourna à Dublin. Elle alla rejoindre son amie, qu'elle

trouva seule dans sa chambre, et se jetant dans un fauteuil : « Oubliez, s'écria-t-elle, oubliez cet indigne Richard..... Félicitez-vous, mon amie, de ne lui avoir pas dit un mot que vous puissiez vous reprocher.... il ne mérite de vous que le plus profond mépris... Je viens de Blacrock, où tout se prépare pour son mariage avec la fille de Blumer..... ». A ces mots lady Ranelor resta pétrifiée sans avoir la force de proférer une parole. Dans ce moment un valet-de-chambre de madame Brown entra (car les deux amies logeoient ensemble). Cet homme présenta à madame Brown une lettre de Richard, qu'elle jeta avec dédain sur une table ; le valet-de-chambre sortit. Lady Ranelor, rompant enfin le silence, assura d'une voix entrecoupée que cet événement étoit heureux pour elle, qu'il la débarrassoit d'un sentiment pénible et d'une inquiétude insupportable. « Mais voyons donc, dit madame Brown, ce

que peut m'écrire cet homme aussi vil qu'il est inconséquent et téméraire» ! Alors elle prend la lettre , elle l'ouvre , la parcourt des yeux , et fait un cri perçant en disant : « Pauvre Richard ! comme je l'ai calomnié !..... — Quoi donc ? demanda la tremblante lady Ranelor en rougissant. — Ah ! reprit madame Brown , il n'est que le confident de Molly Blumer , elle épouse le jeune Thornill ; c'est Richard qui a décidé M. Blumer à donner son consentement ; la noce se fera demain dans la chaumière de Richard. La bonne Maria , qui n'étoit point dans le secret , a partagé l'erreur publique..... Mais moi , comment ai-je pu soupçonner ce pauvre Richard d'une telle duplicité ?... — Ah ! dit lady Ranelor , que je suis heureuse de n'être pas forcée de le mépriser » ! En parlant ainsi , elle pleuroit , la joie faisoit couler doucement les larmes que le dépit et la fierté venoient de dérober à la douleur....

Madame Brown , malgré les instances de Richard , n'avoit pas voulu , jusqu'à ce moment , recevoir ses visites , parce qu'elle logeoit avec lady Ranelor ; mais en expiation du faux jugement qu'elle avoit porté , elle déclara qu'elle le verroit la première fois qu'il viendrait à Dublin. Le soir même elle apprit une étrange nouvelle qui lui donna plus de desir encore de voir Richard. On sut que le comte d'Essex étoit non-seulement disgracié , mais enfermé dans la tour de Londres , que l'on instruisoit son procès , et que toutes les personnes , soit en Angleterre , soit en Irlande , qui avoient eu des liaisons avec lui , étoient arrêtées ou craignoient de l'être. Lady Ranelor espéra que l'obscurité de Richard le mettroit à l'abri de ce malheur ; cependant elle n'étoit pas sans inquiétude. Madame Brown écrivit le surlendemain à Richard pour l'inviter à venir la voir. Il répondit qu'il se rendroit à ses ordres ; son billet exprimoit

la profonde tristesse que lui causoit la détention du comte d'Essex, et il ajoutoit qu'il avoit des sujets particuliers de chagrin qu'il confieroit à madame Brown. Ce billet redoubla les inquiétudes de lady Ranelor, et elle témoigna la plus vive impatience de savoir ce que Richard avoit à dire à madame Brown; cependant elle ne voulut point se trouver à cette entrevue. « Eh bien! dit madame Brown, comme je ne reçois les confidences de Richard que parce qu'il ne peut vous les faire directement, je puis assurément, sans le trahir, vous faire écouter notre conversation; restez dans mon cabinet, et vous entendrez tout ce que nous dirons ». Lady Ranelor y consentit, et lorsque Richard vint, elle s'établit dans le cabinet. Madame Brown s'assit contre la cloison, et lady Ranelor, prêtant une oreille attentive, ne perdit pas un mot de l'entretien. Richard étoit profondément affligé; il prit affectueusement la main de ma-

dame Brown, et la serrant dans les siennes : « C'est un adieu, lui dit-il. — Comment, un adieu? — Oui, je sais que sir Charles Manwood, qui est à Londres, m'a dénoncé, et je serai arrêté dans quelques jours. — Grand Dieu! et de quoi peut-on vous accuser? — D'être instruit de tous les secrets du malheureux comte d'Essex, et d'avoir des intelligences avec l'Espagne (1). — Il faut vous sauver; embarquez-vous sans délai; je vous offre tout l'argent dont vous aurez besoin. — Non, je suis innocent, parfaitement innocent; la fuite seroit pour moi une imprudence et une lâcheté. — Et comment vous défendrez-vous contre un ennemi si puissant et capable de tout? — Je le méprise trop pour le craindre. Je ne redoute point les préventions qu'on a pu donner à une reine remplie d'esprit et de lumières : les souverains éclairés

(1) Historique.

savent discerner la vérité. Je me justifierai ; mais je n'en serai pas moins le plus infortuné de tous les hommes !.... Je regretterai, toute ma vie, le héros que j'aimois.... Je perds en lui mon unique protecteur, et toutes mes espérances sont anéanties !.... ». Ici Richard s'arrêta ; sa voix étoit tremblante, et ses yeux se remplissoient de larmes. Madame Brown pleuroit ; il y eut un moment de silence, ensuite Richard reprenant la parole : « Le favori d'Elisabeth, dit-il, m'eût ouvert la carrière de la fortune s'il eût conservé son crédit..... Dans trois mois j'allois le rejoindre, je me sentois capable de profiter dignement de ses bienfaits ; et, dans quelques années, placé dans le sentier qui conduit aux honneurs, j'aurois pu justifier l'amour ainsi que l'amitié..... Vains projets..... hélas ! ils sont renversés sans retour !.... — Mon cher Richard, dit madame Brown, trop d'obstacles (même dans cette heu-

reuse supposition) vous séparoient de lady Ranelor. — Des obstacles !... Elle m'aime, elle est libre !.... Ah ! si je pensois avec moins d'élévation et de délicatesse, elle seroit à moi !.... mais je ne veux pas qu'elle se donne à celui qui n'aura pu la mériter ; le ciel réprouve cette union, puisqu'il me condamne à l'obscurité.... Ne lui rendez point compte de cet entretien. — Pourquoi ? — Je crains sa générosité, je connois son cœur.... Dites-lui que j'ai passé sur le continent..... Je serai arrêté avec plusieurs autres personnages obscurs ; on nous conduira à Londres ; je me perdrai dans la foule des accusés ; on m'acquittera, et je m'exilerai pour toujours de ma patrie : que du moins, jusqu'à cette époque, elle ignore ma détention... — Je ne puis la priver de la satisfaction de vous servir, de solliciter pour vous. — Ne faites point cette imprudence, vous ne savez pas de quoi votre amie est capable.... Que ne pour-

rois je pas en ce moment sur elle, avec tous les droits réunis de l'amour et du malheur !.... Adieu, madame, n'oubliez point l'infortuné Richard !..... Consolez votre amie, dites-lui que le courage n'abandonnera point celui qu'elle daigna préférer !.... Je suis forcé de renoncer à la gloire, au bonheur ; mais du moins, jusqu'à mon dernier soupir, je vivrai pour la vertu : ce sera conserver le souvenir de lady Ranelor... Adieu.... ». A ces mots, Richard se levoit pour sortir, quand tout-à-coup la porte du cabinet s'ouvrit, et lady Ranelor parut ; son visage étoit baigné de larmes. « Arrêtez, Richard ! s'écria-t-elle ». En disant ces paroles, elle tomba sur une chaise : Richard resta immobile. « Richard, reprit lady Ranelor, je suis la cause innocente de la persécution dont vous êtes l'objet ; c'est le sentiment que j'ai pour vous qui produit la haine du monstre qui vous a dénoncé.... Mon cœur est à vous de-

puis long-temps ; je vous offre ma main... — Vous ne m'étonnez point, interrompit Richard en se jetant à ses pieds. — Ah, Richard ! dit lady Ranelor, votre grande ame m'a dévoilé le secret entier de la mienne !.... Dès ce soir, un lien sacré nous unira.... — Non, non, je serois indigne de tant de bonté, si j'osois en profiter dans la situation où je suis. — C'est à moi de vous défendre et de vous justifier ; mais je veux avoir le droit de vous suivre.... — Et moi, je ne veux devoir ni mon bonheur à la pitié, ni ma justification à la faveur. Si ma liberté m'est ravie, il s'agira surtout pour moi de prouver mon innocence ; vos soins et votre crédit ne pourroient que la rendre suspecte. — Votre honneur m'est trop cher pour employer l'intrigue ; je ne ferai parler que la simple vérité.... — Votre voix lui prêteroit un charme qui la feroit confondre avec la séduction. Enfin, celui qui recevra votre foi doit être irréprochable

à tous les yeux, et je suis accusé... » Cette discussion généreuse fut interrompue par un message des amis de Richard, Blumer et Thornill, qui lui annonçoient qu'il seroit arrêté la nuit prochaine à Blacrock, et qui le conjuroient de n'y pas revenir. Richard ne montra point ce billet, et cacha ce qu'il contenoit; il se sépara de lady Ranelor avec un extrême attendrissement, et en la quittant il partit sur-le-champ pour Blacrock. Comme on l'en avoit prévenu, il fut arrêté au point du jour; et malgré les pleurs de l'inconsolable Maria, on emmena Richard; on le fit embarquer; il arriva à Londres et fut mis à la Tour. Lady Ranelor n'apprit cet événement que le lendemain; sa passion pour Richard étoit devenue de l'enthousiasme; et son horreur pour le lâche Manwood lui faisoit goûter tout le plaisir de la vengeance dans le bonheur d'épouser son amant. Madame Brown voyant que désormais il étoit

inutile de combattre les sentimens de son amie, se livra à tout l'intérêt que lui inspiroit un amour si tendre et si généreux de part et d'autre.

Aussi-tôt que lady Ranelor apprit le malheur de Richard, elle voulut voler sur ses traces; sa fidelle amie la suivit; elles passèrent en Angleterre. Lady Ranelor trouva le moyen de pénétrer dans la prison de Richard, qui, au nom de l'honneur et de l'amour, lui renouvela l'instance prière de le laisser agir seul. « Je ne desire qu'une seule chose, ajouta-t-il, c'est de parler en présence de la reine; obtenez-moi cette faveur inestimable, et soyez sans inquiétude sur le reste. Si je me justifie avec éclat, j'aurai fait un premier pas vers la gloire; ce sera rapprocher la distance qui nous sépare: cette idée m'élèvera au-dessus de moi-même; elle me donnera toute la force, toute la persuasion dont j'aurai besoin ». Lady Ranelor promit de se borner à solliciter la grace

extraordinaire à laquelle Richard attachoit tant de prix, et elle l'obtint (1). Ce grand jour attendu avec tant d'impatience par Richard, arriva enfin. Richard, au milieu de la plus imposante assemblée, ne vit que la reine placée vis-à-vis de lui; et avant qu'il eût ouvert la bouche, sa jeunesse, sa grace et sa belle figure prévinrent tout le monde en sa faveur. Sir Charles Manwood, qui avoit eu la bassesse et la noirceur de le dénoncer, fut obligé de comparoître. Confondu que la reine daignât honorer de sa présence la discussion d'une cause aussi peu importante, il étoit dévoré d'inquiétude; et malgré tous ses efforts, son maintien et sa physionomie dévoiloient son mortel embarras et le trouble affreux de son esprit. Richard s'inclina profondément devant la reine: sa contenance étoit modeste, mais assurée. « Qui

(1) Historique.

m'accuse? dit-il.—Moi, répondit Manwood.—Je pourrois vous récuser, reprit Richard, vous étiez mon ennemi avant la disgrâce du comte d'Essex.... Cependant parlez: quel crime m'imputez-vous?—D'être complice de ceux du comte d'Essex.—Le comte n'est point encore jugé; il n'est permis à personne de le déclarer coupable.—Déjà ce langage vous trahit; il fait assez connoître vos sentimens.—Pouvez-vous présumer que j'aye l'intention de les cacher quand la reine me voit et m'écoute, quand j'ai sollicité le bonheur et la gloire d'être entendu par elle? Desirer sa présence, c'étoit desirer la lumière; son génie sait découvrir les artifices des courtisans les plus consommés; elle aura moins de peine encore à lire au fond du cœur d'un simple villageois ». Après ce préambule, Richard entra dans le détail de sa justification, qu'il fonda uniquement sur son éducation, ses principes, la simplicité et

la pureté de sa vie ; sur son admiration passionnée pour sa souveraine , et enfin sur le témoignage des personnes de Dublin et de Blacrock les plus distinguées par leurs vertus et leur mérite : il produisit des attestations et des lettres qui prouvoient la vérité de tout ce qu'il avançoit : il ne daigna pas faire mention de Manwood ; mais , loin de dissimuler son attachement pour le comte d'Essex , il se glorifia d'avoir pu intéresser le héros que la reine honoroit alors de son estime et de sa confiance ; il montra avec attendrissement les tablettes qu'il avoit jadis reçues de lui ; il ajouta que de toutes les manières de vérifier la prédiction du comte d'Essex , celle qui lui paroîtroit la plus glorieuse seroit d'être chargé de le défendre et de parvenir à le justifier. Son discours dura près d'une heure , et il fut écouté avec une extrême attention et le plus vif intérêt. Quand il eut cessé de parler , la reine , qui avoit toujours eu les

yeux attachés sur lui en gardant un profond silence , se leva , s'approcha de Richard , et lui tendit la main en disant : « *Que ceci vous justifie ; je reconnois votre innocence ; je veux que vous restiez à Londres ; je me charge de votre fortune , et votre accusateur sera puni* (1) ». Ces paroles furent un coup de foudre pour Manwood , qui , dès le même jour , fut exilé , et qui perdit pour jamais toute l'estime d'Elisabeth. Cet événement donna une grande célébrité à Richard. La reine sur-le-champ le revêtit d'un emploi considérable qui l'approchoit de sa personne. Lady Ranelor mit le comble au bonheur de Richard en lui donnant sa main. Peu de temps après ce mariage , l'heureux Richard fut créé chevalier , et fit en quelques années cette rapide et brillante fortune , justifiée par tant de talens , de vertus et un

(1) Propres paroles de la reine.

si beau caractère, qu'elle lui mérita le surnom de *Grand*, et avec justice ; car auprès des souverains d'un esprit supérieur, le bonheur et les succès sont en effet des titres éclatans de gloire.

TRAIT

DE

LA VIE DE HENRI IV.

TRAIT

DE

LA VIE DE HENRI IV (1).

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

M. GUDIN.

HEUREUX le souverain qui sait mériter les éloges éloquens des poètes et des écrivains illustres ! Plus heureux encore celui qui est loué sans apprêt et sans art dans le langage le plus vulgaire ! Les louanges accordées dans les lycées et dans les académies donnent

(1) On trouve ce trait dans plusieurs mémoires, entr'autres dans ceux de d'Aubigné. La Baumelle le rapporte dans sa notice sur d'Aubigné (*Mémoires de Maintenon*). Ce récit n'offre aucun incident d'invention ; il est entièrement historique, à l'exception seulement de la rivalité de Dampierre.

une renommée plus brillante qu'éten-
due ; elles ne retentissent que dans les
villes. Ces discours ingénieux , ces poé-
sies sublimes , n'exciteront jamais l'ad-
miration des nombreux habitans des
champs et des forêts. On ne sauroit
même les traduire pour eux ; ils n'ont
point d'oreilles pour apprécier les ou-
vrages du génie ; ils n'ont qu'une ame
pour sentir la bonté. L'éclat des qualités
héroïques ne les frappe point ; ils ne
l'apperçoivent pas. Ce ne sont pas eux
qui ont décerné à leurs rois le titre de
grands ; mais eux seuls peuvent leur
donner de plus glorieux surnoms , ceux
de *bons* et de *pères du peuple*. C'est
par leur situation qu'ils jugent leur
souverain ; c'est par leur reconnoissance
qu'ils l'immortalisent. Ils ne font point
de panégyriques ; ils ne gravent point
sur l'airain et sur l'or , ils n'écrivent
même pas ; cependant leurs gémisse-
mens ou leurs bénédictions passent à la
postérité beaucoup plus sûrement que

des livres et des monumens que le
temps mutile et que les guerres détrui-
sent. La statue de Henri IV est brisée ;
mais la voix populaire , qui bénit sa
mémoire , s'élève encore et parlera
toujours. Qu'elle est puissante cette
voix ! rien ne peut l'étouffer ; qu'elle
est terrible ou touchante ! elle est tou-
jours l'organe de la vérité. C'est elle
sur-tout que l'historien écoute et con-
sulte ; c'est elle qui forme une histoire
particulière des bons rois , qui les peint
mieux que les plumes les plus savantes.
Dans ces traditions familières , tous les
exploits sont oubliés , mais tous les traits
d'humanité , de bonté , sont recueillis.
Que nous faut-il de plus pour aimer ?
et qu'est-ce que l'admiration sans l'a-
mour ? une surprise stérile , ou , pour
mieux dire , souvent funeste , puis-
qu'elle produit presque toujours et l'en-
vie et la haine. Les grands hommes ,
sur-tout , ont besoin de bonté ; lorsqu'ils
ne gagnent pas les cœurs , ils éprouvent

toutes les amertumes de l'injustice et de la calomnie. Henri IV fut admiré et fut aimé; il a joui d'un bonheur bien rare; il obtint toute sa gloire: l'amour ne conteste rien. Il mérita le surnom de *grand*, et le peuple l'appeloit *notre bon Henri*. Malherbe et Voltaire l'ont célébré, et les villageois répètent encore, dans leurs jours de fêtes, le refrain joyeux de la chanson composée pour lui par leurs aïeux. Ne puis-je pas mêler ma foible voix à ces voix rustiques? Dans un concert formé par l'amour et par la reconnoissance, le talent n'est pas nécessaire: il suffit de savoir aimer.

Henri IV n'étant encore que roi de Navarre, eut une entrevue, à Saint-Maixent, avec la reine-mère, Catherine de Médicis, qui, s'unissant avec la reine sa fille, Marguerite de Valois, conjura Henri de bannir d'Aubigné de sa cour, d'Aubigné, caustique, médisant, dominé par l'humeur et souvent par la

vanité, mais sensible, vaillant, rempli d'esprit, de droiture et d'originalité, adorant son maître et se plaignant sans cesse de lui, toujours mécontent et toujours fidèle, d'Aubigné, l'ami de Henri IV. De puissans intérêts engageoient en ce moment le roi à ménager Catherine; cependant il résista. « Que vous a donc fait ce pauvre d'Aubigné? dit-il. — Ce qu'il a fait!... Des vers satiriques contre ma fille et contre moi... — Qui, satiriques, cela doit être. — Comment? — Mais c'est qu'il n'en sait pas faire d'autres, c'est son genre. — Plaisante excuse! — N'en a-t-il pas fait contre moi, et sur une faveur que je lui accordai, sur le don de mon portrait (1)? Quand les autres se confondroient en complimens, lui il fait des épigrammes. Une autre fois, couché dans ma chambre avec la Force, et me

(1) *Ce prince est d'étrange nature, etc. Voyez la vie de d'Aubigné.*

croyant endormi, il dit à demi-bas que j'étois *le plus ingrat mortel qu'il y eût sur la face de la terre*. La Force, qui ne l'entendit pas, lui demanda ce qu'il disoit. Alors je pris la parole, et je répétai tout haut, mot à mot, ce qu'il venoit de dire. Je l'effrayai beaucoup, mais il en fut quitte pour la peur. Le lendemain matin je le traitai tout comme à l'ordinaire (1). — Comment pouvez-vous tolérer une telle insolence ? — Ce même homme a tant de fois exposé sa vie pour moi !... L'attachement et le respect ne changent point les caractères. Il est médisant, il est malin, mais il m'aime. — A la bonne heure ; mais il ne nous aime point, et vous ne devriez pas souffrir qu'un sujet ait l'audace d'outrager votre femme et votre belle-mère ; en un mot, je vous demande de l'exiler. — J'obéirai, si votre majesté le veut absolument ; mais... —

(1) Vie de d'Aubigné.

Je vous en conjure, je l'exige. — L'exiler est bien fort ; je n'aime pas les exils, je vous l'avoue. Ne vaudroit-il pas mieux le gronder, et puis lui pardonner ? — Pardonner ! quelle foiblesse ! — J'en conviens ; quand je pardonne, je cède à mon penchant. — Il faut savoir y résister... — Pourquoi donc ? pour se priver d'un vrai *plaisir de roi* ? — On ne règne point sans inspirer la crainte. — A quoi sert de régner sans inspirer l'amour ? — Enfin, me refusez-vous ? Catherine fit cette question d'un ton plein d'aigreur, et avec l'air le plus impérieux. Henri réfléchit un moment en silence ; ensuite reprenant la parole : « Vous serez satisfaite, madame, dit-il ; demain j'exilerai d'Aubigné, et sa disgrâce sera publique ». Cette assurance enchantait les deux reines : après avoir montré, par la vivacité de leurs remerciemens, toute leur haine pour d'Aubigné, elles se séparèrent du roi, et quittèrent Saint-Maixent le jour même.

Le lendemain, dans l'après-midi, Henri, suivant sa promesse, en présence de tous ses courtisans, fit à d'Aubigné l'accueil le plus sévère; il lui dit que les deux reines se plaignoient de lui; qu'il lui ordonnoit de quitter la cour sous deux jours, et de n'y reparoître que lorsqu'il y seroit rappelé. D'Aubigné resta confondu, et au bout de deux minutes, il sortit impétueusement, la rage dans le cœur. Lorsqu'il fut dans son appartement, il ordonna à ses gens de faire les apprêts de son départ, et se jetant dans un fauteuil: «Après cela, s'écria-t-il, qu'on s'attache aux princes; les voilà!... Et l'on vante la bonté de l'ame, la fermeté du caractère de celui-ci!... Il est comme tous les autres!... Et je l'aimois!... Hier encore il me traitoit si bien! aujourd'hui il m'exile, il me chasse, et en présence de toute la cour!... Et pourquoi? parce que deux femmes qu'il n'aime point et qu'il méprise, ont exigé cette injustice! Pour

conserver ses bonnes graces, falloit-il donc approuver la Saint-Barthélemi et la conduite scandaleuse de l'épouse qui le déshonore?... Et lui-même que ne m'a-t-il pas dit sur l'ambition, les artifices, les superstitions et la cruauté de la reine-mère! ne m'a-t-il pas confié qu'il vouloit faire casser son mariage?... et il sacrifie le sujet le plus fidèle, celui qu'il appeloit son ami, à l'animosité de ces deux princesses, qui, d'ailleurs, sont ses ennemies!... Non, il ne m'a jamais aimé! Qui le croiroit, qu'avec un air si loyal, un ton si franc, on puisse avoir tant de dissimulation et de fausseté!... »

Ces plaintes amères furent interrompues par un message du roi. La surprise de d'Aubigné fut extrême en recevant l'ordre de se rendre chez le roi à l'entrée de la nuit: il étoit si en colère et si aigri, qu'il ne vit dans cet ordre singulier que l'annonce d'un nouveau malheur; il imagina même que l'on

vouloit attenter à sa liberté, sa présomption naturelle lui persuadant que le roi, dans la crainte de produire une trop vive sensation, n'osoit le faire arrêter en plein jour : il fut très-tenté de se sauver ; néanmoins, après beaucoup de réflexions, il prit le parti d'obéir, et il crut faire la chose du monde la plus hardie. A huit heures il s'arma de pied en cap ; outre son épée, il prit un sabre, et se munit de deux pistolets chargés à balles. Il s'enveloppa dans un grand manteau, et se confiant à sa destinée, il sortit précipitamment. Arrivé chez le roi, on le fit passer par de petits corridors obscurs qu'il ne connoissoit pas ; il n'avoit qu'un seul conducteur, qui gardoit un morne silence ; tout ce mystère lui causoit la plus désagréable émotion ; mille idées sinistres, qu'il prenoit pour de funestes pressentimens, troublaient tellement son imagination, qu'il crut entendre des gens armés s'approcher ; il s'arrêta, s'appuya contre le mur, et

prit un de ses pistolets : son conducteur ne s'aperçut point de ce mouvement, et croyant qu'il le suivoit, il continua son chemin, et d'Aubigné, dans son attitude guerrière, se trouva tout seul. Au bout de quelques minutes, n'entendant plus rien, il eut quelque honte de sa terreur panique ; et remettant son pistolet à sa ceinture, il s'avança doucement ; dans ce moment, son guide revint avec un flambeau. A l'extrémité du corridor on ouvrit une porte, et d'Aubigné se trouva dans l'appartement du roi. Après avoir traversé quelques pièces, il entra dans le cabinet de ce prince, qui vint à lui en riant et les bras ouverts. Tous les soupçons de d'Aubigné s'évanouirent en jetant les yeux sur le visage de ce bon roi, dont l'aimable physionomie ne pouvoit inspirer que la confiance et la vénération. « Mon ami, dit Henri, ne vous sembloit-il pas que vous alliez en bonne fortune ? — Sire, répondit d'Aubigné,

c'en est une en effet (et la meilleure de toutes) de retrouver votre majesté avec sa bonté ordinaire , lorsqu'on se croyoit dans la disgrâce... — Mon cher d'Aubigné , reprit Henri , vous auriez dû deviner que ce n'étoit qu'une feinte. La reine-mère est outrée contre vous ; il falloit céder , du moins en apparence , ou me brouiller avec elle , ce que je ne puis faire dans ce moment sans de grands risques , et par conséquent sans compromettre les intérêts de tous les braves gens attachés à ma fortune. J'ai donc promis de vous bannir : elle me connoît si peu , qu'elle a pu croire que je consentois à lui sacrifier un ami ! Mais vous , d'Aubigné , vous n'avez pas été la dupe de cet artifice ?... — Sire , toute votre cour me croit disgracié... — Non ; Rosny , Mornay , Biron , La Force , La Noue et Crillon ont deviné la vérité ; je leur en sais gré : c'étoit nous rendre justice à tous deux. Vos services vous mettent à l'abri d'un pareil traitement ,

et je sais reconnoître la fidélité. Mon ami , nous nous verrons tous les soirs ; vous coucherez ici , vous en sortirez de grand matin , et durant le jour vous vous cacherez : cela durera cinq ou six mois ; au bout de ce temps , vous reparôîtrez comme si vous arriviez des pays lointains... — Sire , vous êtes donc sûr de ne pas vous battre avant six mois ? car si la guerre recommence , il n'y a point d'exil , même véritable , qui puisse m'empêcher d'être auprès de vous et en plein jour. Mais , sire , que me reproche donc la reine-mère ? — Une très-grande imprudence : d'avoir parlé d'elle avec franchise. — Elle devoit m'excuser. Ceux qui vous servent , sire , ont pris l'habitude , en vous approchant , de dire librement la vérité. — Je n'ai point de mérite à l'entendre sans colère ; elle ne peut jamais me déshonorer ; mais elle est un outrage pour les mauvais princes. D'Aubigné , soyez plus sage à l'avenir ; laissez Catherine en repos ; des satires

poétiques ne prouvent rien, et soyez sûr qu'une seule page de l'histoire, bien froide et bien modérée, la peindra mieux et la flétrira davantage que tous vos vers les plus mordans ».

D'Aubigné, intérieurement confus autant que touché des bontés de son roi, se trouvoit en ce moment dans une disposition favorable pour recevoir une leçon; aussi promit-il de renoncer à la poésie, et pour lui c'étoit promettre de renoncer à la médisance la plus âcre, la plus piquante et souvent la moins fondée. Mais cette résolution ne fut pas aussi ferme que sincère.

D'Aubigné coucha chez le roi, qui l'embarassa un peu en le questionnant sur la manière formidable dont il étoit armé: d'Aubigné fut obligé de composer une fable dont le roi se contenta. Ce mystère et cet air d'intrigue amusèrent beaucoup le roi et d'Aubigné: c'étoit embellir l'amitié d'un des plus puissans attraits de l'amour; mais les journées

ne s'écoulèrent pas agréablement pour d'Aubigné: il falloit se cacher et vivre dans une retraite absolue. Le roi lui écrivoit souvent de petits billets, et lui envoyoit du gibier de sa chasse. Ces attentions ne désennuyoient pas d'Aubigné, qui, au bout d'un mois, apprenant que mademoiselle de Lezey, dont il étoit amoureux, venoit d'arriver dans les environs, obtint du roi la permission de s'absenter pour quelque temps. Il se rendit dans la petite ville qu'habitoit mademoiselle de Lezey, et il y parut comme un homme banni de la cour; car Henri avoit exigé qu'il ne confiât son secret à personne. Mademoiselle de Lezey étoit orpheline, riche, jeune, aimable, et dans la dépendance de M. de la Rochefoucault, son parent et son tuteur. D'Aubigné ne savoit point encore s'il étoit aimé, et il s'aperçut avec chagrin qu'il avoit un rival redoutable par sa jeunesse, son excellente réputation, sa naissance, sa for-

tune et les agrémens de sa figure : c'étoit le jeune et beau Dampierre , parent assez proche de mademoiselle de Lezey. Dampierre étoit galant et magnifique , et il donnoit à sa cousine des fêtes charmantes. D'Aubigné n'avoit point d'argent ; on ne vouloit point en prêter à un exilé. Dans cette extrémité , il écrivit au roi qui lui répondit , en lui envoyant une somme considérable , qu'il ne vouloit pas qu'il fût surpassé en galanterie par son rival. D'Aubigné donna une belle fête que mademoiselle de Lezey parut recevoir avec plaisir ; alors il se déclara tout-à-fait , et demanda à M. de la Rochefoucault la main de mademoiselle de Lezey ; mais il fut refusé nettement. Le tuteur répondit qu'il ne donneroit jamais sa pupille à un homme disgracié d'une manière aussi publique et aussi éclatante. D'ailleurs on reprochoit encore à d'Aubigné les dépenses excessives qu'il venoit de faire ; il se ruine , disoit le

tuteur ; une telle prodigalité est extravagante et même ridicule dans un homme qui n'a qu'une fortune très-bornée et qui ne peut plus prétendre aux graces de la cour. D'Aubigné mécontent , désolé , jaloux , et plus morose que jamais , vouloit se battre avec le tuteur et avec son rival. Cependant , desirant connoître positivement les sentimens de mademoiselle de Lezey , il eut enfin une explication avec elle , mais qu'il entama très-brusquement ; car il n'avoit plus d'espérance , et même depuis quelques jours , il se persuadoit que Dampierre étoit aimé. Mademoiselle de Lezey , un peu surprise du ton dont il lui demandoit le secret de son cœur , le regardoit fixement sans lui répondre. « Je comprends , poursuivit d'Aubigné , ce que signifie ce silence ; je m'en doutois , je n'ai pas le bonheur de vous plaire..... Il falloit , pour vous toucher , des avantages brillans que je ne possède pas.... Un teint de lis et de roses , des

manières doucereuses, un grand talent pour la musique et pour la danse...—Ne voulez-vous pas désigner Dampierre? interrompit en souriant mademoiselle de Lezey. — Votre pénétration ne m'étonne pas, reprit aigrement d'Aubigné; on reconnoît facilement le portrait de ce qu'on aime. — Il est vrai que Dampierre est plus joli que vous. — Mon Dieu! mademoiselle, je ne le conteste point; je ne sais pas même si, malgré tous vos charmes, vous pourriez vous-même lui disputer le prix de la gentillesse et de la fraîcheur, et je sais que très-certainement il ne seroit pas d'humeur à vous le céder. — Si j'aime Dampierre, du moins personne ne me blâmera d'épouser un jeune homme d'une figure charmante et d'un excellent caractère. — Pour moi, je n'aurai jamais bonne opinion d'une femme d'esprit qui préfère un sot. — Dampierre, il est vrai, n'a jamais fait d'épigrammes ni de couplets malins, aussi n'a-t-il point d'en-

nemis et n'est-il pas exilé..... — Ce trait est mille fois plus méchant que tous les vers que j'ai faits de ma vie... Quoi! vous avez la cruauté de me reprocher mon exil, mon malheur?... — J'ai mes raisons.... Oui, je ne vous pardonne pas votre exil.... — Cela est généreux. — Je ne vous pardonne pas cette causticité, cette brusquerie qui vous font haïr de tant de gens.... — Ah! c'en est trop.... — Vous m'entendrez jusqu'au bout, s'il vous plaît. Je veux vous dire encore qu'il faut n'avoir pas le sens commun pour aimer un être aussi fantasque, aussi présomptueux, aussi bourru que vous.... — Il me semble, mademoiselle, que vous pouviez vous débarrasser de moi sans me dire tout ce torrent d'injures... — Et malheureusement je ne veux pas m'en débarrasser.... — Comment? — J'ai le mauvais goût, j'ai la folie de vous préférer à ce bon, à cet aimable Dampierre. — Vous vous moquez de

moi !....—Oh ! que je le voudrois !... ». A ces mots , d'Aubigné tombe aux pieds de mademoiselle de Lezey. « Je parie , lui dit-elle , que vous trouvez cela tout simple , et que cet aveu ne vous paroît qu'une justice qui vous étoit due.—Non , non , s'écria d'Aubigné ; ce que l'amour accorde est toujours reçu comme un bienfait inestimable ».

La passion de d'Aubigné s'accrut encore par la certitude d'être aimé ; cependant M. de la Rochefoucault étoit inflexible , et l'on ne pouvoit se passer du consentement d'un tuteur. D'Aubigné eut encore recours au roi , et ce prince , au lieu de lui répondre directement , écrivit à mademoiselle de Lezey une lettre charmante dans laquelle il lui disoit qu'il n'avoit point d'ami qu'il estimât davantage et qui lui fût plus cher que d'Aubigné. Mademoiselle de Lezey , au comble de ses vœux , communiqua cette lettre à son amant , qui fut pénétré de joie et de

reconnoissance , car le roi permettoit de montrer sa lettre au tuteur. D'Aubigné , dans l'enthousiasme de son bonheur , conta mille traits touchans de la bonté du roi ; entre autres , il avoua qu'un jour , étant très-injustement mécontent de ce prince , il avoit quitté sa cour , après lui avoir écrit la lettre la plus hardie , et remplie des reproches les moins fondés : « Je boudai six mois , poursuivit d'Aubigné , et très-malheureux , loin d'un prince pour lequel j'ai tant d'attachement , je fis beaucoup de dettes pour me désennuyer ; il me fut impossible de payer , et l'on me mit en prison. J'avois encore trop d'humeur pour recourir au roi ; mais il apprit cet événement ; il n'avoit point d'argent dans ce moment , néanmoins voulant me tirer d'affaire sur-le-champ , il mit en gage ses pierreries et *quelques bagues de la reine sa femme* , et il acquitta mes dettes (1) ».

(1) Mémoires de d'Aubigné.

Cependant mademoiselle de Lezey porta en triomphe la lettre du roi à son tuteur ; quelle fut sa surprise lorsqu'après l'avoir lue , M. de la Rochefoucault soutint qu'il étoit impossible que Henri eût écrit une telle lettre en faveur d'un homme qu'il venoit d'exiler ! la force même des expressions en ôtoit le naturel, et plus le tuteur et M. de Retz , un autre parent de mademoiselle de Lezey, y réfléchirent , plus ils se confirmèrent dans l'idée que la lettre étoit supposée. D'Aubigné , furieux avec raison qu'on le soupçonnât d'être un faussaire , vouloit envoyer un cartel à MM. de la Rochefoucault , de Retz et de Dampierre , pour leur proposer de se battre contre lui et deux de ses amis , qui , quoiqu'étrangers à cette querelle , ne demandoient pas mieux , suivant l'usage du temps , que d'exposer leur vie sans nécessité comme sans colère , et de verser le sang de trois hommes qui ne les avoient jamais offensés. Made-

moiselle de Lezey parvint à calmer d'Aubigné en l'assurant qu'elle étoit certaine d'obtenir , sous quarante-huit heures , le consentement de M. de la Rochefoucault. Au lieu de parler à son tuteur , elle envoya en toute diligence , et secrètement , un courrier au roi , pour l'instruire de tout ce qui se passoit. Saint-Maixent n'étoit qu'à six lieues de la ville qu'elle habitoit.

Ce jour même , M. de la Rochefoucault , pour séparer sa pupille de d'Aubigné , la conduisit dans un château des environs , qui appartenoit à M. de Retz , et qui se trouvoit sur la route d'une belle maison de campagne que M. de la Rochefoucault venoit d'acheter , et dans laquelle il se proposoit de passer le reste de la belle saison. Dampierre fut de ce voyage. En connoissant les sentimens de mademoiselle de Lezey , il avoit renoncé à toutes ses prétentions ; mais ne voulant pas avoir l'air de craindre le ressentiment de d'Aubigné ,

il étoit plus assidu que jamais auprès de sa cousine. Cette dernière ne resta qu'un jour chez M. de Retz. Le lendemain au soir, elle se rendit dans la maison de son tuteur, qui l'accompagnoit ainsi que Dampierre. Elle étoit plongée dans une profonde tristesse; le courrier qu'elle avoit envoyé au roi n'étoit point revenu; elle n'avoit point de réponse; elle craignoit d'avoir fait une fausse démarche; elle pensoit en frémissant que d'Aubigné ne lui avoit promis de la patience que pour deux jours. Déjà vingt-quatre heures étoient écoulées, et elle ne doutoit pas que le lendemain, d'Aubigné, privé de toute espérance, n'envoyât le funeste cartel. Le plus pressant remords mettoit le comble à sa douleur; elle se reprochoit, avec autant d'amertume que de raison, de s'être engagée sans l'autorisation de ses parens; elle connoissoit enfin que la jeunesse ne sauroit prévoir les conséquences affreuses

qui peuvent résulter d'une seule faute contre le devoir.

La nuit étoit tout-à-fait tombée lorsqu'on arriva à la maison de M. de la Rochefoucault; et quand on n'en fut qu'à peu de distance, on s'étonna beaucoup de la voir magnifiquement illuminée. Mademoiselle de Lezey crut d'abord que c'étoit une galanterie de Dampierre ou de son tuteur; mais M. de la Rochefoucault protesta avec une aigreur très-sincère qu'il étoit incapable de faire de semblables folies, et Dampierre déclara, avec la même vérité, qu'il ne les feroit que pour la femme dont il pourroit se flatter d'obtenir le cœur. On fut bien plus surpris, en entrant dans la maison, de la trouver superbement décorée et remplie de musiciens et de toutes les personnes les plus distinguées de la ville et des environs, qui dirent unanimement qu'elles avoient toutes été invitées, la veille au soir, au nom de mademoiselle de Lezey. Des

ouvriers inconnus étoient accourus de toutes parts pour préparer la maison, et les musiciens venoient d'arriver. M. de la Rochefoucault, persuadé que d'Aubigné étoit l'auteur de cette fête somptueuse, grondoit tout bas sa pupille, recevoit la compagnie de très-mauvaise grace, et ne pouvoit dissimuler son embarras et sa colère. Mademoiselle de Lezey, inquiète, interdite, ne savoit que penser; cependant elle étoit moins triste, car elle ne pouvoit croire qu'un bal et un concert fussent des choses de mauvais augure. Dampierre rioit, se moquoit et se disposoit avec plaisir à danser toute la nuit; il entraîna tout le monde dans la salle de bal; et après avoir fait placer toutes les dames, il donna gaiement à l'orchestre le signal du premier coup d'archet. Dans ce moment, les deux battans de la porte de la salle s'ouvrirent avec fracas; un homme en bottes et un fouet à la main s'avance; il étoit seul et venoit de faire

six lieues à cheval et à bride abattue: c'étoit Henri IV!...

A l'aspect d'un prince si renommé, si chéri, tout le monde se lève et par respect et pour le regarder. Mademoiselle de Lezey rougit; une exclamation de joie lui échappe, et ses yeux se remplissent de larmes. M. de la Rochefoucault intimidé s'approche du roi, qui, faisant aussi quelques pas à sa rencontre, s'arrête au milieu de la salle, et s'adressant au maître de la maison: « M. de la Rochefoucault, dit-il, j'ai appris que des bruits injurieux se répandoient sur d'Aubigné, et lorsqu'il s'agit de l'honneur d'un ami, on ne fait que son devoir en accourant soi-même, sans délai, pour le justifier. Je viens vous dire que la lettre que mademoiselle de Lezey a reçue étoit de moi, et qu'elle est écrite de ma propre main. C'est un témoignage que j'ai voulu rendre à d'Aubigné, en présence de cette respectable et brillante assemblée, qui ne se

trouve réunie ici que d'après mes seuls ordres ». A ce discours, auquel tout le monde applaudit avec enthousiasme, mademoiselle de Lezey fut bien tentée de se jeter aux pieds de ce prince incomparable ; mais, dans ce moment, il prit M. de la Rochefoucault par la main, en lui demandant un moment d'entretien particulier, et tous les deux passèrent dans une pièce voisine : et là, M. de la Rochefoucault devinant et prévenant la proposition du roi, lui offrit de très-bonne grace la main de sa pupille pour d'Aubigné. Henri alors répondit à M. de la Rochefoucault avec tant de bonhomie, qu'il dissipa entièrement tout l'embarras qu'il éprouvoit. Mademoiselle de Lezey fut appelée, et le roi, après avoir reçu ses remerciemens, lui conta, qu'instruit par son courrier, qu'il avoit questionné, qu'elle devoit se rendre le lendemain dans cette maison de campagne, il avoit retenu le courrier pour s'assurer de sa discrétion

et pour lui servir de guide, et qu'en même temps, il avoit, à la hâte, donné les ordres nécessaires pour les apprêts de la fête et pour faire inviter, au nom de mademoiselle de Lezey, toutes les personnes qui s'y trouvoient.

On envoya chercher d'Aubigné, et le messager eut ordre de lui cacher l'arrivée du roi ; en l'attendant on rentra dans la salle du bal ; le roi fut aimable pour tout le monde ; il charma les femmes par sa gaité, par sa galanterie, et les hommes par son affabilité, et sur-tout Dampierre, qui déjà consolé, et même amoureux d'une autre personne, partagea sincèrement l'allégresse universelle, et joua, sans effort comme sans mérite, un rôle très-généreux. D'Aubigné arriva : ce fut un grand événement pour toute l'assemblée. D'Aubigné pensa mourir de surprise et de joie en appercevant le roi, qui, malgré ses bottes, dansoit très-lestement avec mademoiselle de Lezey.

D'Aubigné éperdu se jette à travers la contre-danse et va tomber aux pieds du roi; ce prince, qui tenoit encore la main tremblante de mademoiselle de Lezey, demande à M. de la Rochefoucault la permission de la donner à d'Aubigné qu'il relève, qu'il embrasse avec attendrissement en l'unissant à celle qu'il aime. Tout le monde prit part à cette scène touchante; elle inspira sur-tout un sentiment d'adoration pour Henri. Ce prince invita toute l'assemblée aux noces de l'heureux d'Aubigné, en fit les honneurs et les frais avec autant de graces que d'éclat et de magnificence; il y gagna tous les cœurs; on le suivoit, on se pressoit autour de lui, non pour se montrer, mais pour l'écouter et pour le voir; l'amour faisoit enfreindre l'étiquette et oublier les prétentions et la vanité; on ne pouvoit admirer que sa personne et son caractère, qui effaçoient l'éclat même de la royauté. On parloit de lui avec ivresse en sa présence, sans

songer à le louer.... Deux cents ans de réflexion n'ont point refroidi cet enthousiasme, et nos petits-neveux diront, comme nous, qu'en effet un tel prince étoit digne d'avoir des amis et de régner sur des Français.

LA JEUNE
PÉNITENTE.

LA JEUNE

PÉNITENTE (1).

Sous le règne du roi Jean, le jeune et vaillant Henri de Clermont revenant d'un grand voyage, traversoit la Bretagne, suivi seulement d'un écuyer; il étoit parent du malheureux Robert de Clermont, favori du dauphin, et qui depuis, victime de la fureur des factieux, fut assassiné dans les bras de son prince.

Un soir le jeune chevalier s'étant mépris de route, s'égara de manière à ne pouvoir plus retrouver son chemin. Une nuit très-obscur, et la pluie qui

(1) Une anecdote sans détails, rapportée dans un des Contes de la reine de Navarre, a donné l'idée de cette Nouvelle.

survint, le forcèrent à s'arrêter entre Josselin et Ploërmel, lieu fameux par *le combat des Trente* qui s'y étoit donné quelques années auparavant, et dans lequel les Français remportèrent sur les Anglais une éclatante victoire. Les voyageurs se trouvoient dans un extrême embarras, lorsqu'ils entendirent les aboiemens redoublés de plusieurs chiens, ce qui leur fit connoître qu'ils étoient près d'une habitation. Ils tournèrent leurs pas de ce côté; bientôt ils appercurent des lumières, et ils arrivèrent auprès d'un vieux château. Le premier pont-levis en étoit levé; ils sonnèrent, et des domestiques accoururent; le jeune chevalier se nomma, et demanda l'hospitalité pour cette nuit. On le fit attendre un demi-quart-d'heure pour aller prendre les ordres du maître de la maison. Le nom illustre de Clermont assuroit à Henri une réception honorable: en effet, les domestiques revinrent, d'un air empressé,

avec des lanternes, et introduisirent le jeune chevalier. Ce dernier les questionnant sur le possesseur du château, apprit avec joie que cette terre appartenoit au seigneur de Beaumanoir, qu'il n'avoit jamais vu, mais qu'il connoissoit de réputation. Beaumanoir, au combat des Trente, avoit été le chef des Français, et vainqueur du redoutable Brembo; il s'étoit encore signalé par beaucoup d'autres exploits. Henri, en traversant deux vastes cours, vit un mouvement extraordinaire dans la maison; un nombre prodigieux de pages, d'écuyers, de valets et de chevaux remplissoit les cours. Henri demandant à ses conducteurs si le seigneur de Beaumanoir devoit donner un tournoi: « Oh! non, lui répondit-on; il s'agit d'une fête bien autrement belle qu'un tournoi, une fête qui nous rendra tous si heureux!.... — Qu'est-ce donc? — Il faudroit plus de deux heures pour expliquer cela. — Mais enfin, un mot...;

— Dispensez-nous, seigneur, de vous en dire davantage. La fête sera superbe..... Cependant la cause en est si triste!.... Aucun de nous ne pourroit sans pleurer vous faire un pareil détail.... Mais demain tous les domestiques du château, et les villageois, et les seigneurs des environs seront si contents!... Il y aura une illumination, un bal champêtre; oh! nous danserons de bon cœur!... — La fête, sans doute, finira par quelques joutes? — Point du tout; rien n'y doit rappeler l'idée des combats.... cette idée-là gêneroit tout». Henri, malgré sa vive curiosité, ne put questionner davantage: il entra dans le château. Après avoir traversé plusieurs pièces, il se trouva dans un grand salon rempli de monde, et d'hommes seulement. Le seigneur de Beaumanoir s'avança vers lui; son accueil fut poli, mais grave et sérieux. Beaumanoir étoit un homme de quarante-cinq ans, d'une taille presque gigantesque, quoiqu'elle

fût bien proportionnée; il avoit des manières hautaines, une physionomie dure et sombre; il étoit froid et silencieux. Henri remarqua sur tous les visages une expression mélancolique qui le frappa. D'ailleurs chacun avoit un air mystérieux; on se taisoit, ou l'on se parloit à l'oreille. Dans cette nombreuse compagnie, Henri tout-à-coup reconnut avec plaisir un chevalier de sa connoissance, le brave Montauban. Il s'approcha de lui, et il alloit le questionner, lorsqu'on vint avertir que le souper étoit servi. Henri ne put se placer à table auprès de Montauban, comme il le desiroit, parce que Beaumanoir, appelant Henri, le fit asseoir à côté de lui. Les quarante chevaliers qui composoient l'assemblée se mirent à table. Henri observa avec étonnement que la table, d'une immense longueur, étoit beaucoup plus grande qu'il ne falloit: le plus large côté, qui se trouvoit en face de Beaumanoir, étoit en-

tièrement vide. Cependant, au milieu de ce côté, vis-à-vis Beaumanoir, étoit posé un couvert.... et devant ce couvert une grande coupe qui attira toute l'attention du jeune voyageur. Cette coupe avoit la forme d'une urne funéraire ; elle étoit d'une terre brunâtre, montée sur un pied de vermeil ; elle avoit à l'extrémité de son bord une anse dorée portée par une tête de mort en ivoire et en relief ; au-dessous de ce lugubre ornement, étoit écrit sur la coupe, en grosses lettres d'or, ce nom : *Adelmar*.

Henri cherchoit vainement à pénétrer ce mystère, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Il leva les yeux, et il resta immobile de surprise à l'aspect de l'objet qui s'offrit à ses regards. C'étoit une femme en deuil, qui s'avançoit lentement ; un grand voile de crêpe noir cachoit entièrement son visage ; elle s'approcha de la table, du côté vide, en face de Beaumanoir ; ensuite elle mit un genou en terre et resta un instant

dans cette attitude : un silence profond régnoit dans la salle.... Enfin Beaumanoir prenant la parole : « Valérie, dit-il d'un ton solennel, levez-vous, et ôtez votre voile ». A cet ordre, Valérie laissa échapper un gémissement sourd, mais si plaintif, que le jeune Clermont ne put s'empêcher de tressaillir. Valérie jette son voile en arrière, et découvre un visage charmant, une beauté ravissante, que la jeunesse, la pâleur et l'expression la plus douloureuse rendoient aussi touchante qu'elle étoit régulière. « Mettez-vous à table, et qu'on lui donne son siège, poursuit Beaumanoir ». Ce siège étoit un tabouret de bois, semblable à la sellette d'un criminel.... La triste Valérie, les yeux toujours baissés, s'assied devant le couvert réservé pour elle ; la coupe fatale se trouvoit près d'elle à sa droite.... Valérie déploya sa serviette, mais elle ne mangea point. Et alors Beaumanoir paroissant ne plus s'occuper d'elle, affecta de parler à ses

convives de choses indifférentes. Mais après le premier service : « Valérie, dit-il d'une voix sépulcrale, *il faut boire...* ». Ces paroles firent frémir Valérie. « *Il faut boire*, répéta Beaumanoir d'un ton terrible ». En même temps il se souleva et remplit la coupe, que Valérie prit d'une main tremblante ; elle la porta à sa bouche en frissonnant... On vit ses longues paupières noires s'humecter des pleurs qui bientôt se mêlèrent à son breuvage... Quand le souper fut fini, Valérie se leva, s'inclina profondément, et fit quelques pas pour s'en aller. « Arrêtez, Valérie, dit Beaumanoir, et retournez-vous ». Valérie obéit. Beaumanoir étendit le bras, et avec une action emphatique, saisissant la coupe funèbre, il s'éloigna, la jeta avec force sur le pavé, la brisa en mille pièces en s'écriant avec une voix de tonnerre : *Périsse à jamais son souvenir !...* Valérie fondit en larmes ; tous les chevaliers, et même les do-

mestiques applaudirent avec transport ; Valérie se couvrit de son voile et disparut. Henri, confondu de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre, brûloit du desir de se trouver seul avec Montauban, afin de l'interroger. La fatigue du voyage lui servit de prétexte pour se retirer sur-le-champ. Beaumanoir l'invita à rester le lendemain, Henri y consentit et sortit avec Montauban. Lorsque Henri fut dans sa chambre, tête-à-tête avec Montauban, ce dernier prévenant ses questions : « Je vois, lui dit-il, qu'avant cette époque vous n'êtes jamais venu dans cette province, et que depuis que vous y voyagez, vous n'avez séjourné nulle part, puisque vous ignorez la tragique histoire de la belle et malheureuse Valérie. — Oui, répondit Henri, j'ai toujours vécu très-loin de ce pays, et je ne connoissois le nom de l'étrange seigneur de Beaumanoir, que par le combat des Trente. Je n'ignore pas non plus, mon cher Mont-

tauban, que vous fûtes aussi l'un des héros de cette fameuse journée; et, comme je ne vous ai pas revu depuis... — Dans cette même journée, interrompit Montauban, je soutins un second combat, moins célèbre, mais non moins périlleux... et personne, mieux que moi, ne peut satisfaire votre curiosité. Etabli depuis quatre ans dans cette province, je suis uni à la parente et à l'amie intime de l'infortunée Valérie, et j'ai été l'un des défenseurs de cette victime de la plus bizarre cruauté. — Cette intéressante Valérie, reprit Henri, n'est-elle pas la fille du terrible Beaumanoir? — Hélas! elle est sa femme, répondit Montauban. Sans doute elle fut coupable, mais vous allez juger si elle a expié sa faute ». A ces mots, Montauban s'assit à côté de Henri, et après s'être recueilli un moment, il reprit la parole et fit le récit qu'on va lire.

« Le seigneur de Beaumanoir n'est pas né sans vertus et sans générosité;

mais un orgueil monstrueux a corrompu toutes ses qualités naturelles, en desséchant son ame, en le rendant vindicatif, implacable, et en lui donnant toute l'impitoyable dureté que peut produire l'égoïsme. Il n'emploie la force de son ame qu'à déguiser ses premiers mouvemens, et non à les réprimer. Nul homme n'est capable d'une dissimulation aussi perfide; quand il la croit nécessaire à ses desseins; tout ce qui a de l'éclat ou de la singularité lui plaît, mais il n'a jamais eu l'idée de la véritable gloire; il a plutôt le goût que le sentiment de la grandeur; le crime même peut avoir à ses yeux quelque chose d'héroïque, s'il est accompagné de circonstances extraordinaires et frappantes. Il joint à ce caractère l'esprit le plus faux et une grande prétention à l'originalité; c'est sur-tout par système qu'il est inhumain et bizarre; il n'a montré tant de barbarie que parce qu'il a confondu la férocité avec l'énergie, et

l'obstination la plus extravagante avec la fermeté de l'ame. Enfin il se glorifie de sa cruauté, car il est persuadé qu'elle ne peut inspirer que l'étonnement d'une profonde admiration. Au reste, mon cher Clermont, vous arrivez dans un moment heureux, puisque c'est pour assister au dénouement et à la fin de la tragédie qui dure depuis tant d'années; grace au ciel, le dernier acte en a été joué ce soir, et vous verrez demain le cruel Beaumanoir prendre un rôle moins sinistre, mais plus ridicule encore, s'il est possible; car il se flattera d'étonner par sa clémence, après avoir épouvanté tout le monde par une vengeance de cinq ans.

» L'infortunée Valérie, orpheline à quatorze ans, avec une éclatante beauté, eut le malheur de fixer sur elle l'attention de Beaumanoir. Il méprisoit les femmes, non qu'il eût mauvaise opinion de leurs mœurs, mais parce que leur timidité naturelle et leur foiblesse

physique les lui font regarder comme une espèce très - inférieure à la nôtre. Le devoir de les protéger comprend nécessairement pour lui le droit de les régir avec despotisme. La beauté pouvoit l'enflammer, et non le subjuguier ou l'attendrir. Valérie n'avoit point de fortune: mais Beaumanoir, riche, magnifique et libéral, n'en desiroit point; il ne vouloit qu'une belle esclave bien ignorante et bien soumise. L'âge de Valérie lui répondoit de son innocence: à peine osoit-elle lever les yeux sur ce redoutable amant. Beaumanoir sourioit en voyant sa crainte; c'étoit un aveu d'infériorité, et le seul qui même en amour pût le flatter: il épousa Valérie. L'empire absolu de son dédaigneux époux ne la rendit point malheureuse; elle ne lui disputoit rien: simple et craintive, elle obéissoit sans efforts. Beaumanoir ne cherchoit point à plaire, ne demandoit pas d'amour; il n'étoit point jaloux, persuadé que l'honneur de

porter son nom étoit un garant infailible de la vertu ; il comptoit, non sur la tendresse et sur la reconnoissance de sa compagne, mais sur la fierté d'ame qu'il croyoit impossible que la dame de Beaumanoir n'eût pas en songeant à la naissance et aux exploits guerriers de son époux. Valérie, mariée depuis neuf mois, devint mère avant l'âge de quinze ans : elle jouit de ce bonheur avec toute la sensibilité maternelle et toute la joie d'un enfant. Elle auroit pu, à cette époque, s'attacher à son mari, s'il eût eu l'air de partager ses sentimens ; mais il dédaigna d'être père : il n'avoit qu'une fille. Valérie, idolâtrant son enfant nourrie dans le château, vouloit la voir ou la tenir dans ses bras à chaque instant du jour, à la promenade, dans le salon et même à table. Au lieu de réprimer avec douceur ce touchant enfantillage, Beaumanoir s'en moqua avec mépris ; il déclara durement qu'il ne pouvoit supporter les eris *d'un maillot*,

et il reléqua la nourrice à l'autre extrémité du château. Cette conduite farouche parut atroce à une jeune mère passionnée. Valérie avoit supporté, sans murmure et sans colère, les traitemens hautains d'un époux impérieux, mais elle prit de l'aversion pour un père insensible. Elle ne pouvoit concevoir qu'il fût possible de voir sans l'adorer ou sans l'admirer sa petite Emma (c'est le nom de sa fille) ; et le père d'Emma, refusant dédaigneusement à cette enfant chérie toute espèce de caresses, n'étoit plus à ses yeux que l'être le plus féroce et le plus haïssable. Ce fut dans ce temps, qu'après une absence de trois ans, reparut dans cette province le jeune Adelmard, âgé de vingt-huit ans. Il avoit perdu son père, qui périt glorieusement dans une bataille contre les Anglais, et il venoit recueillir le petit héritage que lui laissoit sa mère. Beaumanoir s'étoit trouvé avec Adelmard à plusieurs combats, dans l'un desquels, par un se-

cours heureux , il avoit sauvé la vie à ce jeune chevalier , dont il estimoit la valeur , seule qualité dans un homme qui pût obtenir son suffrage. Depuis cet événement , il voyoit toujours avec plaisir celui qui lui rappeloit une action digne d'éloge ; il lui rendit avec ostentation quelques autres services ; enfin , il déclara qu'il étoit l'ami d'Adelmar ; il le pensa peut-être : il ne croit qu'il peut aimer , que lorsqu'il protège d'une manière éclatante. La naïveté, la douceur et la beauté de Valérie inspirèrent à Adelmar une violente passion : il eut la lâcheté de céder à ce sentiment criminel ; et sans égard pour son bienfaiteur , sans pitié pour l'innocence la plus touchante , il forma le vil projet de corrompre une enfant d'autant plus facile à séduire , qu'elle étoit aussi sensible qu'ingénue. Adelmar ne loua point les graces de Valérie : elle n'auroit pas compris le langage de la galanterie ; il falloit pour la perdre ne parler qu'à son

cœur. Adelmar la plaignit , il s'attendrit avec elle sur la rudesse de Beaumanoir , il recueillit ses pleurs , il en versa lui-même ; sur-tout il caressoit la petite Emma , il la portoit dans ses bras , il s'extasioit sur sa beauté en la voyant dormir , ou bien en la contemplant sur les genoux de sa mère : ce fut ainsi que par degrés il fit partager son coupable amour à l'infortunée Valérie. Il écrivit , on lui répondit ; cette correspondance duroit depuis plus de deux mois sans être soupçonnée par Beaumanoir , qui ne se doutoit même pas de l'aversion que Valérie avoit prise pour lui ; elle ne la manifestoit que par un redoublement de timidité et de crainte , qui n'étoit aux yeux de Beaumanoir que l'expression plus marquée d'un profond respect qu'il se félicitoit de voir accroître. Cependant Adelmar n'avoit pu voir encore Valérie tête à tête ; il lui écrivit enfin pour la conjurer de lui accorder un rendez - vous le soir même , parce

que Beaumanoir, pour une affaire importante, devoit partir après le diner, et ne pouvoit revenir que le lendemain. Adelmar ne manquoit pas de promettre dans cette lettre de respecter la vertu de Valérie, et d'assurer qu'un refus le porteroit aux dernières extrémités du désespoir; promesses et menaces qu'une femme de vingt ans sait déjà parfaitement apprécier, mais qui produisirent sur l'esprit et sur le cœur de l'ignorante Valérie tout l'effet qu'un suborneur en pouvoit attendre. Il ne demandoit à Valérie, pour toute réponse, que de lui confier la clef d'un corridor qui conduisoit à sa chambre, et d'enterrer cette clef dans une caisse de fleurs placée dans un parterre, à quelque distance du château, auprès d'un petit bois. Beaumanoir n'aimoit ni la promenade ni les fleurs; il n'alloit jamais dans ce parterre que Valérie se plaisoit à cultiver. Quoique Valérie eût une confiance entière dans la parole de son amant, cette

proposition l'épouvanta; elle ne se décida pas sans remords; elle hésita, elle pleura; mais enfin elle fit plus qu'on ne lui demandoit, elle écrivit un billet dans lequel elle enveloppa la clef; et une heure avant le diner, dans un moment où elle vit Beaumanoir occupé, elle s'échappa et vola au parterre; elle s'approcha d'un pas chancelant de la caisse de fleurs, elle y creusa dans la terre, avec son couteau, un large trou pour y placer sa lettre. Elle n'avoit pas encore achevé de couvrir entièrement, du moins avec solidité, ce fatal dépôt, lorsque tout-à-coup Beaumanoir, sortant du bois, parut à ses yeux. Il venoit de recevoir la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laissoit un riche héritage: voulant instruire Valérie de cet événement, au lieu de la faire appeler, il s'avisait, contre sa coutume, d'aller la chercher lui-même. La lettre et la clef, recouvertes très-superficiellement de terre, étoient cependant cachées: si Valérie n'eût pas perdu la

tête, Beaumanoir connoissant son goût pour le jardinage, n'auroit pas conçu le moindre soupçon en la voyant auprès d'une caisse de fleurs, les mains pleines de terre et tenant un couteau; mais la vue inopinée du terrible Beaumanoir fut un coup de foudre pour la craintive et coupable Valérie. « O ciel ! je suis perdue ! s'écria-t-elle en pâlisant ». Elle n'en put dire davantage; elle tomba sur le gazon, et perdit entièrement l'usage de ses sens. Beaumanoir, ne pouvant attribuer cet effroi mortel au respect et à la vénération, ne songea point à secourir la malheureuse victime qui, par sa naïveté, se dénonçoit elle-même, et se livroit à sa vengeance; il examina la caisse de fleurs, et en passant la main sur la trace formée par le couteau, il découvrit un bout de papier... il enfonce sa main et retire en frémissant la lettre et la clef; il déploya le billet, et reconnoissant l'écriture de Valérie, il lut ce qui suit : « Adelmars ! ah ! qu'exigez-

» vous ! mais comment résister à
 » votre désespoir ? . . . Vous respecterez
 » ce lien détesté qui m'engage ; vous
 » me l'avez promis Dans quel trou-
 » ble affreux m'a jetée votre lettre ! . . .
 » Sans doute il me sera doux de me
 » trouver seule avec vous , et , pour la
 » première fois , de vous parler sans té-
 » moins et sans contrainte . . . cependant
 » je tremble ! N'importe , vous le
 » voulez ! O cher Adelmars ! combien
 » j'aurai besoin d'être rassurée ! . . . mais
 » quand je vous verrai , je ne craindrai
 » plus rien . . . Venez à minuit ».

» Il est inutile de vous dépeindre la fureur et la rage de l'orgueilleux Beaumanoir, vous en pourrez juger par la suite de ce récit : il différa sa vengeance afin de la rendre plus frappante et plus terrible. Après avoir lu rapidement ce funeste écrit, il se hâta de le reployer autour de la clef, de remettre le tout dans la caisse, et de le couvrir légèrement de terre; ensuite il secourut l'in-

fortunée Valérie, qui r'ouvrit les yeux, et dont le premier mouvement fut de se jeter aux pieds de Beaumanoir, en fondant en larmes. Beaumanoir affecta la plus grande surprise : « Quel est donc ce nouvel enfantillage ? dit-il, avec un horrible sourire ; quoi donc ! Valérie, pensez-vous que je ne sois venu ici que pour vous gronder d'avoir quitté le salon à l'heure où l'on va dîner ? croyez-vous que je désapprouve votre goût pour la culture des fleurs ? au contraire, je trouve que c'est un amusement innocent qui convient à votre sexe et à votre âge.... ». Il parloit d'un ton si naturel, il avoit l'air si tranquille, que la tremblante Valérie se persuada qu'il n'avoit rien vu et qu'il étoit dans la plus parfaite sécurité. Elle balbutia quelques mots inintelligibles ; le barbare sourit encore ; il acheva de la rassurer : ensuite il lui apprit la mort de son oncle ; il ajouta que cet événement prolongeroit son absence, et il la quitta précipitam-

ment, en disant qu'il avoit quelques ordres à donner, et qu'il alloit faire retarder le dîner d'une demi-heure. Aussitôt que Valérie l'eut perdu de vue, elle examina la caisse, qu'elle trouva dans le même état ; elle acheva de mieux couvrir la clef, et parfaitement revenue de sa frayeur, elle retourna au château. Beaumanoir, à table, fut absolument comme à son ordinaire. Deux ou trois heures après le dîner, il monta à cheval avec Adelmars, qui prit publiquement congé de Valérie, et tous les deux partirent ensemble. A peu de distance du château, ils se dirent adieu : Adelmars prit le chemin d'une petite terre qu'il possédoit, à trois lieues de celle de Beaumanoir, et ce dernier continua sa route. Adelmars se cacha dans les environs, afin de retourner au château avant minuit ; car il avoit trouvé le billet et la clef dans le vase de fleurs ; en outre, il s'étoit muni depuis long-temps du passepartout d'une petite porte du jardin qui

donnoit dans une partie de la forêt dont cette habitation est entourée. Beaumanoir de son côté se cacha jusqu'à la nuit; ensuite il revint secrètement chez lui pour y préparer sa vengeance.

» Cependant Valérie attendoit l'heure du rendez-vous avec un trouble mêlé d'inquiétude et de remords. A onze heures tous les domestiques étoient couchés; un silence profond sembloit annoncer un repos universel, mais l'amour et la haine veilloient!... Valérie se mit à la fenêtre, et levant vers le ciel des yeux mouillés de pleurs, elle s'effraya en voyant au-dessus de sa tête une nuée épaisse et noire, sillonnée dans toute son étendue par des éclairs éblouissans et multipliés. « Hélas! dit-elle en joignant les mains, la foudre est prête à éclater!... ». Dans ce moment, elle entendit les dogues de la basse-cour pousser de longs hurlemens qui la firent tressaillir... elle ferma la fenêtre; elle trembloit; et tombant sur une chaise, elle

se sentit glacée d'une terreur invincible. Elle fut tirée de cette espèce de stupeur par un si prodigieux coup de tonnerre, qu'elle crut que la foudre étoit tombée sur le château. Son premier mouvement fut de courir à l'appartement de sa fille: elle s'élança vers la porte; mais se rappelant qu'Adelmar alloit arriver, elle s'arrêta en pleurant. « O mon Emma! dit-elle, faut-il encore que je sois coupable envers toi!... ah! si je l'avois prévu!... ». Ses sanglots lui coupèrent la parole... Elle sentoit confusément qu'on ne peut mépriser un seul devoir sans en trahir d'autres, et qu'une épouse infidelle ne sauroit être une mère irréprochable... Cependant Valérie connut, au calme profond qui régnoit toujours dans la maison, qu'il n'étoit point arrivé d'accident. « Ah! dit-elle, devois-je craindre pour mon enfant? le ciel protège l'innocence »! Elle se remit sur sa chaise..... l'horloge du château sonna minuit.... cette heure, attendue depuis

le matin, lui causa tout le saisissement d'une extrême surprise ; chacun de ses battemens égaux et lents sembloit frapper sur son cœur avec une force progressive ; elle les comptoit en frissonnant, et au *douzième*, son oppression lui ôta presque entièrement la faculté de respirer ; elle resta immobile, et néanmoins en écoutant toujours attentivement.... Les dogues hurlèrent pour la deuxième fois.... Valérie frémit!.... mais au même instant elle entendit marcher doucement dans le corridor. « O ciel ! dit-elle, c'est lui !... ». Pouvant à peine se soutenir, elle se leva et fut entr'ouvrir sa porte ; elle recula et fut tomber dans un fauteuil en apercevant Adelmar : ce dernier courut se précipiter à ses genoux ; Valérie mit ses deux mains sur son visage et fondit en pleurs. Adelmar la conjuroit de se calmer, lorsque la porte se r'ouvrit avec fracas ; Valérie, éperdue, pousse un cri déchirant. Adelmar se relève, se

retourne, et voit Beaumanoir une épée nue à la main ; il étoit suivi de deux écuyers et de deux pages, portant aussi des épées nues, et en outre des torches allumées ; Adelmar n'avoit pris pour toute arme qu'un bâton ferré qu'il venoit de laisser dans le corridor.... Beaumanoir s'arrêta : « Ne crains rien, Adelmar, lui dit-il, j'aurois le droit de poignarder un infâme suborneur ; je pourrois, sans scrupule, t'arracher cette vie méprisable que tu me dois, mais je veux te combattre et non t'assassiner ». A ces mots, Valérie se jette entre Adelmar et Beaumanoir : l'excès de son désespoir lui donne un courage surnaturel ; pâle, échevelée, elle reste debout en étendant ses foibles bras comme pour former une barrière entre ces deux fiers ennemis. Beaumanoir la saisissant par le milieu du corps, l'enlève et la porte à l'autre extrémité de la chambre. Adelmar voulant l'arracher de ses mains, s'élançe vers lui, mais les écuyers et

les pages l'environnent et le retiennent malgré tous ses efforts. Durant ce temps, l'inhumain Beaumanoir attache à l'une des colonnes de son lit l'infortunée Valérie : « Il est juste, lui dit-il, que vous soyiez le témoin et le juge d'un combat qui se donne pour vous ; car c'est ici que je dois périr ou me venger.... ». Oh ! tuez-moi, tuez-moi ! s'écrioit Valérie. Sa voix touchante, le contraste frappant que formoient sur ce visage enchanteur et si jeune, l'expression déchirante de tous les mouvemens les plus violens de l'ame, l'amour, les remords, l'effroi, le désespoir mêlés aux graces et à la naïveté de l'enfance, rien ne put attendrir l'implacable Beaumanoir : il voyoit les yeux égarés de Valérie se fixer sur Adelmar ; il la voyoit frémir sur-tout pour lui, et l'état affreux où elle étoit, loin d'exciter sa pitié, ne servoit qu'à redoubler son ressentiment et sa rage. Après avoir attaché sa victime aux colonnes du lit, il traça avec

de la craie, au milieu de cette vaste chambre, l'étroite enceinte dans laquelle il vouloit combattre, en déclarant qu'il ne seroit pas permis de la passer ; ensuite il ôta son habit et se découvrit la poitrine pour montrer qu'il n'avoit ni cuirasse, ni plastron. Alors il donna l'ordre d'armer son rival, auquel on remit une épée. « Si nos armes se rompent, dit Beaumanoir, on nous en donnera d'autres : hâtons-nous de commencer ; l'un de nous ne doit point revoir le jour qui va renaître.... ».

» A ces terribles paroles, et en voyant Adelmar saisir l'épée qu'on lui présentoit, la malheureuse Valérie poussa deux cris lamentables ; mais la terreur étouffant sa voix, elle perdit la faculté d'articuler le plus foible son ; elle resta immobile, la bouche entr'ouverte ; la pâleur livide de la mort se répandit sur tous ses traits ; toute sa douleur se concentrant dans son ame, son visage n'exprima plus que l'étonnement et l'épou-

vante... Les écuyers et les pages, qui avoient posé leurs torches allumées sur des guéridons, s'éloignèrent et se placèrent dans les angles de la chambre, afin de rester là spectateurs du combat. Avant d'entrer dans l'enceinte fatale tracée par Beaumanoir, Adelmar se précipita encore vers Valérie pour la délivrer; il fut retenu, comme la première fois, par les satellites de Beaumanoir, et par ce dernier lui-même qui lui cria de se défendre... « Barbare! dit Adelmar, elle est innocente; rends-lui la liberté de sortir de ce lieu; elle est innocente.... — Défends-toi, répéta Beaumanoir en l'entraînant dans l'enceinte, et en l'attaquant aussi-tôt qu'ils y furent ». Adelmar para le coup, et le combat commença avec une égale furie de part et d'autre. Valérie voulut, mais vainement, faire un effort pour briser ses liens; elle étoit presque tombée dans cette espèce d'état léthargique où l'on conserve le sentiment et la connois-

sance sans avoir la possibilité de parler et de se mouvoir. Elle se trouvoit en face des combattans et vis-à-vis de trois grands miroirs qui multiplioient à ses yeux cet affreux spectacle; le meurtre et la vengeance l'environnoient de toutes parts; elle essaya de fermer les yeux, mais elle les rouvroit à chaque instant par un mouvement involontaire de surprise et d'effroi; tous les pas que faisoient ces terribles guerriers, chacun des coups qu'ils se portoient retentissoit avec éclat dans cette chambre voûtée; l'ébranlement qu'ils donnoient au plancher causa la chute de plusieurs meubles. Dans l'une de ces violentes secousses, un des guéridons de bronze se renversant avec un fracas épouvantable, la torche allumée qu'il portoit tomba entre les deux combattans, qui la repoussant avec leurs pieds, la firent rouler sous le lit; le feu prit aux rideaux, Adelmar fit un cri perçant en voyant les flammes environner

Valérie ; mais le feu fut aussi-tôt éteint pas les spectateurs du combat. Adelmars, dans ce désordre, rompit son épée contre le guéridon renversé en courant du côté de Valérie ; Beaumanoir, toujours ferme à sa place au milieu de ce tumulte, fit donner une nouvelle épée à son ennemi, ensuite il se précipita sur lui avec fureur. Tandis qu'ils employoient l'un contre l'autre tous les moyens et toutes les ressources que fournissent l'adresse, la force et le courage, une colombe effarouchée, nourrie par Valérie, se mit à voltiger, et se heurtant contre les meubles, elle s'éleva jusqu'aux voûtes. Cet oiseau timide, symbole de la douceur et de la tendresse, planoit en roucoulant sur les têtes menaçantes des belliqueux chevaliers, comme si elle eût gémi du carnage qui se préparoit.... elle fut ensuite se réfugier sur le sein palpitant de sa maîtresse : n'étant ni caressée, ni peut-être apperçue, elle reprit son vol incertain, elle passa

au milieu des combattans, et atteinte et blessée par les armes meurtrières, elle fut tomber dans un coin de la chambre... Les deux rivaux s'attaquant toujours avec le même acharnement, Beaumanoir reçut dans le côté un coup d'épée qui lui fit une large blessure. En voyant couler le sang de son mari, Valérie saisie d'horreur, recouvra la parole : « Arrêtez, Adelmars, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, arrêtez... ». Elle n'en put dire davantage, l'infortunée s'évanouit... Adelmars, pour lui obéir, recula quelques pas hors du cercle, en baissant la pointe de son épée. « Vous passez les limites prescrites, lui dit son adversaire ; on ne croira point que Beaumanoir puisse inspirer la pitié ; la lâcheté seule peut faire reculer devant lui ». A ces paroles insultantes, Adelmars se jeta impétueusement sur Beaumanoir : dans ce moment la pendule sonna une heure... « Ecoute, s'écria Beaumanoir, ta dernière heure vient de sonner... ».

A ces mots il fond sur lui à coups redoublés, il le presse, l'étonne, le fatigue; Ademar poussé jusqu'à la raie de craie que l'honneur lui défendoit de franchir, s'arrête dans une position désavantageuse : en ce moment critique un seul pas en arrière auroit pu lui sauver la vie, mais il demeure inébranlable. Beaumanoir lui plonge son épée dans le sein, il lui perce le cœur, et le malheureux Ademar tombe mort à ses pieds. Alors Beaumanoir tirant du corps de son ennemi cette épée sanglante, la trempe dans le sang qui couloit de sa propre blessure, et s'approchant du mur qui se trouvoit en face du lit, avec la pointe de ce fer meurtrier il trace en gros caractères sur la boiserie blanche, ces horribles paroles : *Tu passeras avec ton amant la nuit que tu lui destinois...* Ensuite le barbare va délier sa victime pour la livrer à de nouveaux tourmens. Elle étoit toujours évanouie; il la couche sur son lit; on éteint les

flambeaux, on ne laisse allumée qu'une seule lampe de nuit, placée près du corps sanglant d'Ademar, étendu sur le plancher... Après ces actions inouïes de la plus atroce cruauté, Beaumanoir, suivi de son cortège, sort de la chambre dont il ferme la porte à double tour et dont il emporte la clef....

» Au bout d'une demi-heure, Valérie reprit l'usage de ses sens : elle croyoit entendre encore l'affreux cliquetis des épées et le bruit menaçant que faisoient les combattans, en frappant du pied sur le plancher avec autant de force que de fureur; mais bientôt, connoissant qu'elle étoit seule, elle s'effraya de cet abandon, et le silence l'épouvanta.... Ses idées se débrouillant peu à peu : « Grand dieu! dit-elle, que sont-ils devenus?.... qui donc m'a délivrée de mes liens »? Elle frémit en prononçant ces mots; elle pensa que Beaumanoir n'existoit plus... Accablée de fatigue et pénétrée de terreur, elle flottoit entre

le désir d'appeler ses femmes et la crainte mortelle de s'instruire avec certitude du funeste événement ; car il étoit inévitable d'en apprendre un terrible.... Après avoir hésité quelques minutes, elle étendit le bras pour sonner ; mais elle ne saisit qu'un lambeau de rideau brûlé, qui lui resta dans la main. Elle ne conservoit qu'un souvenir confus de l'incident du feu ; elle ne se le rappela, dans cet instant, que comme un attentat contre sa vie : « Il a voulu, dit-elle, me faire périr dans les flammes. Ah ! fuyons cette horrible maison !... ». A ces mots, elle se soulève avec effort, elle se retourne ; et se sentant épuisée et brisée de lassitude, elle reste assise sur son lit. Ses yeux alors se portent sur le panneau de boiserie ; elle tressaille en apercevant les sanglans caractères... Elle ne lit point, mais elle reconnoît la main barbare de la vengeance... « Oh ! dit-elle, il existe !... Malheureux Adelmars !... ». En disant ces paroles, elle

baisse en frémissant ses yeux noyés de pleurs... Ses cheveux se dressent sur sa tête ; elle voit à dix pas d'elle le corps d'Adelmar baigné dans un ruisseau de sang !... Glacée, pétrifiée, il lui semble qu'un bras de fer la retient immobile à sa place, qu'une puissance ennemie et formidable l'accable de sa force invincible, pour la fixer jusqu'à la mort dans ce lieu de désolation et d'horreur.... Cependant elle voit, elle pense, elle respire, elle conserve son existence toute entière ; elle est semblable à ces infortunés livrés à la rigueur des supplices, et que l'excès même des tourmens empêche de perdre le sentiment et la connoissance.... Après avoir passé quelques instans dans cette angoisse inexprimable, elle fait enfin un prodigieux effort pour s'échapper ; elle se lève, elle veut marcher, elle chancelle, et pousse un cri affreux en voyant le sang qui se trouve par-tout sous ses pas : il faut le fouler aux pieds pour gagner la porte ;

ses forces l'abandonnent; elle glisse et va tomber sur le plancher, entre le corps d'Adelmar et la lampe de nuit qui s'éteint par cette secousse.... Au milieu de cette profonde obscurité, elle sent une fraîcheur humide à travers son léger vêtement de mousseline.... « Grand Dieu! dit-elle, je suis inondée de son sang!... oh! qui peut donc m'empêcher de mourir?... ». Jusqu'à ce moment la terreur avoit étouffé en elle une partie de sa sensibilité; mais, baignée du sang de celui qu'elle aimoit, ce sang qu'elle a fait répandre, la douleur à son tour anéantit presque la terreur... Rien n'enhardit comme un extrême désespoir... On peut tout braver lorsqu'on est assez malheureux pour desirer véritablement la mort, et qu'en même temps on la croit inévitable et prochaine... « Attends, Adelmar, s'écria Valérie, attends, je vais bientôt te rejoindre! Ton barbare meurtrier a voulu nous réunir en me laissant ici : il n'avoit

besoin ni du fer, ni du poison; il suffisoit de te montrer à mes yeux, privé de la vie!... Oh! je bénis sa cruauté : me livrer à la mort, c'est me donner à toi : je ne pouvois te suivre que dans la tombe.... Tu n'existes plus, je vais mourir; et dans cette affreuse agonie, je puis du moins mêler mes pleurs à ton sang, et mon dernier soupir suivra de près le tien.... ». En prononçant ces paroles d'une voix défaillante, elle sent un froid mortel circuler dans ses veines; ses artères ne battent plus; son cœur oppressé, déchiré, cesse tout-à-coup de palpiter : elle croyoit toucher à sa dernière heure, lorsqu'elle entendit près d'elle un son doux et plaintif... Valérie d'abord pensa que ce n'étoit qu'une illusion; néanmoins un effroi vague et superstitieux s'empara de son imagination, et en même temps une faible espérance combattit cette nouvelle terreur... Elle écoute, et bientôt elle entend gémir sourdement : l'idée qu'Adel-

mar n'est point mort, efface alors toutes les autres. « Dieu! s'écria-t-elle, je ne me trompe point, il respire, il se plaint!.. Adelmars! je suis là; Adelmars, Valérie mourait près de toi; elle veut vivre pour te secourir et te sauver... oh! réponds-moi!... ». A ces mots, elle se tait pour écouter encore; elle n'entend plus rien... Ce silence profond est pour elle le langage muet de la mort... Elle n'ose plus parler; elle ferme ses yeux appesantis. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, elle craint de voir apparaître un objet terrible: une sueur froide inonde son front. Dans cet instant elle sent l'impression d'un léger mouvement... Pénétrée d'horreur, elle veut machinalement s'éloigner: on s'attache à sa robe, on la suit en murmurant... Elle se traîne vers la porte, y parvient, veut l'ouvrir, la trouve fermée; elle retombe presque inanimée sur le plancher... Peu de minutes après, les premiers rayons du jour pénétrèrent dans la

chambre; Valérie connut enfin la cause de ses dernières frayeurs: elle vit sa colombe blessée, mourante à ses pieds.... Alors Valérie, à quelques pas de la fenêtre, s'y élance; elle l'ouvre, attache sa ceinture au balcon, se suspend à ce fragile soutien, qui cependant ne rompt pas, mais qui se trouve trop court. Valérie tombe de dix pieds de haut dans le jardin; la légèreté de sa taille la préserva d'une chute dangereuse: elle se relève; et, sans autre dessein que celui de se sauver, elle retrouve des forces pour fuir. C'étoit par ce même jardin qu'Adelmars étoit entré; il avoit laissé la porte entr'ouverte: Valérie franchit cette porte, elle se précipite dans la forêt. Elle erra quelque temps dans ce bois, avec un égarement qui ne lui permettoit pas de choisir une route: elle ne songeoit qu'à mettre une grande distance entre elle et le château. Au bout de trois quarts-d'heure, elle aperçut sur la lisière du bois la maison

isolée du curé, à six cents pas d'un village; cette maison étoit dominée par l'église bâtie sur une colline. Valérie éprouva une sensation extraordinaire en jetant les yeux sur l'église, elle trembla... et détournant la tête, elle s'avança vers la maison, et frappa à la porte, car elle ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Une vieille servante vint ouvrir, et fit un cri de surprise et de frayeur, en appercevant la jeune dame du lieu, seule, à une heure aussi indue, avec l'égarement dans les yeux, des cheveux en désordre, des vêtemens déchirés et souillés de sang. « Cachez-moi! cachez-moi! dit Valérie, en se précipitant dans la cour... ». La servante épouvantée la conduisit dans la salle où étoit le vénérable pasteur qui, reculant en la voyant, imagina qu'elle avoit été attaquée par des voleurs... « Oui, dit Valérie en tombant sur une chaise, il s'est commis un meurtre... — Un meurtre?... — Vous voyez ce sang?... — Eh

bien? — C'est le sien... Oh! cachez-moi!... — Expliquez-vous, grand dieu!... — Je l'ai tué!... ». A ces mots, le curé reste immobile d'horreur; mais bientôt revenant à lui, il se rappela la douceur, l'humanité, la timidité de celle qui lui parloit, et il ne put la croire. Il la plaça dans un fauteuil; il lui fit prendre un peu de vin, et respirer du vinaigre; ensuite, renvoyant sa servante, il la questionna avec affection et détail; et malgré le désordre et l'obscurité de ses réponses, il démêla parfaitement l'affreuse vérité. Sur la fin de cet interrogatoire, qui ne dura que peu de minutes, Valérie, pour la première fois depuis ces désastreux événemens, se ressouvint tout-à-coup de sa fille: « Et mon enfant, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, mon enfant! dans quelles mains je l'ai laissée!... Ah! j'aime mieux mille fois mourir que de l'abandonner! retournons au château; je veux revoir mon enfant!... ». Le curé s'op-

posa à ce dessein ; Valérie ne l'écouta pas. — « Il la tuera peut-être , disoit-elle en versant un torrent de larmes , conduisez-moi !... oh ! par pitié , venez ; je veux revoir mon enfant » ! En parlant ainsi , elle voulut s'échapper ; mais ses pieds enflés et douloureux ne pouvoient la soutenir ; elle retomba dans les bras du curé , qui parvint enfin à lui persuader de rester , en lui promettant d'aller lui-même sur-le-champ au château , de voir sa fille , de parler à Beaumanoir , et de revenir sous trois heures. Valérie le laissa partir. Elle avoit une fièvre brûlante : on la mit au lit ; et , quand le curé revint , il la trouva dans un délire affreux. Elle resta deux jours dans cet état ; les tendres soins du curé la rappelèrent à la vie et aux douleurs. Quand elle eut repris toute sa connoissance , il la rassura sur sa fille ; mais il lui apprit que Beaumanoir étoit à l'extrémité , de sa blessure : en effet , il fut pendant plus de trois semaines à la

mort. Valérie passa tout ce temps au presbytère ; car Beaumanoir lui fit donner l'ordre d'y rester ; mais le curé alloit presque tous les jours au château , afin d'en rapporter des nouvelles d'Emma. Instruite et fortifiée par les exhortations de son respectable pasteur , l'inconsolable Valérie se jeta dans les bras de la religion : il ne lui restoit de son coupable attachement pour Adelmars , qu'un remords éternel d'avoir causé sa mort , et une invincible horreur pour Beaumanoir. Le curé , loin d'être obligé d'exciter son repentir , crut devoir en modérer la violence. « O mon père ! lui disoit-elle , j'ai fait répandre le sang ; j'ai causé la mort d'un infortuné , et peut-être aurai-je à me reprocher encore celle d'un époux ! Quels crimes irréparables !... Les femmes les plus méprisables , les plus déshonorées n'ont jamais causé de semblables malheurs !... — Oui , reprit le curé ; mais elles s'exposent à les produire : tels sont les maux

terribles qui peuvent résulter d'un attachement criminel ; une femme infidelle ne s'y soustrait qu'à force de mensonges et de duplicité : cependant, malgré tous ses artifices, le hasard peut la trahir ; et quel que soit son bonheur, Dieu sans doute un jour lui demandera compte, non-seulement du mal qu'elle a fait, mais de celui dont elle a volontairement risqué de devenir la cause. Pour vous, ma fille, le sentiment coupable qui profana votre cœur, n'a point souillé votre personne. Votre jeunesse et votre ignorance seront votre excuse aux yeux de Dieu ; mais la faute que vous avez commise a eu de si funestes conséquences, que vous ne pouvez l'expier que par la conduite la plus parfaite et la plus exemplaire ».

» Cependant Beaumanoir guérit de sa blessure ; alors il épouvanta le curé en lui détaillant le plan de la bizarre pénitence qu'il imposoit à Valérie, et qui devoit durer cinq ans. Il déclara que

Valérie passeroit tout ce temps dans un appartement isolé du château ; qu'elle n'en sortiroit que pour se promener dans un jardin particulier, et qu'elle ne recevrait personne, à l'exception du curé ; il ajouta que, déchu de ses droits de mère et d'épouse, elle ne verroit sa fille qu'un moment le matin et le soir ; qu'elle se contenteroit de l'embrasser sans jamais proférer une parole ; qu'en outre la malheureuse Valérie viendrait tous les soirs se présenter au souper de Beaumanoir en gardant un profond silence et en observant le cérémonial inventé par Beaumanoir ; et qu'enfin elle boiroit dans la fatale coupe qui devoit lui retracer son malheur et la vengeance de son époux. Le bon curé se récria sur la dureté de ces conditions, et sur-tout sur l'humiliation de paroître ainsi devant des étrangers. « Sa faute, répondit Beaumanoir, a eu le plus grand éclat, il faut que l'expiation en ait aussi. D'ailleurs, poursuivit-il, je lui laisse

tout le mérite d'une pénitence volontaire, qui seule peut lui rendre l'honneur ; elle a la liberté de l'accepter ou de la refuser : dans ce dernier cas, elle ne reverra jamais sa fille ; mais elle aura une pension qui lui assurera, pour sa vie entière, une grande aisance, et elle pourra s'établir loin de moi, dans le lieu qu'elle choisira. Je veux la punir, la purifier, et non la tyranniser. Si, se soumettant d'abord aux loix que j'impose, elle les trouve ensuite insupportables, si même, au bout de quelques mois, elle veut s'y soustraire, loin de m'y opposer, je lui en faciliterai tous les moyens ; elle ne sera point captive ici, elle aura de l'argent, des chevaux à ses ordres, si elle en demande, et personne ne l'empêchera de s'en éloigner ; mais la moindre démarche contraire à nos conventions nous sépare sans retour, en la privant pour jamais de sa fille. Les cinq ans de sa pénitence révolus, si son obéissance a été parfaite, elle repren-

dra tous ses droits sur mon cœur et dans ma maison ; le passé sera pour jamais enseveli dans un profond oubli. Telle est mon irrévocable résolution ».

» Le curé eut beau représenter que la vengeance terrible exercée sur l'infortunée Valérie durant la nuit du combat, valoit bien une pénitence austère de plusieurs années, Beaumanoir fut inflexible. Dans cette nuit affreuse il s'étoit vengé avec la fureur d'un ressentiment atroce, il avoit agi pour satisfaire sa haine et sa colère, maintenant il n'agissoit que pour le monde ; il vouloit rendre Valérie célèbre par son repentir et par sa pénitence ; son orgueil ne pouvoit qu'à ce prix accorder un pardon public ; d'ailleurs il aime les scènes et l'éclat, et la pénitence dramatique qu'il avoit imaginée lui paroissoit une invention sublime ; il y étoit aussi attaché qu'un auteur pourroit l'être au plan d'un ouvrage de théâtre qu'il regarderoit comme son chef-d'œuvre. Valérie

fut beaucoup moins effrayée de la pénitence que du *pardon* qui devoit en être le résultat. Elle s'étoit flattée que Beaumanoir ne la reverroit jamais, et qu'il lui permettroit de se retirer pour toujours dans un cloître, avec sa fille, dont les religieuses auroient soigné l'enfance et la première jeunesse. La seule chose qui la frappa dans la pénitence, ce fut la loi sévère qui lui permettoit de ne voir sa fille que quelques minutes chaque jour, et qui lui défendoit de lui répondre quand cette enfant seroit en âge de comprendre et de parler. Cependant Valérie n'hésita point à se soumettre sans restriction, puisqu'elle n'avoit que ce seul moyen de conserver son enfant. Conduite par le curé, elle retourna dans ce château qu'elle détestoit; elle se trouva mal en y entrant; mais on lui amena la petite Emma, et durant quelques instans elle oublia tous ses maux en serrant dans ses bras cette enfant adorée. Une vieille femme - de-

chambre, dévouée à Beaumanoir, vint lui apporter une robe de bure noire, en lui annonçant que, pendant cinq ans, ce seroit son seul vêtement. « Il me convient, dit Valérie, et je desire n'en porter jamais d'autre ». Son nouvel appartement n'étoit autre chose qu'une tour qui, jusqu'alors, n'avoit servi que de prison; mais Beaumanoir en avoit fait arranger l'intérieur avec une élégante simplicité. On lui remit les clefs de cette tour, et l'on ne prit en effet nulle autre précaution pour empêcher sa fuite. On lui ordonna de ne sortir de la tour que voilée, et de ne se promener que dans une vaste cour et dans un jardin fait pour elle, enclos seulement d'une simple palissade avec une porte donnant dans la campagne, et dont on lui remit la clef, avec l'unique intention de favoriser son évasion, si elle avoit le desir de se sauver. Elle refusa de se charger de cette clef; on ne voulut pas la reprendre; elle la suspendit à

la cheminée de sa chambre où elle est restée jusqu'à ce jour. La première soirée sur-tout fut terrible pour elle ; il falloit subir l'ignominie du souper et revoir Beaumanoir. Le curé vint la fortifier par ses conseils ; elle l'écouta avec sa douceur accoutumée ; elle se jeta à genoux , lui demanda sa bénédiction ; et après l'avoir reçue : « O mon Dieu ! dit-elle , je me sou mets du fond de l'ame à ces étranges humiliations ! puissent-elles expier mes fautes ! puisse mon abaissement aux yeux du monde me relever aux vôtres ! O mon Dieu ! protégez mon enfant ! ... c'est pour vous et pour elle que je me résigne... ». Sa vieille duègne vint la chercher pour la conduire au souper , en lui rappelant *l'étiquette* qu'elle devoit suivre. Tous les domestiques qu'elle rencontra fondoient en larmes , car sa candeur et sa bonté la faisoient adorer.... Arrivée dans la salle à manger , elle étoit baignée de pleurs ; mais lorsqu'elle entendit la voix

formidable de Beaumanoir , ses pleurs se séchèrent , et elle fut prête à s'évanouir ; elle s'épargna l'horreur de le voir en tenant toujours les yeux baissés. Elle se mit à table... Elle frémit lorsque Beaumanoir lui ordonna de boire : on lui avoit fait la description de la fatale coupe , elle la prit avec un tremblement convulsif ; mais en la portant à ses lèvres elle perdit connoissance ; on l'emporta. Telle fut la première soirée. Le lendemain Valérie revit sa fille avec un nouveau plaisir : elle avoit souffert pour elle. Le voisinage entier de Beaumanoir fut indigné de sa cruauté , on fit de vains efforts pour l'engager à se rétracter ; toutes les dames de la province , touchées du sort de Valérie , et peut-être effrayées d'un exemple si rigoureux de sévérité , se réunirent et vinrent dans ce château solliciter en faveur de la jeune pénitente ; cette démarche (qu'elles ont constamment renouvelée tous les ans) fut infructueuse.

Depuis ce temps nulle femme n'a voulu venir en visite dans ce château, elles ont refusé toutes les invitations de Beaumanoir; et même lorsqu'il va dans les châteaux voisins, rien ne peut les engager à se mettre à table avec lui: elles le laissent avec leurs maris et se retirent dans leurs appartemens. Plusieurs femmes voulurent voir Valérie en secret, ou du moins entretenir un commerce de lettres avec elle; mais Valérie refusa toutes les visites, reçut les lettres sans les décacheter, et les remit toutes au curé. Beaumanoir n'avoit pas négligé d'embellir sa solitude: le jardin de Valérie étoit rempli de fleurs, et l'on y voyoit une charmante volière; mais c'étoit dans une caisse de fleurs que Valérie avoit déposé la fatale clef, et les oiseaux de la volière lui rappelèrent sa colombe mourante. « Hélas! dit-elle, ces deux objets me retracent trop vivement mon crime et les tourmens que j'ai soufferts; je suis si coupable et si

malheureuse, que désormais il n'est point d'amusemens dont je puisse jouir, et même les plus innocens me sont interdits!... ». Elle ouvrit la volière et rendit aux oiseaux leur liberté; on arracha par son ordre toutes les fleurs, et elle ne fit planter que des cyprès dans ce triste jardin. Cependant le curé, voulant lui rendre un goût si pur, et qui pouvoit adoucir sa situation, lui demanda de cultiver deux plates-bandes de fleurs pour orner l'église; ce motif eut le pouvoir de vaincre en peu de temps toute sa répugnance. Elle recevoit régulièrement une pension considérable payée tous les mois; elle en distribuoit la plus grande partie en aumônes et le reste en dons pour l'église, communément ouvrage de ses mains. Ces pieuses occupations, la prière, la lecture et les entretiens du curé, remplissoient tous ses momens; les plus beaux jours de sa première jeunesse, obscurcis par un affreux souvenir,

mais purifiés par le repentir, ennoblis par la vertu, s'écoulèrent du moins sans orages et sans ennui dans cette solitude. Elle avoit pour le curé autant d'attachement que de vénération ; les exhortations touchantes, les conseils paternels de ce digne pasteur, ranimèrent son courage ; elle connut toute la sublimité de la morale évangélique, si touchante pour les âmes sensibles, si consolante pour les coupables ! Mais le ressentiment de Valérie contre Beaumanoir corrompit long-temps toute la douceur qu'elle trouvoit dans la piété. « Ma fille, lui disoit le curé, il faut lui pardonner, il faut l'aimer.... — Ah ! mon père, il est si cruel !... — Vous le changerez ; l'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit que *le mari infidèle est sanctifié par la femme fidelle* ? Une vertu parfaite est toujours communicative ; acquérez-la, ma fille, et vous la donnerez à votre époux. Aux yeux de la religion il n'est point de mariages mal assortis, puis-

qu'avec de la patience et de la piété d'un côté, les caractères les plus opposés peuvent se corriger l'un par l'autre. Dieu, n'en doutez pas, vous réserve la gloire d'adoucir les mœurs de votre époux ; vous triompherez de ce caractère superbe, vous attendrirez ce cœur endurci, et vous chérirez votre victoire et votre ouvrage ». Ces idées frappèrent vivement Valérie, et bientôt elle cessa de haïr Beaumanoir, en écartant de sa pensée l'image de ce qu'il étoit, pour se le représenter dans l'avenir entièrement métamorphosé. Le curé fortifia ces heureuses dispositions, en l'assurant que Beaumanoir s'attachoit chaque jour davantage à sa fille. « Oh ! s'il aime Emma, dit-elle, sans doute il deviendra bon !... ». Le curé employoit tous ses soins à faire aussi valoir auprès de Beaumanoir la conduite de Valérie. Peut-être seroit-il parvenu à faire abrégier sa pénitence sans l'imprudence d'un chevalier qui, dans les premiers mois

de la captivité volontaire de Valérie ; ayant vu cette jeune infortunée au souper solennel de Beaumanoir, voulut, lorsqu'elle fut retirée, parler à Beaumanoir en sa faveur, et finit par insulter celui qu'il ne pouvoit fléchir. Beaumanoir se battit, et blessa dangereusement le défenseur mal-adroït de Valérie. Dans la même année il soutint encore deux combats pour la même cause, et ces événemens le rendirent absolument inflexible pour sa malheureuse femme ; car il pensa qu'on pourroit prendre la clémence et la pitié pour la crainte de s'exposer à de nouveaux combats. Ainsi l'intérêt même qu'inspiroit Valérie, loin de lui être utile, lui fut nuisible. Cette mère si tendre ne connut bien toute la rigueur de sa pénitence que lorsque sa fille eut atteint l'âge où les enfans commencent à sentir et à parler. Alors, ne pouvant ni lui répondre ni la garder auprès d'elle plus de deux ou trois minutes, elle souffrit

des tourmens inexprimables. L'enfant de son côté, malgré la jeunesse et la beauté ravissante de sa mère, eut peur de cette figure silencieuse vêtue de deuil et toujours en pleurs ; cette impression fut même si marquée pendant plusieurs mois, que la triste Valérie la prit pour de l'antipathie.... Mais ensuite l'enfant, touchée de l'expression du baiser maternel, cessa de crier et ne pleura plus que par sensibilité. Souvent elle déchira le cœur de sa mère, en la caressant comme pour la consoler, et en la pressant de lui répondre ; et depuis six mois sur-tout, l'enfant, seulement âgée de cinq ans, s'est tellement attachée à cette mère mystérieuse et muette, qu'elle en a pris une sorte de mélancolie qui seroit alarmante dans un âge aussi tendre, si cet état devoit durer. Quand on la mène chez sa mère, elle lui porte tout ce qu'on lui donne de plus joli ; elle lui offre ses dons en silence ; elle ne parle plus avec elle, mais elle se jette

à son cou en fondant en larmes, et il faut employer la violence pour l'arracher de ses bras.

» A présent, poursuivit Montauban, je n'ai plus à vous rendre compte que de ce qui me regarde personnellement. Quand je vins dans cette province, Valérie étoit captive depuis deux ans. Beaumanoir venoit de défier l'anglais Brembo; je sollicitai sur-le-champ d'être admis au nombre des trente chevaliers qui devoient combattre les Anglais: j'obtins cette grace honorable. Beaumanoir, d'une voix unanime, nommé notre chef, se montra digne de l'être. L'orgueil anglais fut humilié. Beaumanoir invita à souper, dans son château, une nombreuse assemblée; je me trouvais dans ce nombre. J'avois la plus grande curiosité de voir Valérie, et je m'étois bien promis, pour ne pas aggraver les maux de cette infortunée, de me taire. Mais quand je la vis, il me fut impossible de tenir cette résolution.

Cependant j'attendis qu'elle fût partie, et alors je me levai. « Que voulez-vous, me demanda Beaumanoir? — Je veux, lui dis-je, briser l'odieux monument de la plus exécrable barbarie ». En disant ces mots, je saisis la coupe. Beaumanoir, furieux, me l'arracha des mains. « Beaumanoir, m'écriai-je, je méprise ta valeur, puisqu'elle est unie à tant de férocité. — Rends grace à l'hospitalité, dit Beaumanoir; je ne punis pas les insolens que j'admets à ma table, mais nous nous reverrons demain dans un autre lieu. — Ta table, répondis-je, est celle d'un cannibale ou d'un ogre; tu n'y rassembles des convives que pour les insulter, en leur donnant, avec un stupide orgueil, le spectacle le plus révoltant. — C'en est trop, dit Beaumanoir; sortons de cette enceinte, viens dans la prairie voisine me montrer cette audace, l'épée à la main. — Volontiers, m'écriai-je; et si je suis vaincu, je ne t'en estimerai pas davantage ». On

se jeta entre nous , en nous représentant qu'il falloit au moins attendre le jour pour se battre. — « On voit toujours assez clair pour se venger , répondit Beaumanoir ». Et nous sortîmes. Ses gens , par son ordre , nous suivirent avec des flambeaux allumés. Malgré les fatigues de la journée , nous nous battîmes long-temps avec fureur ; je ne reçus aucune blessure , et je donnai à Beaumanoir un si terrible coup d'épée , qu'il tomba à la renverse , nageant dans son sang , et que nous le crûmes mort. Nos amis , depuis , nous ont réconciliés ; mais je n'ai pu me résoudre à revenir dans ce château , que pour y voir briser la coupe de douleur dans laquelle l'intéressante Valérie a versé tant de larmes ; et malgré la *clémence* dont se pare maintenant l'implacable Beaumanoir , j'aurois encore un grand plaisir à me battre avec lui. Je ne puis supporter l'idée qu'il se croira demain le plus généreux des hommes. On a caché à Va-

lérie tous les combats qui se sont donnés pour elle : son ange tutélaire , le respectable curé , a pris toutes les précautions nécessaires pour lui en dérober la connoissance ». Montauban termina là son récit. Le jeune Henri de Clermont , qui avoit écouté cette histoire avec le plus vif intérêt , fit encore plusieurs questions sur Valérie ; il apprit avec plaisir que la réconciliation des deux époux ne se feroit pas dans ce château , qui rappeloit à Valérie de si terribles souvenirs. Durant la pénitence de Valérie , Beaumanoir avoit fait bâtir , à un quart de lieue de là , une maison élégante et magnifique qu'il devoit habiter désormais. Valérie ignoroit cette circonstance ; on lui préparoit l'agréable surprise de quitter pour jamais le vieux château , qui ne seroit plus à l'avenir que la maison de chasse de Beaumanoir. Les deux chevaliers , ne se lassant point de parler de Valérie , ne se sépa-

rèrent que peu d'heures avant la naissance du jour.

Lelendemain matin, Valérie, en s'éveillant, pensa avec délices à sa fille. « Enfin, dit-elle, je pourrai donc aujourd'hui lui parler, l'interroger, l'écouter, la retenir sur mes genoux; on ne l'arrachera point de mes bras!.... ».

A huit heures du matin, quatre jeunes femmes-de-chambre entrèrent chez Valérie; elles portoient une superbe robe de brocard d'or et un écrin rempli de pierreries. Valérie, par obéissance, se laissa parer magnifiquement; mais elle n'étoit occupée que de sa chère Emma; elle ne parla que d'elle. Lorsqu'elle fut habillée, le curé parut: la joie étoit répandue sur son visage vénérable. Valérie, depuis cinq ans, n'avoit rempli les devoirs de la religion que dans la chapelle du château; le curé la conduisit d'abord à l'église paroissiale, où elle entendit le service divin dans une tribune grillée; ensuite le curé remonta

en voiture avec elle. Valérie s'aperçut qu'on ne reprenoit pas le chemin du château. « Vous n'y retournerez jamais, lui dit le curé; on vous a préparé une autre demeure ». A ces mots, Valérie joignit les mains pour exprimer sa reconnaissance, et elle répandit quelques larmes. Les mouvemens de joie qu'elle pouvoit éprouver ne se manifestoient plus que par des pleurs... « Quoi! dit-elle, je ne reverrai plus ce triste château? Ah! mon père, j'y laisse tous mes sentimens; mais je porterai par-tout le souvenir de mes fautes!... — Oui, ma fille, reprit le curé, conservez-le toujours, puisque votre vie entière doit prouver que rien ne peut vous le faire perdre ».

On arriva dans la nouvelle maison, remplie déjà de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage. Toute cette brillante compagnie rassemblée dans le salon attendoit Valérie avec une extrême impatience, mêlée d'un pro-

fond attendrissement. Henri de Clermont et Montauban n'étoient pas les moins émus. Enfin parut Valérie, appuyée sur le bras du vénérable pasteur. L'éclat de sa beauté, sa jeunesse, sa modestie, le souvenir des tourmens inouis qu'elle avoit soufferts, inspirèrent un sentiment si vif d'admiration et de pitié, que tous les spectateurs, frappés d'étonnement à son aspect, restèrent un moment immobiles, les yeux avidement attachés sur elle. On contemplit, avec une sorte de respect, cette personne charmante, âgée seulement de vingt ans, qui, ayant éprouvé déjà toutes les souffrances, avoit acquis l'expérience entière du malheur. Valérie, tremblante et les yeux baissés, s'avança lentement d'un air humble et timide. Alors on entendit dans la salle un murmure d'applaudissemens; toutes les dames volèrent à sa rencontre: elles l'entourèrent et l'accablèrent des plus tendres caresses. Les chevaliers s'empa-

rèrent du bon curé, digne objet de la vénération publique, et l'unique consolateur de l'infortunée pénitente. Tout-à-coup les deux battans d'une grande porte s'ouvrirent majestueusement, et l'on vit paroître le seigneur de Beaumanoir, magnifiquement vêtu et suivi d'un grand nombre d'écuyers et de pages; son maintien étoit composé, sa marche théâtrale; il tenoit par la main la jolie petite Emma. Après avoir fait gravement quelques pas, ils'arrêta, en disant d'un ton solennel: « Allez, ma fille, embrasser votre mère.... ». A ces mots Emma fait un cri de joie en apercevant Valérie qui s'élançoit vers elle les bras ouverts, en s'écriant: « O ma fille! ô mon Emma!... — Ah! dit l'enfant avec transport, elle parle!... ». Et elle se jeta dans ses bras... Valérie, tenant son enfant fortement serrée contre son sein, comme si elle eût craint encore qu'on ne la lui ôtât, voulut se jeter aux pieds de son mari, qui l'en em-

pêcha et l'embrassa. Cet embrassement fit tressaillir tous les spectateurs... Alors Beaumanoir prenant la parole : « Valérie, dit-il, je vous rends tous vos droits d'épouse et de mère, et toute ma confiance : vous êtes libre à l'avenir de mener le genre de vie qui vous conviendra ; je vous charge seule de l'éducation de votre fille, et je n'aurai rien à désirer pour cette enfant si vous pouvez lui donner vos vertus ». Ces dernières paroles furent applaudies avec enthousiasme. Valérie osant enfin lever ses beaux yeux sur son redoutable époux, le regarda pour la première fois depuis cinq ans ; elle pâlit... mais en conservant toujours la plus touchante expression de douceur et d'humilité. « Puisque vous daignez, lui dit-elle, me laisser maîtresse de mes actions, il m'est permis de vous déclarer que je renonce au monde sans retour ; je ne veux vivre désormais que pour vous et pour ma fille. Quand vous serez seul, vous trouverez une épouse

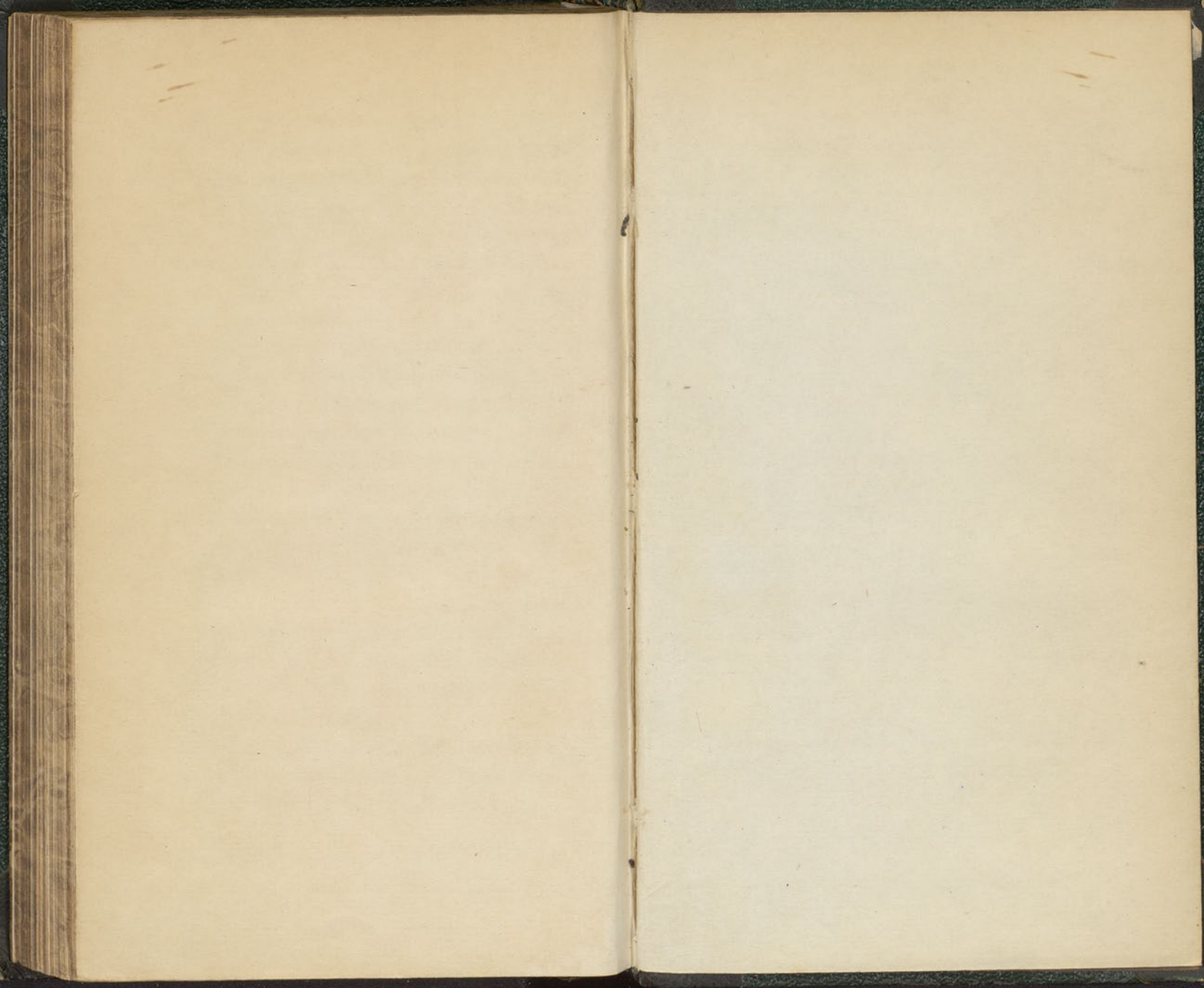
soumise, empressée à vous obéir ; mais souffrez que je ne paroisse qu'à vos yeux : après avoir rougi si long-temps à ceux des autres, je ne dois plus chercher que la solitude, je ne dois plus désirer que l'oubli ». Après cette réponse, Valérie salua profondément l'assemblée, et, tenant toujours sa fille dans ses bras, elle sortit de la salle, et fut se retirer dans son appartement, s'y débarrasser de sa lourde robe de brocard d'or, pour s'établir dans un fauteuil avec son Emma, dont le naïf entretien et les tendres caresses lui firent oublier toutes ses peines. Le parti que venoit de prendre Valérie déconcerta un peu le seigneur de Beaumanoir ; ce dénouement imprévu dérangeoit son plan, et l'obligeoit à supprimer plusieurs scènes dont il s'étoit promis un grand effet ; mais il lui parut flatteur que la plus belle femme de la province, et dans tout l'éclat de la première jeunesse, eût publiquement déclaré qu'elle ne vou-

loit vivre que pour lui seul ; cette réflexion satisfit son orgueil et le consola.

Valérie, par la perfection soutenue de sa conduite et par ses vertus angéliques, parvint en effet, dans la suite, à subjuguier l'admiration de son époux et à gagner sa tendresse. L'homme le plus bizarre ne l'est jamais véritablement autant qu'il affecte de le paroître ; toujours un peu de système se mêle à la bizarrerie constante. Pour guérir ces esprits malades il faut du temps, car on ne peut les éclairer que par degrés, en ménageant leur amour-propre. La charité évangélique sut donner à Valérie cet art touchant d'insinuation qui caractérise la douceur et l'indulgence qu'elle prescrit, cette patience qui supporte tout sans murmure, et cette modestie qui ne fait jamais sentir que l'on s'aperçoive du succès que l'on obtient et de la victoire que l'on a remportée. Valérie s'attacha sincèrement à celui dont elle avoit changé les mœurs et les senti-

mens. Son Emma fit toujours les délices de sa vie, et elle devint aussi heureuse que le souvenir du passé pouvoit lui permettre de l'être.

FIN DU PREMIER VOLUME.



187